

MODÈLES

D'UNE

TENDRE ET SOLIDE DÉVOTION

A LA MÈRE DE DIEU

DANS LE PREMIER AGE DE LA VIE.

Vita, dulcedo, spes nostra, salve.
O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria.





A PARIS,

Chez Adrien Le Clere, Imprimeur de N. S. P. le Pape et de l'Archevêché, quai des Augustins, n°. 35.

1816.

A LA MÈRE DE DIEU.

O mon auguste souveraine! ô ma tendre et charitable mère! vous, selon saint Ephrem, le port assuré de ceux qui ont fait naufrage, la ressource du monde, la rançon des captifs, le soulagement des infirmes, la consolation des affligés, le refuge des pécheurs; ô Marie! humblement prosterné à vos pieds, je vous salue, je vous révère: ô paix! ô joie! ô le plus grand miracle qui ait jamais existé! paradis de délices, asile assuré de quiconque est en danger, source de grâces, aimable médiatrice entre Dieu et les hommes; vous aussi, selon saint Bernard, cette femme unique en qui le Sauveur a trouvé son repos, dans le chaste sein de laquelle, comme dans le temple de

Dieu, commencé de s'opérer le salut du monde, où s'est faite l'heureuse réconciliation entre Dieu et l'homme; ô paradis de Dieu, d'où jaillit la source d'eau vive qui arrose toute la terre! ô ma mère, incomparable mère! ô pleine de grâce! vous encore que, selon saint Athanase, l'archange salue, que toutes les nations appellent bienheureuse, que toutes les hiérarchies célestes s'empressent de bénir, tandis que la hiérarchie de la terre vous invoque avec tant de confiance, mère de miséricorde, que personne n'a réclamée sans avoir éprouvé votre généreuse assistance, dont la bonté n'a jamais manqué à qui la demande; ô mon aimable mère! il n'est point de tache en vous, vous avez conquis le cœur du Roi des rois. Si vous êtes tant aimée de lui, comment pourrois-je me

dispenser de vous aimer aussi, moi, malheureux pécheur, comblé de vos bienfaits depuis un long cours d'années! Vous êtes la reine de la clémence; mais, quels doivent être les objets de cette clémence maternelle, sinon les misérables? et je suis de tous le plus misérable. En cette qualité, ne devez-vous pas avoir plus de compassion pour moi que pour les autres? Vous me l'avez montrée si souvent, cette pitié généreuse, et alors je vous disois : Je vous aime, ô ma reine, ô ma mère, ô mon aimable et puissante avocate! je vous aime, et je désire d'être un de ceux qui vous aiment le plus. Ce sera la gloire de votre miséricorde de m'avoir sauvé par votre protection, par vos prières auprès de votre divin Fils, réclamant, pour ainsi dire, le prix du sang qu'il puisa dans vos

veines. Oui, vous êtes ma confiance; et votre félicité, s'il étoit possible, s'accroîtroit, votre couronne s'embelliroit d'avoir sauvé celui qui mérita mille enfers: aussi vous m'obtiendrez, cher et sublime objet de ma plus douce espérance, que je publie vos grandeurs autant que je pourrai les publier, que je vous aime autant que je pourrai vous aimer, que je vous loue autant que je pourrai vous louer, que je vous serve autant que je pourrai vous servir. Tendre mère, tel fut mon langage, répété souvent dans le cours d'une carrière si longue, hélas! pour la tiédeur, et si courte pour la vertu. Je vous assurois de mon amour, et cependant que je parlasse de vos attraits, de votre inexprimable bonté, dans l'assemblée de mes frères; que j'entretinsse de vous le malade, l'enfant, le

vieillard, ainsi que m'en donna le droit ce ministère angélique dont je fus toujours trop indigne : hé bien ! je parlois de vous, ô mère ! de vous, qui êtes tout ce qu'il y a de plus aimable entre les créatures ; je prononçois votre nom, et mon cœur n'étoit pas enflammé, et ma voix n'étoit pas émue, et mes yeux n'étoient pas mouillés de larmes ! O souvenir accablant, et qui devroit me donner la mort ! Quoi ! déjà blanchi dans le sanctuaire, je n'ai rien fait pour vous encore, tandis que, sur les pas de ce bienheureux Alphonse de Liguori, évêque de Sainte-Agathe, et de ce pieux Boudon, vos serviteurs si fidèles, j'aurois dû m'efforcer de vous gagner tous les cœurs. Cependant, avant de descendre dans la tombe, je veux, ma tendre mère, vous offrir mon hommage, celui de la vie pieuse,

celui de la mort sainte de plusieurs jeunes gens qui se sont fait gloire de se déclarer vos enfans, vos imitateurs, et comme les apôtres du culte que l'on doit à Marie. Je viens déposer à vos pieds ce tardif tribut de mon amour filial : ô mère! accueillez-le avec bonté; et quand je paroîtrai devant le tribunal de mon souverain Juge, faites que ce tribut, présenté par vos mains, me fasse trouver, pour mes éternelles destinées, un père miséricordieux à la place d'un juge redoutable : votre Bernard n'a-t-il pas dit, ô ma bonne mère! que le serviteur de Marie ne périra jamais? *Servus Mariæ nunquam peribit.*

G. C.

MODÈLES
DE DÉVOTION
A LA MÈRE DE DIEU.

Le jeune FRANÇOIS DECOMBES DES MORELLES,

décédé au collége de la Flèche, le 18 janvier 1768.

PRÉCIS DE SA VIE, écrit par sa vénérable mère, et extrait des Œuvres spirituelles de Mme. Decombes, publiées à Paris, chez *Delaguette*, libraire, en 1778.

SEIGNEUR, tout don parfait vient de vous et doit retourner à vous; que ce que je me propose d'écrire ici soit pour votre gloire, sans que je m'approprie d'autre avantage que celui d'avoir coopéré, par l'effet de votre grâce, à l'accroissement de cette même grâce dans l'ame de l'enfant que votre bonté a re-

tiré de cet exil. Je m'autorise par l'exemple de saint Jérôme et de saint Bernard, à faire la vie ou l'oraison funèbre de mon fils. Mais pourquoi dis-je funèbre? puisque rien n'est plus doux, plus glorieux que le récit des miséricordes du Seigneur sur mon enfant. Sainte Vierge, qui trouvez mille sujets de vous glorifier dans le vôtre, et qui néanmoins vous retranchiez dans une si profonde humilité, préservez-moi des piéges de l'amour propre, et que je n'aie d'autre motif que celui d'honorer la sainte enfance de votre cher Fils, par la simplicité avec laquelle je rapporterai les traits les plus propres à me réjouir devant Dieu de l'enfance du mien. Si dans la suite ce papier n'est pas brûlé, et qu'il reste à mes enfans, ils s'édifieront par cette lecture, et telle est mon intention... Saint Jérôme, saint Bernard, priez pour moi, et me prêtez une lueur de votre érudition pour la gloire de Dieu et la récréation des ames simples.

Il y avoit plus de cinq ans que je n'avois eu d'enfant quand je devins mère pour la quatrième fois; je priai sainte Thérèse de protéger celui que je portois dans mon sein. Je n'eus presqu'aucune infirmité dans ma grossesse, mais beaucoup d'adversités. Dieu me fortifioit par la vertu de sa croix, auprès de laquelle je répandois mes larmes et attendois ma consolation. Mon enfant ne se ressentit point de ces revers : lorsque sa raison commençoit à se développer, je satisfaisois sa curiosité en lui racontant des histoires de l'ancien Testament. Je trouvois des réflexions propres à son âge; il les goûtoit et les appliquoit très-bien. Rien ne le touchoit comme le récit des souffrances de notre Seigneur; il en pleuroit amèrement : les images qui y avoient rapport l'arrêtoient; il se mettoit à genoux, se prosternoit, tenoit ses petits bras en croix, et gémissoit de ce qu'il étoit un grand pécheur. Dans la vérité

il se croyoit tel, par l'horreur qu'il avoit conçue des fautes dont j'avois soin de le reprendre. Il eut, dans sa cinquième année, plusieurs maladies, pendant lesquelles j'entendois la prière qu'il faisoit : il y offroit à Dieu son cœur, son esprit; et comme il ne parloit point de son corps, malgré la coutume qu'il avoit d'en faire l'offrande, je le lui fis remarquer : il me répondit qu'il n'osoit pas offrir au divin Maître un corps aussi sale que le sien. Une de ces maladies fut suivie d'un grand nombre de petits abcès très-douloureux; il en avoit un à chaque pied, et il faisoit cette observation : « Ne suis-je » pas bien heureux que le Seigneur m'ac- » corde la grâce de porter de si belles » marques » ! Il disoit à la servante qui le déchaussoit : « Mon amie, fais-moi bien » du mal, afin que je souffre quelque » chose pour l'amour de notre Seigneur ». Et comme les larmes ne tardoient pas à couler, je le badinois sur ce qu'il n'étoit

courageux qu'en paroles, quoique j'admirasse sa générosité. Aussitôt qu'il avoit quelques jouets faits pour l'enfance ou quelques sucreries, il commençoit par les porter devant une image de Jésus-Christ représenté dans son berceau. Ce pieux enfant y remettoit tout ce qui étoit en sa disposition, plaçoit des fleurs autour de cette image, et chaque fleur étoit la signification d'un de ses désirs : l'un étoit pour obtenir la dévotion, l'autre la sagesse, l'amour des souffrances, etc... Je l'entendois quelquefois demander à Dieu de souffrir beaucoup, et de ne pas refuser la même faveur à sa mère : à quoi je lui représentai qu'il ne falloit demander que la volonté de Dieu.

Un jour que j'étois à la campagne, un hussard, dont le visage avoit été souvent blessé, monta dans la salle du château : le sabre qu'il portoit sous son bras frappa les regards de cet enfant, qui me dit que ce couteau ressembloit à celui

dont Abraham alloit sacrifier Isaac : je lui répondis : Hé bien, mon ami, si Dieu avoit envoyé cet homme pour vous immoler, que feriez-vous ? — J'obéirois à Dieu, me dit-il, quoiqu'il fût alors très-interdit de la physionomie de ce militaire, qui me fatiguoit aussi ; j'étois seule au château avec deux filles. Il s'en falloit bien qu'il eût la même appréhension des pauvres ; il les flattoit, les consoloit autant qu'il en étoit capable, leur portoit à manger, leur présentoit à boire la tête nue, et se trouvoit honoré d'être leur serviteur. Quelquefois il venoit frapper à la porte du cabinet où j'étois retirée, me disant : « Maman, venez vîte, » notre Seigneur vous attend à la porte ; » il est tout transi de froid, il a des » plaies » ; suivant ce qu'il remarquoit en eux de plus digne de pitié. Si je ne répondois pas sur-le-champ, il me faisoit un petit reproche de ce que je laissois languir notre Seigneur. Il étoit bien

puni lorsque, pour châtiment d'une faute, il se voyoit privé de rendre service aux indigens.

Il m'est arrivé d'avoir de la répugnance à quelque chose, et mon fils m'avertissoit qu'il falloit me vaincre pour l'amour de Jésus-Christ, qui avoit tout souffert en notre faveur. Il me demandoit quelquefois de l'absinthe pour se mortifier; il la mâchoit et l'avaloit avec un courage que j'aurois eu peine à imiter. Quelquefois il me prioit de venir faire l'oraison avec lui : j'admirois combien l'Esprit saint instruisoit ce petit cœur, qui combattoit généreusement l'amour propre qu'il découvroit en lui, quoique si jeune encore. Comme sa gouvernante me fit des plaintes de ce qu'il avoit plusieurs fois gâté son habit, je dis qu'il falloit lui mettre un vieux morceau de toile sur l'épaule; ce qui le fit pleurer. — «Vous » seriez donc bien humilié de sortir » ainsi»? Il me répondit que oui. —

« Mais, cher chevalier, ne vous souve-
» nez-vous pas de ce vilain manteau qui
» exposa notre Seigneur aux moqueries
» dans les rues de Jérusalem? Refuse-
» riez-vous de lui faire compagnie »?
Ayant dit que non, il sortit avec cette
triste épaulette; et la fille, plus exacte
que je ne le croyois, le conduisit en cet
état jusqu'à l'église. Ce cher enfant, re-
venant vers moi, me dit: « Ah! ma-
» man, que j'étois honteux! les polissons
» rioient de moi; mais je l'offrois à Dieu ».

Comme il se préparoit, il y a deux
ans, à recevoir le sacrement de Confir-
mation, et qu'il se félicitoit du bonheur
qu'il auroit d'être soldat de Jésus-Christ,
il me pria de lui faire porter son uni-
forme. Comme je disois à quelqu'un que
je lui ferois faire un habit violet avec des
boutons d'or, il l'entendit, et me deman-
da si notre Seigneur avoit eu de sem-
blables boutons, et me pria de ne point
lui donner de vanité.

Cet enfant remarquant mes imperfections, me disoit : « Maman, l'enfant » Jésus me dit qu'il faut que vous souf- » friez cela et que vous n'en parliez pas ».

Un jour qu'une personne s'emporta vivement contre moi pour un sujet peu légitime, mon fils auroit voulu me justifier : ses larmes prouvoient sa douleur; l'indignation étoit peinte sur son visage. Il me dit, en présence de l'autre : « Vous » êtes bien bonne, maman, de rester si » long-temps sur la terre ; allons au ciel, » et laissons N.... se fâcher ici bas ». Je voulus lui donner le change en lui disant : « Vous voyez bien, mon petit » ami, qu'on me dit cela pour badiner ». « Oh ! répondit-il, les vilains badinages » qui offensent le bon Dieu et qui cha- » grinent maman » ! Il étoit alors âgé de cinq ans.

La présence de Dieu lui sembloit familière, et il lui demandoit sa bénédiction en toute occasion. S'il semoit quel-

ques graines dans le jardin, s'il portoit quelque fardeau proportionné à sa foiblesse ou construisoit quelques maisonnettes, il commençoit par faire le signe de la croix et demandoit le secours du Seigneur. Il ne pouvoit souffrir que les domestiques parlassent avec emportement, et leur disoit : « Savez-vous bien » que Dieu vous entend? Vous serez » bien fâchés, à l'heure de votre mort, » d'avoir parlé comme vous faites ». Un jour qu'un laquais l'avoit aidé à s'habiller, il me fit, la rougeur sur le visage, des plaintes du peu de modestie qu'avoit eu ce domestique, et me pria de ne plus le lui envoyer pour le servir. Dans la pensée que Jésus-Christ étoit près de lui, il se tenoit dans une situation respectueuse, surtout en son lit, où il lui sembloit être environné d'une compagnie d'anges qui faisoient la cour à notre Seigneur. Les servantes qui couchoient ordinairement dans sa chambre se plai-

gnoient de ce qu'il dormoit peu, et prioit à haute voix très-souvent pendant la nuit. Dès le matin il chantoit les louanges de Dieu, faisant des cantiques à sa façon : dans ces petits chants, étrangers à la rime, on sentoit que son ame brûloit déjà de l'amour de Dieu. Se doutoit-il que j'avois eu le bonheur de communier, il venoit au-devant de moi, plaçoit sa bouche sur mon cœur, et prioit notre Seigneur de passer dans le sien; il l'engageoit à lui communiquer la vertu de sa présence réelle, et appeloit par ses soupirs le temps où il auroit l'âge de recevoir ce divin sacrement.

Lorsqu'il étoit tombé en quelque faute, il se punissoit lui-même, et engageoit les autres enfans à en agir ainsi. Un jour je sus qu'il avoit demandé des verges pour se châtier, ne voulant pas dormir sans avoir satisfait à Dieu. Il m'étoit bien pénible de le punir, ce qui a été très-rare, parce qu'il se montroit fort docile. Un

jour qu'il avoit récidivé à toucher le feu, qu'il pensa mettre près d'une écurie, je crus devoir lui imprimer de la crainte, ainsi que dans quelques autres occasions essentielles; il se mettoit à genoux avec une douceur admirable, et offroit à Dieu sa pénitence, qu'il unissoit aux souffrances de notre Seigneur. Sa gouvernante lui ayant imposé quelque privation, s'attendrissoit elle-même, et lui demanda s'il n'étoit pas fâché contre elle; il répondit avec amitié que non, parce qu'il voyoit que c'étoit pour son bien. Il étoit toujours prêt à excuser son frère, sa sœur, les domestiques, et les autres enfans qu'il fréquentoit: quand il croyoit devoir m'avertir de quelque chose, il me disoit: « Maman, ce n'est pas pour vous faire » des rapports, mais afin que vous y pre- » niez garde ».

Lorsqu'il avoit résolu de se priver de quelque satisfaction pour l'amour de Dieu, il y étoit fidèle: un jour, il étoit

alors dans sa septième année, on avoit préparé du café au lait, qu'il aimoit : je lui fis souvenir de quelques fautes qui méritoient une privation; il y consentit sans s'attrister. Les autres déjeûnoient en sa présence; il se promenoit dans la chambre et chantoit. Je lui en demandai la raison : il me répondit qu'il tâchoit d'éloigner la tentation; mais voulant savoir s'il résisteroit dans mon absence, lorsqu'on lui promettroit que je n'en saurois rien, je chargeai secrètement sa sœur de l'engager à prendre de ce café, et me retirai dans mon cabinet : un demi-quart d'heure après, l'enfant vint tout en pleurs frapper à ma porte, en me priant de lui ouvrir, parce qu'il ne savoit plus où se cacher, sa sœur l'ayant poursuivi; de façon qu'il s'étoit caché d'elle pour ne pas succomber à ses insinuations; ajoutant qu'en ayant été découvert, il me prioit de le défendre. Je sus de sa sœur, qui avoit deux fois son âge, qu'elle n'avoit

pu réussir, quelques moyens qu'elle eût employés pour l'engager à prendre ce café. Je me gardai bien de lui en donner dans ce moment, par la crainte de ternir une si belle fleur.

Il avoit une très-jolie voix, et prenoit beaucoup de plaisir à chanter ce que je lui apprenois. Il ne vouloit chanter que de bonnes choses relatives à son âge. Voici son premier cantique, qu'il répétoit devant l'image de l'adorable enfant de Bethléem :

> Enfant Jésus, votre berceau
> Me paroît bien riche et bien beau :
> Daignez y recevoir l'hommage
> De votre cher petit François;
> Ainsi que vous rendez-le sage,
> Afin qu'il plaise au Roi des rois.

Il appréhendoit beaucoup de déplaire à notre Sauveur. Ses fautes étoient très-légères; la pensée qu'il seroit un jour prêtre l'engageoit à éviter l'ombre du mal. Des sentences étoient souvent sur

ses lèvres, et le plus ordinairement appliquées avec justesse. Sa conversation avoit presque toujours pour objet la religion et le paradis. Il me donnoit une admiration que je ne laissois point paroître. Je le caressois peu, par la crainte de m'amollir; je m'efforçois d'affermir mon cœur, dont l'affection étoit bien tendre pour cet aimable enfant. D'une figure agréable, il respiroit sur sa physionomie une douceur angélique; son esprit vif étoit retenu par un jugement peu commun à son âge. La timidité l'empêchoit de se produire, à moins qu'il ne fût excité par des personnes de sa connoissance. Ce défaut, si c'en est un, se montra plus sensiblement au collége. Il vint passer quelques semaines avec moi; j'étois souvent obligée de le rassurer, tant il appréhendoit de manquer à ses devoirs. Je le fis revenir avant son départ pour l'École militaire; je crus que c'étoit l'ordre de la Providence qui l'y appeloit, et je

me soumis. Il versoit beaucoup de larmes; ce qui faisoit auparavant l'objet de ses amusemens, ne le récréoit plus. Je tâchois de le dissiper par la promenade ou par le récit d'histoires qu'il aimoit beaucoup; la moindre circonstance qui remuoit sa tendresse le faisoit fondre en pleurs; il se jetoit à mon cou et me rendoit sa présence pénible. Je me disois souvent : Je ne le verrai plus, et je l'excitois à être courageux, à montrer à Dieu qu'il l'aimoit plus que moi, puisqu'il me quittoit pour faire sa volonté. Je lui disois, pour le consoler, que je m'efforcerois de me tenir bien près de Dieu, et que lorsqu'il le prieroit dévotement, il me trouveroit auprès de lui, qu'il m'entendroit et que je l'entendrois : je lui donnai notre premier rendez-vous dans le ciel. Son père, qui alla le conduire jusqu'à Montargis, me dit, à son retour, qu'il n'avoit pas connu jusque-là les amabilités et l'esprit de cet enfant; qu'il

donnoit de grandes espérances, et méritoit bien toute l'affection que je ne pouvois lui refuser.

Les formalités nécessaires pour son entrée à l'Ecole militaire furent faites en peu de jours, ce qui me confirmoit dans la pensée que c'étoit le doigt de Dieu qui le gouvernoit. Il entra au collége de la Flèche, le 22 novembre 1767.

Il mourut le 17e. jour de janvier suivant, fête de saint Antoine, patron de son père et de son frère, après neuf jours d'une maladie qui se manifesta par la dysenterie. J'aurois souhaité savoir le détail de ce qui se passa pendant sa maladie; s'il reçut les sacremens de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction; seulement j'ai su qu'il nous regrettoit. Je n'appris sa mort que le 29 janvier, jour de saint François de Sales, son patron. J'écris ceci en pleurant, quoique je bénisse sincèrement le Seigneur de l'avoir appelé de bonne heure à lui; j'éprouve

même une liberté de cœur à laquelle cet enfant étoit un obstacle : ma tendresse me donnoit des inquiétudes sur son absence, sa jeunesse, sa santé, sur ce qu'il pourroit devenir après ma mort. Dieu m'a affranchi tout à coup du lien qui m'étoit le plus sensible; je me réjouis de ce que l'enfant que je craignois de laisser derrière moi ait pris les devans vers notre céleste patrie; je l'y vois en esprit, qui m'exhorte à obtenir, par la patience et l'humilité, une récompense au-dessus de toutes nos idées. La paix dont Dieu permet que je fasse l'expérience, m'apprend qu'il n'y a rien de plus avantageux que de s'abandonner totalement à lui. J'ai écrit ceci le 17 mai 1768.

Chrétiens bien-aimés, nous pouvons, dans cette courte et pieuse relation, recueillir deux leçons précieuses : la première s'adresse à vous, mes chers enfans, qui ne faites en quelque sorte que tremper

tremper vos lèvres à la coupe de la vie ; voulez-vous ne respirer que pour la vertu, voulez-vous que votre carrière, soit abrégée, soit prolongée sur la terre, vous devienne l'aimable noviciat d'une bienheureuse éternité, placez votre berceau près de celui de François Decombes ; étudiez ses beaux ans, qui ont passé si vîte. Ah ! sous le symbole de l'innocence, c'est un petit sage, c'est un vrai philosophe, c'est un fervent disciple du Sauveur que j'offre à votre émulation généreuse. Pensez, sentez, agissez comme ce tendre modèle de la piété filiale, et bientôt vous partagerez ses mérites, et bientôt vous en recevrez l'ineffable récompense, sur le sein, dans les bras du rémunérateur suprême. Mais ce n'est pas seulement pour vos jeunes fils, c'est encore pour vous-mêmes, parens chrétiens, que le récit de la douce enfance de Decombes présente d'éloquentes instructions ; aimez ceux à qui vous don-

nâtes le jour, comme la vertueuse Decombes aimoit son religieux enfant : ne les aimez pas seulement pour l'instant où ils vont jouir d'une société qui s'envole; ne les aimez pas pour leur faire cueillir la fleur de la vie, cette fleur qui ouvre son calice parfumé, se fane, flétrit et tombe aussitôt; aimez-les pour leur proposer, pour leur assurer le véritable bonheur, celui-là seul que la vertu nous donne. O mes amis, la ravissante peinture que celle d'une famille où la piété règne sur tous les membres qui la composent! Voyez ce groupe d'êtres fortunés, tantôt assis autour d'une table frugale où les anges les considèrent avec joie, tantôt rivalisant entre eux à qui servira plus constamment, plus noblement la cause de la vertu, tantôt ne présentant tous qu'un cœur et qu'une ame, qu'une pensée, qu'un sentiment, celle de plaire au Seigneur, celui de lui faire des conquêtes : admirable confor-

mité de goûts, d'inclinations, que la nature, l'heureuse éducation, la piété fervente ont fait naître et fortifient tous les jours davantage. O bienheureuse famille, qui m'offrez un paradis sur la terre, vertueux époux, enfans dignes de vos pères, que vous soyez mille et mille fois bénis! vous nous esquissez la délicieuse image du paradis :

Filii tui sicut novellæ olivarum, in circuitu mensæ tuæ. Ps. CXXVII, 4.

JEAN-MARIE DUPLESSIS JULIOTTE,

décédé à Paris, le 10 avril 1803, âgé de dix-neuf ans.

Duplessis Juliotte, qui n'atteignit pas au terme de son quatrième lustre, naquit à Rennes, en Bretagne, de parens distingués par la naissance, et non moins par les qualités et par la piété. La mort de l'auteur de ses jours, à qui sa vertueuse mère ne survécut que peu d'années, fit une plaie cruelle à son cœur, et ses vifs regrets le suivirent jusqu'au tombeau. L'orphelin fut, avec cinq frères et sœurs, recueilli par une tante remplie de zèle, de charité, comme d'une sensibilité profonde sur le sort de ses jeunes parens. Devenue leur seconde mère par sa tendre sollicitude, elle reçut le premier prix de ce bienfait dans la constante docilité de ses élèves, et dans les dispositions qu'ils montroient à pratiquer

la vertu. A peine étoit-elle parvenue à arrêter la source de leurs larmes, qu'un événement affreux, la perte d'un frère chéri, victime de la révolution, renouvela tous leurs maux. Dans ces jours d'opprobre pour la France, et qu'il faudroit effacer de ses annales, la noblesse du sang étoit un titre de proscription : les enfans adoptifs de cette femme respectable, poursuivis par les anarchistes, et au sein d'une lutte terrible entre les troupes républicaines et les amis de l'ordre, n'ayant plus la triste consolation de pleurer ensemble, fuyoient çà et là, demandant au paysan hospitalier un asile et du pain; heureux encore quand une étable ou un grenier leur servoit de gîte et de lieu de repos !

Des jours de calme ayant succédé à de longues scènes de désolation et d'horreur, Duplessis et sa famille, qui n'avoient pas un seul instant méconnu la main propice de la Providence, pen-

dant la persécution, consacrèrent les premiers momens de leur réunion à rendre grâces au Tout-puissant, qui les avoit conservés dans une si violente tempête. Il n'étoit pas encore parvenu à sa seizième année, et sentoit déjà le danger que son innocence alloit courir s'il se laissoit entraîner à la honteuse oisiveté de tant de jeunes gens de son âge et de son pays. Deux nobles motifs l'animoient: l'un, celui de servir un jour sa patrie, et l'autre, celui de se rendre utile à sa famille, dont la fortune avoit souffert des déprédations si communes à ces funestes époques. Ce fut avec un zèle infatigable qu'il se livra à l'étude des sciences, à la physique, aux mathématiques, à la littérature et au dessin. Il suivit avec beaucoup d'assiduité un cours d'anatomie, persuadé que cette application lui donneroit la facilité d'atteindre à la perfection dont le dessin est susceptible.

Après des travaux soutenus avec un zèle constant, et dirigés avec méthode, il se présenta aux examens pour l'admission à l'Ecole polytechnique, et reçut la juste récompense décernée à la solidité comme à l'étendue des connoissances qu'il développa : alors, près de se rendre au nouveau poste auquel la Providence l'appeloit, et à faire à son devoir le sacrifice douloureux de parens et d'amis qui lui étoient si chers, Duplessis, partant pour Paris, frémit des dangers qu'alloit courir l'innocence de ses mœurs, et cette piété qui étoit comme née avec lui, et cet amour que son cœur éprouvoit pour le Dieu bon qui avoit surveillé ses jeunes années avec une si aimable et si attentive providence. Quelle ne devoit pas être en effet la frayeur de cette ame vertueuse au moment d'aller séjourner dans cette Babylone moderne, qui présente le chaos épouvantable de tous les vices, en même temps néanmoins que

les amis de la religion y trouvent encore, dans une société choisie, le centre des grandes vertus! La tante du pieux jeune homme calma ses appréhensions, et l'adressa à un religieux habitant de la métropole. M. Frain, animé d'une tendre dévotion à la Mère de Dieu, étoit membre de ces associations célèbres formées en France, dans les temps de troubles et de terreur, sous les auspices de la Mère de Dieu, pour alimenter la foi, les bons principes et la ferveur dans les jeunes gens, dans les époux et dans les pères. Successivement établies dans les plus grandes villes du royaume, elles y ont produit des fruits précieux pour les mœurs et pour la religion : le goût des bonnes lectures, celui de la prière, la fréquentation des choses saintes, une charité vraiment fraternelle entre tous les membres; un zèle ardent autant qu'éclairé pour que chacun, dans sa profession, cherchât, par tous les actes d'une com-

plaisance, d'une bienveillance, d'un accueil et d'une instruction que l'Evangile seul inspire, à accroître le nombre des serviteurs de Marie; voilà tout ce qu'on a remarqué dans ces aimables congréganistes. Des réunions nombreuses à certains jours, dans un lieu consacré au culte public, la présence aux saints mystères, l'oraison commune, l'assiduité à la parole sainte, la visite des malades dans les hôpitaux, les témoignages généreux d'une compassion également vive et universelle pour les misères humaines, l'empressement à voler au secours des ames les plus égarées; en un mot des bonnes œuvres sans nombre ont été comme l'aliment de ces sociétés. Elles étoient guidées par un fervent ministre du Seigneur, qui, tout à tous, comme un autre Paul, donnoit à tout de la vie, du mouvement, de la constance pour le bien commun; mais c'étoit la Mère de Dieu, que, sous la protection du successeur de Pierre, ces

François édifians, réunis en communauté de pratiques salutaires, se plaisoient à invoquer comme leur tendre mère, leur modèle et leur protectrice.

M. Frain accueillit à l'égal d'un frère, le jeune Breton qui lui étoit adressé; il ne tarda point à lire dans son cœur, à ne démêler les heureuses dispositions, et à le présenter au chef respectable de la congrégation des jeunes gens. Sous l'égide d'une liaison précieuse, Duplessis n'entra à l'Ecole polytechnique qu'avec la résolution d'y vivre en chrétien : armé d'une entière confiance en Dieu, entouré de sa présence, il se livra tout entier à ses devoirs, et son extrême douceur, une gaicté aimable et naïve, lui concilièrent l'estime et l'amitié de ses chefs et de ses compagnons d'étude. Vivant de privations, et ne voyant qu'un petit nombre d'amis vraiment dignes de ce nom, qu'il avoit su s'attacher par l'aménité de son caractère, il partageoit

ses momens de récréation entr'eux et la fréquentation de la maison de Dieu.

Mais il éprouvoit un ardent désir d'être reçu dans la congrégation, et M. Delpuits, ce vénérable prêtre, ce saint vieillard qui, dans son heureuse longévité, vécut trop peu encore pour la jeunesse et pour tous les âges, M. Delpuits comme fondateur de ces pieuses sociétés, s'assura des qualités du candidat, et ne tarda point à le recevoir au nombre de ses enfans : bientôt il se montra l'un des plus fervens serviteurs de Marie : « O heureux ami, se sont depuis et plusieurs fois écriés ses nouveaux confrères, ô heureux ami, Dieu seul connoît quelle fut, dans nos réunions, la vivacité de votre foi et la pureté de votre culte; mais nous savions quel charme vous y trouviez : votre exactitude seule à vous y rendre eût attesté suffisamment quel prix y attachoit votre piété ». Loin de ce vertueux jeune homme, je ne dirai

pas le désir, mais la seule pensée de fréquenter jamais les sociétés mondaines, ces bals, ces spectacles presque toujours funestes à l'innocence : ce trésor lui étoit si précieux! Il offrit à ceux-là qui vécurent avec lui dans un commerce habituel, des vertus solides, un fonds admirable de religion, les exemples les plus édifians, une douceur inaltérable, une charité sans bornes : sa présence, ses discours, ses actions faisoient sur ceux qui en étoient témoins, l'impression la plus vive : dans ses conversations particulières et spirituelles, où il donnoit un libre cours aux penchans secrets de son cœur, où il s'abandonnoit sans réserve aux doux sentimens de l'amitié, vous, ses confidens les plus intimes, il vous rendit les dépositaires de ses plus chères espérances. Eh! qu'étoient-elles, sinon celles de gagner des ames à Dieu?

Qui n'eût contemplé avec une sorte d'admiration, dans le parterre de la ver-

tu, cette jeune plante annonçant déjà des fruits abondans, ouvrant ainsi un riant avenir aux cultivateurs! Nous ne voyons pas ici, je l'avoue, un lis majestueux qui brille à tous les regards, ce n'est qu'une humble et modeste violette, mais qui promet d'embaumer la société de son parfum odorant : pourquoi ne vouloir que des faits éclatans, que des traits extraordinaires, dans la vie des hommes vertueux? N'y a-t-il pas un vrai mérite attaché à la continuité d'actions pieuses, édifiantes; et ce rare ensemble, cette noble carrière, qui, comme une glace unie, n'offre pas une tache légère, n'est-elle pas aussi un beau spectacle au ciel et à la terre? Si le jeune Duplessis avoit vu de longues années, de quelle utilité n'eût-il pas été pour son pays? Mais taisons-nous en admirant cette sagesse ineffable qui préside à l'univers, et dont les décrets sont impénétrables à notre frêle intelli-

gence : le matin comme le couchant du jour de la vie n'est-il pas digne de sa récompense, et celui-là n'a-t-il pas assez vécu, qui n'a vécu que pour son Dieu?

Le 25 mars 1803, le jeune Duplessis fut attaqué d'une maladie mortelle : elle se manifesta d'abord assez lentement; mais elle prit ensuite un caractère très-grave, et fut accompagnée d'accidens qui la rendoient fort douloureuse. Il est impossible de peindre la patience inaltérable et la parfaite résignation du malade : il ne se plaignit jamais; occupé constamment à prier, lorsque ses forces ou les souffrances lui interdisoient une prière suivie, alors les yeux élevés tendrement vers le ciel, il aimoit à répéter : « Sainte Marie, mère de Dieu, je me recommande à vous; Seigneur, ayez pitié de moi ».

Sa contenance et ses paroles attendrissoient tous ceux qui le voyoient, et

qui ne pouvoient l'approcher sans de grandes inquiétudes et une sorte d'abattement : on étoit touché de sa soumission parfaite à la Providence, et tout à la fois on se trouvoit subjugué par cette douce et affectueuse politesse qui le rendoit si aimable, et qui ne l'abandonna pas un instant : il est vrai qu'elle lui étoit naturelle; mais dans sa maladie, elle offroit l'expression sensible du calme de son ame.

Le danger devenant pressant, on lui administra le saint Viatique et l'Extrême-Onction : dans cette vénérable cérémonie le jeune mourant manifesta une componction si vive, une présence d'esprit et une connoissance si profonde de notre sainte religion, qu'il arracha des larmes à tous ceux qui y assistèrent : il renouvela ses sacrifices avec une présence d'esprit et une liberté de cœur admirable; il se prépara de nouveau à soutenir, en chrétien, les derniers combats,

si la volonté du Seigneur étoit de l'y soumettre : bientôt la connoissance l'abandonna; mais son cœur conserva la paix, et son esprit un calme heureux : pendant le délire, qui dura trente-six heures, il s'occupoit de son pays, de ses parens chéris, de ses bons amis; mais la religion se trouvoit fort souvent mêlée à ces discours, et ses paroles confusément articulées exprimoient son amour envers elle : le soir du samedi de Pâque, le guide de sa conscience lui parla de Dieu, et alors il témoigna, par un signe de croix sur sa poitrine, sa persévérance dans la foi. Une heure avant sa mort, il énonça, de la manière la plus tendre, son respect pour le chef de la congrégation. Quelques instans avant son dernier soupir, qui fut annoncé par une succession assez rapide de symptômes de plus en plus alarmans, ses compagnons de chambre et d'étude, avertis par le veilleur, vinrent

joindre leurs prières à celles de Duplessis, et lui répéter les noms sacrés de Jésus et de Marie : son attitude étoit celle de la prière, les yeux élevés vers le ciel, les mains fortement jointes sur la poitrine, et soulevées de temps en temps avec un léger effort, comme pour tendre vers sa patrie céleste. Le juste s'endormit ainsi dans le sein du Seigneur, à Paris, le dimanche de Pâque, 10 avril 1803, à minuit, à peine âgé de dix-neuf ans. Après qu'il eut rendu les derniers soupirs, ses confrères qui avoient eu la douleur de les recevoir, entourèrent le lit funèbre, et redoublèrent de prières et de supplications, au moment décisif où leur ami paroissoit dans l'éternité, devant son juge, son rédempteur et son père. Les yeux pleins de larmes et fixés sur ses restes précieux, ils rendirent à ses vertus un témoignage éclatant : chacun lui payoit le tribut de son hommage. L'un disoit : Il fut labo-

rieux, instruit, modeste, prévenant, sensible; il fut la douceur, la paix, la bonté même. Jamais, disoit l'autre, nous n'avons eu de lui une parole vive ou désobligeante; il étoit surtout chrétien pieux, fidèle enfant de Jésus-Christ et de Marie, la reine des saints.

Le mardi de Pâque, sa dépouille mortelle fut reçue à l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, où l'on offrit le très-saint sacrifice, et de là conduite à sa dernière demeure, accompagnée d'un cortége nombreux de ses compagnons d'étude : là placés à genoux autour de sa tombe, ils lui donnèrent d'éclatans témoignages de leur attachement, dans les prières ferventes qu'ils adressèrent au Seigneur pour son repos éternel.

Et moi aussi je viens, après eux, prier et pleurer sur tes cendres, aimable et jeune compatriote; jusqu'à ma mort je chérirai et bénirai ta mémoire, en ne cessant de t'appliquer ce glorieux té-

moignage, qu'un sage monarque se rendoit à lui-même, et qui te convient si bien! *Cùm adhuc junior essem,.... quæsivi sapientiam palam in oratione mea.... Lætatum est cor meum in ea... A juventute investigabam eam... Danti mihi sapientiam, dabo gloriam.* Eccli. LI.

FRANÇOIS-MARIE BESNIERS,

Prêtre, décédé le jour de Pâque, 10 avril 1803, dans sa trente-troisième année.

Né à Sévérac, dans le diocèse de Nantes, de parens cultivateurs, il avoit fait ses humanités à Vannes, où dès-lors il voulut devenir serviteur de Marie, en entrant dans une congrégation à peu près semblable à celle qui avoit été établie à Paris. Comme il se destinoit à l'état ecclésiastique, il se rendit au séminaire de Nantes, où il se montra constamment un modèle de vertu, d'application au travail, et de régularité dans tous ses exercices.

Il avoit reçu l'ordre sacré du sous-diaconat, lorsque la révolution vint le forcer d'interrompre le cours de ses études. Mais quiconque est profondément animé du zèle de la gloire de Dieu, ne restera jamais oisif, et saura toujours

découvrir les moyens de manifester et d'exercer avec fruit ce beau sentiment. Besniers se dévoua tout entier à l'instruction de cette infortunée jeunesse que la subversion de tout l'ordre social alloit plonger dans l'ignorance et la corruption. Plusieurs jeunes gens lui ont dû une éducation qui ne laissoit rien à désirer, soit du côté de la religion, soit du côté des sciences. Maître aussi vertueux qu'habile, comme un second père pour ses élèves bien-aimés, il se livroit à leur enseignement avec une ardeur et une constance à l'épreuve de tout, et s'appliquoit particulièrement à les pénétrer des principes du christianisme : heureux dans la persuasion dont il étoit plein, que, sans lui, il ne peut y avoir de bonne éducation, il les formoit à l'amour et à la pratique du bien, qui est la conséquence naturelle d'une croyance éclairée et solide ; il s'étudioit à leur développer les beautés, les amabilités

de la vertu, et à leur en présenter des modèles dans sa conduite. O religion bienfaisante, chef-d'œuvre de l'amour d'un Dieu pour les hommes, c'est donc encore à vous seule qu'il appartient de former les bons maîtres, comme vous fîtes toujours les bons parens, les bons époux, les bons magistrats, les vrais savans, en un mot, ces hommes véritablement estimables, utiles à leurs concitoyens et précieux à la patrie! c'est bien en vain que travaille celui qui prétend élever, sans vous, l'édifice de la société. Les oracles sacrés nous le disent avec tant d'énergie : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* (Ps. CXXVI.)

Cet estimable jeune homme se livroit avec trop d'ardeur et trop peu de ménagement au pénible état qu'il avoit embrassé, celui d'établir dans de jeunes cœurs l'admirable édifice des vertus sociales; c'est la remarque douloureuse

d'un petit nombre d'amis choisis qu'il cultivoit dans ses courtes récréations, et qui ont reconnu hautement devoir à cette liaison précieuse, de nombreux sujets d'édification et d'encouragement à la pratique de la piété chrétienne. Selon eux le zèle excessif de leur ami fut une des principales causes de la maladie qui le conduisit au tombeau. Attaqué vers le milieu de l'an 1800, d'un crachement de sang abondant, il ne recouvra point depuis une santé parfaite. L'éducation qu'il avoit entreprise étant achevée, il vint à Paris au commencement de l'été de 1802, pour y terminer ses études de théologie, et se sacrifier d'une manière encore plus spéciale à la gloire de Dieu et au salut des ames, en entrant dans le saint ministère. Il demeura avec quelques amis qu'il aidoit de ses conseils, se mit sous la conduite de M. Duclaux, et suivit exactement les salutaires exercices du séminaire de Saint-Sulpice de

Paris, dont ce vénérable prêtre étoit l'un des directeurs. Le vrai ami de Dieu recherche la société de ses bons serviteurs, et plus il aime, plus il brûle d'aimer davantage. Combien lui fut salutaire sa nouvelle liaison avec M. Delpuits! Le bon vieillard ne tarda point à le deviner, à l'introduire dans sa congrégation, et l'ancien serviteur de Marie, Besniers s'y montra toujours un modèle de piété.

Mais divers accidens lui occasionnèrent un nouveau crachement de sang beaucoup plus abondant que le premier, et à la suite duquel sa santé se détériora toujours davantage. Cependant il reçut en automne le diaconat, et à Noël l'ordre du sacerdoce qu'il exerça dans la paroisse de Saint-Benoît. Il s'étoit consacré au service de cette paroisse, jusqu'à ce qu'il retournât dans son diocèse. Tous ceux qui assistèrent à son ordination, et qui le virent ensuite remplir

plir les fonctions de son état, furent pénétrés de sa piété, et portés à bénir le Seigneur de la faveur qu'il faisoit à son Eglise, en lui donnant un ministre rempli de zèle et de science : O mon Dieu, ont-ils dit depuis à l'envi, que ne l'avez-vous conservé pour les intérêts de votre religion sainte! il vous eût conquis bien des ames! Gardons-nous d'accuser l'adorable Providence; notre esprit est trop borné pour que nous puissions sonder la profondeur de ses conseils, et il est une vérité frappante que nous devons proclamer; c'est que le Tout-puissant se montre également sage, bon, juste et magnifique, soit qu'il daigne couronner nos services après une longue suite d'épreuves et de combats, soit que satisfait de notre bonne volonté, il pousse la bonté et l'amour jusqu'à nous décerner la palme dès notre entrée dans la carrière.

Il y avoit à peine un mois qu'il étoit

prêtre, lorsqu'il se vit forcé de s'aliter. Après quelques jours, il se crut en état de reprendre ses exercices, et consultant plus son courage que ses forces, il voulut célébrer la sainte messe; mais à l'autel, bientôt il se sent défaillir, et est obligé de s'asseoir : on le ranime en lui faisant respirer des substances spiritueuses. Aidé d'un autre prêtre, il essaie d'achever l'auguste sacrifice : à l'oraison Dominicale, le prêtre assistant aperçoit tout à coup que le célébrant est sans mouvement, sans parole, sans connoissance, le front appuyé sur le calice; il le réveille de cette sorte de léthargie, et achève la messe, tandis que le malade est reconduit dans sa maison.

Alors la fièvre qui étoit depuis longtemps presque continue, avec des redoublemens le soir, offrit des caractères chaque jour plus alarmans. Plein de résignation et de patience, le vertueux Besniers prioit Dieu presque continuel-

lement, aussi long-temps qu'il eut le libre usage de ses facultés intellectuelles. A peine osoit-il se plaindre au plus fort de ses souffrances, et souvent encore, l'instant d'après, craignant d'avoir manqué de soumission, il demandoit à voix haute pardon à Dieu de son peu de courage. L'art et l'amitié épuisèrent pour lui toutes leurs ressources. Un de ses élèves suspendit le cours de ses études, pour secourir plus efficacement son maître et son ami; ses dignes confrères venoient souvent s'édifier près de lui : M. Delpuits lui administra les secours spirituels, et telle étoit pour le malade sa tendresse paternelle, qu'il trouvoit le moyen de se dérober à d'immenses occupations dont il étoit accablé, pour venir répandre dans l'ame de son jeune ami mourant, des paroles de consolation et de paix.

Cependant la fièvre parut presque complètement dissipée; Besniers recou-

vroit sensiblement ses forces; mais bientôt l'affection de poitrine, comme entièrement suspendue pendant le cours de la fièvre, continua avec de plus forts redoublemens, l'oppression fut plus pressante, la toux fréquente: enfin l'insomnie, la foiblesse et la maigreur, tout donna les plus grandes alarmes; on n'eut plus d'espérance qu'en faisant respirer au malade son air natal: il soutint le voyage; mais rendu dans le sein d'une famille chérie, il lui présenta une éloquente leçon, celle d'une mort douce et précieuse aux yeux du Seigneur. Le jeune serviteur de Marie fut puissamment secouru par sa tendre mère, par sa puissante protectrice; et ce fut comme entre ses bras, que muni des secours de l'Eglise, il expira saintement, dans le beau jour de la résurrection de Jésus-Christ, le 10 avril 1803, à la trente-troisième année de son âge.

Aimable et tendre mère des hommes,

mais surtout éloquente avocate, affectueuse protectrice du premier âge de la vie, le jeune et édifiant Besniers vous avoit consacré tous les instans de sa carrière; il vous avoit répété mille fois, avec l'accent de l'amour filial : O mère incomparable, ne me délaissez pas au moment de ma mort, *ne me deseras in horâ mortis*; et voilà sans doute, ô Marie, voilà pourquoi ses derniers momens furent si doux, si pleins d'onction! Le fils s'endormit consolé, fortifié, et se réveilla heureux dans le sein de sa mère.

CHARLES-MARIE FRAIN,

Docteur en médecine, décédé à Paris, à l'âge de vingt-sept ans, le 20 octobre 1804.

FRAIN, de la ville Gontier, naquit à Fougères, le 28 mars 1777. Il avoit fait ses études au collége de Vendôme, où il avoit reçu une excellente éducation. Dès-lors on avoit remarqué dans sa personne une grande piété ornée des qualités les plus aimables. Tous ses rivaux de travaux et d'émulation lui étoient fort attachés, quoique ses succès littéraires le plaçassent souvent à leur tête. Il montroit surtout pour la poésie françoise des dispositions très-heureuses, une imagination vive, une grande facilité, un goût pur et délicat, talens qu'il se plut à cultiver dans la suite, mais qu'il ne consacroit le plus souvent qu'à des sujets religieux. Il acquit une connoissance très-

étendue des bons auteurs classiques; il lut plusieurs fois les meilleurs, et parvint à posséder parfaitement l'histoire, et à en faire les applications les plus judicieuses; mais cet intéressant jeune homme avoit principalement étudié sa religion. Il avoit lu avec fruit les ouvrages les plus importans sur cette matière, la première de toutes, et il faisoit encore continuellement ses délices de leur lecture. Son amour et sa vénération pour nos livres sacrés s'étoient fortifiés sans cesse par une méditation assidue; aucun jour ne s'écouloit sans qu'il n'y donnât quelque temps; il s'étoit même appliqué à acquérir l'intelligence des langues grecque et hébraïque, afin de pouvoir les lire dans leur texte original. En un mot, il déroba, sous l'extérieur le plus modeste, un grand fonds d'instruction solide, joint à beaucoup de littérature agréable.

Sorti du collége de Vendôme dans

les premières années de la révolution, il demeura d'abord à Fougères, et les temps devenant plus fâcheux, il se rendit à Rennes, s'y livra à l'étude de la médecine, à la fréquentation des hôpitaux. Chargé d'y faire des pansemens, il s'en acquitta avec une douceur et des précautions si délicates et si affectueuses, que plus d'un malade envia le bonheur de lui être confié; le soin de la main n'étoit pas le seul de ses bienfaits, quoique d'après ses dispositions particulières il fût celui qui lui imposoit le plus de sacrifices : sans doute qu'ils étoient aussi les plus méritoires aux yeux de Dieu qui voit le motif secret de nos actions, et qui seul en apprécie tout le mérite. Sa fortune lui procuroit la jouissance de fournir à ses malades tous les secours par lesquels il croyoit pouvoir adoucir leur situation. Si le succès couronnoit ses peines dans le traitement qu'on administroit, ces malades ayant appris à

connoître son cœur, lui exposoient la misère qui les attendoit en quittant l'asile que l'humanité et la charité leur avoient ouvert : alors Frain les adoptoit, et cherchoit tous les moyens de subvenir au retour de leurs besoins ; tantôt il s'intéressoit pour leur trouver de l'ouvrage, ou quelque place en ville ; tantôt il leur assuroit de sa bourse des secours en nature, surtout par des fournitures réglées de pain qu'il leur payoit chez un boulanger. Une autre fois il se chargeoit de solliciter l'admission de leurs enfans dans les maisons de secours, ou de leur procurer un état. Si ces infortunés devoient garder trop long-temps leurs infirmités, et qu'on ne pût les conserver à l'hôpital, il plaidoit leur cause pour leur procurer un asile dans un hospice dit *des incurables*, ce qu'il étoit alors très-difficile d'obtenir. Souvent ses démarches furent inutiles ; mais alors il les engageoit à venir se faire panser

...

chez lui, si la nature de leurs maux le leur permettoit. Quand elle les retenoit dans leurs tristes réduits, il alloit les y soigner avec une exactitude religieuse. Sa coutume, dans ses visites, étoit d'apporter un livre de piété : après avoir pansé les plaies, et quelquefois des ulcères qui répandoient une horrible infection, ce jeune et charitable Samaritain s'asseyoit près de la couche douloureuse, et faisoit au malade une lecture consolante. Avant de se retirer il pourvoyoit aux nécessités du jour autant qu'il lui étoit possible, et se déroboit aux bénédictions de ces nouveaux Lazares, si puissamment et si affectueusement assistés. Les dimanches, il s'occupoit des secours spirituels qu'il lui étoit si doux de leur procurer, et cherchoit à suppléer aux exercices publics de l'Église, suspendus dans ces temps de calamité par la persécution de ses ministres. Alors ces ressources consolatrices de la reli-

gion manquoient trop souvent aux mourans eux-mêmes; il étoit extrêmement difficile de les obtenir : combien de fois, dans de si pénibles circonstances, Frain ne partagea-t-il pas les dangers de ces hommes courageux qui venoient, au péril de leur vie, les leur apporter ! Mais les sentimens de la foi la plus héroïque et d'une charité céleste guidoient ses pas, en même temps qu'il goûtoit une satisfaction inexprimable; elle éclatoit dans les actions de grâces qu'il rendoit à la Providence, avec ces intéressans infortunés, et dans le secret de leur retraite, après que ces dangereuses missions avoient été heureusement terminées.

Très-jeune à cette époque, et moins suspect d'ailleurs pour sa qualité d'élève en médecine, il visitoit assidument les ecclésiastiques cachés dans la ville, et même aux environs dans la campagne; il se faisoit un devoir d'aller ou abréger par ses entretiens leurs longues et soli-

taires journées, ou leur procurer les secours qui dépendoient de lui; il trouvoit aussi dans ces courses secrètes d'inestimables avantages, ayant ainsi le bonheur d'assister souvent à la célébration des divins mystères, et de participer à la sainte eucharistie pour laquelle il eut toujours un très-vif empressement. Pendant un long temps il alla tous les jours visiter deux vieillards, l'un fort infirme, et l'autre presque octogénaire : sa présence leur étoit devenue comme nécessaire, et il revenoit d'auprès d'eux plein de joie de leur avoir fourni d'heureuses distractions à leurs peines. Que de fois, dans ces temps d'affreux désordres, les gens de bien s'attendrirent sur cet excellent jeune homme! Ils versoient les bénédictions les plus touchantes sur ses vertus et sur la modestie si aimable qui en faisoit le charme le plus puissant. Cette qualité rare, qu'il élevoit jusqu'à une sorte de

pudeur, paroissoit en lui d'une manière que l'on ne sauroit dignement exprimer.

Mais tous ces soins multipliés et ces visites consolantes, ce n'étoit pas seulement dans la ville qu'il les rendoit aux respectables victimes de la persécution. Le chef dont il recevoit les leçons étoit chargé à son tour de soigner les prisonniers: ce bon maître confioit de préférence ce détail à son estimable et cher élève. O quelles occasions sa charité y trouvoit dans les visites qu'il répétoit tous les jours, et souvent deux fois par jour! Mais Dieu seul a connu le bien qu'il y faisoit; il a pu, mieux là qu'ailleurs, l'y ensevelir dans ce silence qu'il a constamment gardé sur lui-même; jamais il ne lui échappoit de faire à ses plus intimes amis le récit des bonnes œuvres qu'il pouvoit espérer de tenir secrètes. Une autre espèce de bien lui étoit familière: celui qu'il faisoit aux pauvres femmes dans leurs couches où

son maître les assistoit; il donnoit ses soins du jour et de la nuit, préparoit les secours nécessaires, procuroit le baptême à l'enfant, s'en faisoit le parrain; il aidoit, il consoloit, il développoit un zèle également actif et constant. Tout ce que d'autres font pour leur propre instruction, et par le désir de leur avancement, Frain le fit constamment dans la seule vue du bien, sans nulle sorte de nécessité : dans mille circonstances il eût pu se faire dégager de beaucoup d'occupations pénibles; mais il s'abandonna sans aucun ménagement, se laissant charger bien plus que les autres, avec une complaisance, une charité, une abnégation de lui-même qu'on attribua trop souvent à une timidité excessive, capable de l'empêcher de réclamer des égards particuliers qu'il eût pu facilement obtenir. Au contraire, la disposition à s'oublier lui-même dans la distribution des charges communes, et

cette promptitude à faire tout ce qu'on exigeoit de sa part, lui étoient si habituelles, qu'il avoit reçu des autres élèves et de son maître le surnom du *bon Frain*, ou seulement du *bon Charles :* il méritoit à bien d'autres titres ce surnom simple et précieux, et nul ne pouvoit mieux exprimer la charité si active qu'il manifestoit à soulager toute espèce de peines et de misères; aussi les malheureux ne manquèrent-ils pas de l'appeler à leur tour, avec une sorte de tendresse mêlée de respect, *le bon M. Frain.* Sa réserve dans ses discours, et sa modestie dans ses rapports avec un sexe étranger, étoient si grandes, que pour rendre encore dans leur simplicité les expressions qu'on employoit à ce sujet, nous répéterons ce que l'on disoit de lui, qu'il étoit *sage et timide comme une jeune vierge.*

Cependant sa modestie et sa timidité apparente dans la société ne tenoient à rien de pusillanime. Il professoit sa re-

ligion hautement et dans toutes les circonstances, faisoit honneur à ses principes contre tout respect humain; il savoit même s'animer d'un grand courage, lorsque ces principes couroient risque d'être compromis. Qu'il se trouvât en présence de l'impie, et que celui-ci, quel qu'il pût être, prît le rôle d'agresseur, Frain repoussoit ses attaques avec une dignité imposante, soutenue par la supériorité qu'une connoissance approfondie de leurs motifs lui donnoit sur ses railleries frivoles et sur ses vains sophismes. Son dévouement auprès des malades, dont l'état étoit le plus dégoûtant, le plus révoltant à la nature, ou dans les épidémies les plus contagieuses, et entr'autres dans les dysenteries malignes qui régnèrent aux environs de Rennes, en 1799, attestoit mieux que toute autre épreuve la force d'ame qu'on devoit estimer en lui. Outre ces témoignages, on put se convaincre, dans des

circonstances encore plus critiques, combien il s'élevoit aisément au-dessus de toute espèce de craintes, même les plus fondées. L'horreur dont il étoit pénétré pour le duel, et qui lui eût fait supporter généreusement toute espèce d'outrages, plutôt que de céder aux préjugés détestables du faux point d'honneur, eût été bien exempte en lui du moindre soupçon de lâcheté, s'il avoit eu jamais à lutter contre ces tentations si délicates pour la vertu la plus solide.

D'ailleurs ne devoit-on pas habituellement reconnoître la trempe vigoureuse de son âme, dans les privations si dures et si mortifiantes qu'on le voyoit s'imposer. C'est en menant continuellement une vie frugale, détachée de tout besoin de luxe, de toute dépense de simple plaisir, calculée même souvent sur des mesures d'une rigueur excessive, qu'il se ménageoit les moyens de faire de si grands biens sans altérer le fonds

de sa fortune. Tout ce qui lui restoit de revenus, après cette économie sévère, étoit presque entièrement consumé en bonnes œuvres. Sa bourse étoit sans cesse ouverte pour toutes celles qu'on lui proposoit; ses amis avoient droit d'y puiser, et pourvu qu'ils lui gardassent le secret, il leur suffisoit de lui désigner la somme nécessaire, et il la leur remettoit avec une sorte d'empressement. Si c'étoit pour satisfaire à quelque action de charité, il préféroit le plus souvent qu'ils s'en chargeassent eux-mêmes : si c'étoit pour leurs propres besoins, cet argent ne devoit plus ordinairement lui revenir; il falloit s'en acquitter envers lui, dans la personne des pauvres; et telle a été sa conduite dans des cas où ses avances étoient fort considérables : après avoir soutenu long-temps les études de plusieurs amis, l'un d'entr'eux lui demeuroit redevable de 800 francs. Comme la bienveillance de Frain avoit procuré

à celui-ci l'avantage d'embrasser la profession de médecin, il fut chargé par lui d'employer successivement cette somme pour les divers besoins des malades pauvres qu'il auroit à traiter. Le bien qu'il avoit commencé, il le soutenoit avec persévérance ; telle pension de pain, tel autre secours périodique qu'il avoit assurés à Rennes, à quelques-uns de ses anciens malades, ne cessèrent point d'être exactement fournis pendant son séjour à Paris. La confiance des malheureux qu'il avoit une fois adoptés, devenoit si grande, qu'on a vu une pauvre domestique d'un esprit trop inconstant, et qu'il avoit en vain plusieurs fois essayé de fixer dans un poste avantageux, partir de Rennes en perdant la dernière place qu'il lui avoit procurée, et venir le trouver, après deux ans de son séjour à Paris, comptant sur lui comme sur la Providence. Malgré tout ce qu'une démarche de cette nature, entreprise sans

l'en avoir seulement prévenu, avoit d'irrégulier, craignant pour ses mœurs dans cette grande ville, il ne put se résoudre à l'abandonner, et s'employa avec le plus grand zèle pour la placer chez des maîtres religieux.

Depuis quatre ans et demi Frain habitoit Paris, poursuivant ses études en médecine, et pendant ce temps il continuoit ses bonnes œuvres à Fougères et à Rennes. Mais sur ce point, toujours réservé avec ses dignes amis, il ne mettoit dans sa confidence intime qu'un seul d'entr'eux, aujourd'hui missionnaire aux Etats-Unis, et qui pourroit citer beaucoup d'aumônes très-considérables qu'il en obtint pour des besoins pressans, dans l'une ou l'autre de ces dernières villes: il n'en étoit pas moins exact à répandre à Paris d'autres secours; sa charité y prenoit part aux souscriptions de la société philanthropique. Il se faisoit là aussi le parrain de pauvres enfans,

passoit des nuits, et jusqu'à trois de suite auprès des malades, cherchoit sans cesse de nouvelles occasions de soulager quelque peine, ouvroit sa bourse à des personnes de bien, qui ne l'invòquèrent jamais sans succès, les prévenoit lui-même, les chargeoit d'employer pour le mieux ce qu'il destinoit à des aumônes extraordinaires. Il en étoit une toujours considérable pour lui chaque année, c'étoit celle du carême. Au commencement de ce temps de pénitence, il s'imposoit un jeûne très-rigoureux, ne mangeant au dîner que des alimens grossiers, et à la collation un peu de pain et d'eau, quelquefois seulement quelques prunes sèches ou un simple fruit. Frain croyoit devoir aux pauvres ce qu'il s'épargnoit ainsi; dès les premiers jours, il remettoit à une personne de confiance une somme qu'il appeloit son aumône de carême. Sa piété, en l'éloignant de toute espèce de spectacles, contribuoit

à multiplier ses ressources pour les malheureux.

L'état qu'il s'étoit choisi, dans la profession de la médecine, fait ressortir encore le caractère de Frain sous un plus beau jour, et ses motifs doublent et multiplient ses mérites. Orphelin de bonne heure, et la fortune souriant à ses jeunes années, il pouvoit choisir la carrière qui lui plaisoit le plus : il pouvoit même n'en choisir aucune, et se borner à cultiver les belles-lettres, comme son goût et ses talens l'y auroient fortement porté; la délicatesse de sa conscience l'empêcha de prendre ce dernier parti, qui rend l'homme à une sorte de nullité sociale difficilement compatible avec la pratique exacte des vertus chrétiennes. Guidé par un si noble motif, et toujours animé de cet esprit de charité supérieur à tous les penchans de la nature, il se livra à la médecine, l'un des états qui lui plaisoient le moins, mais celui de tous qui lui offroit

le plus de moyens d'être utile, sous divers rapports, dans les circonstances où la France se trouvoit alors. Il est rare qu'on fasse beaucoup de progrès dans une science qu'on ne cultive ni par nécessité ni par goût : la raison toute seule ne suffit point alors pour vaincre cette inclination violente qui détourne l'esprit d'un travail pénible, et l'entraîne comme involontairement vers des occupations plus agréables, quoique frivoles ; mais ce que la raison n'auroit pu faire, la religion l'opéra dans ce vertueux et courageux jeune homme. Convaincu qu'un devoir rigoureux l'obligeoit à ne rien négliger pour acquérir toutes les connoissances propres à éloigner de sa pratique le doute et l'incertitude, il travailloit avec une application aussi soutenue, aussi continuelle, que si cette étude eût été pour lui pleine d'attraits. Il recueillit les fruits de cette victoire vraiment sublime qu'il avoit remportée sur lui-même : sa

modestie seule pouvoit cacher à ses propres yeux les talens distingués que reconnoissoient en lui tous les médecins qui avoient de fréquentes occasions de l'entretenir. Reçu en cette qualité à l'école de Paris, en 1802, il acquit le grade de docteur en 1804. Nous l'avons déjà vu, dans ses premières études, et il ne se départit jamais de cette généreuse conduite, choisir de préférence les pauvres pour objets de ses soins; mais trop souvent une excessive défiance de ses lumières l'empêchoit d'exercer ses connoissances. Une de ces circonstances impérieuses qui, dans une ame vraiment éclairée, fait taire de tels scrupules, mit en évidence le savoir de Frain : pendant le séjour qu'il fit à Fougères dans l'été de 1804, une épidémie de fièvre pernicieuse affligea cette ville; les deux seuls médecins qui y résidoient en furent attaqués à la fois; il se vit obligé de voir tous leurs malades et de les traiter eux-mêmes. Conservant

servant seul la santé, il ne pouvoit refuser ses secours aux nombreux infirmes qui les réclamoient de toutes parts : alors il montra autant de courage dans son dévouement, qu'il avoit montré de réserve et de timidité dans des temps moins fâcheux; et les succès multipliés qu'il obtint par une conduite ferme, active et prudente, lui avoient déjà acquis une confiance universelle; mais dans cette dernière occasion il avoit essuyé beaucoup de fatigues, éprouvé beaucoup d'affections très-pénibles, peut-être même puisé le germe de la maladie qui l'enleva bientôt après, et à ses amis, et à sa patrie. Lorsqu'il quitta Fougères, non content d'y avoir si utilement payé de sa personne, il voulut acquitter encore, par ses largesses, l'attachement qu'il lui portoit; il remit au curé de la ville, et à celui de la paroisse de Louvigné, où se trouvoit située sa terre la plus considérable, une somme de huit

cents francs pour être distribuée aux pauvres.

Nous voudrions faire connoître plus particulièrement cette piété profonde dont toute sa vie fut animée, et qui aura comblé devant Dieu le mérite de toutes ses actions; mais lui seul sans doute l'a bien connue, et nous ne pouvons que remarquer quelques-uns des traits qui le caractérisent. Modèle de toutes les vertus chrétiennes, il étoit surtout pénétré d'un désir ardent de gagner les ames à Dieu. Ses condisciples avoient souvent recours à lui pour aplanir les difficultés qu'ils rencontroient dans l'étude de la médecine; il profitoit de cette occasion pour leur inspirer, sans affectation, les sentimens de religion dont il étoit lui-même rempli; mais, connoissant le prix du temps, il ne le perdoit jamais en discours oiseux, et rompoit l'entretien dès qu'il cessoit d'avoir un but utile. Il y avoit dans son voisinage un pauvre en-

fant d'une intelligence si bornée, qu'après plusieurs essais infructueux, les personnes chargées de son instruction l'avoient enfin abandonné, convaincues qu'elles ne parviendroient jamais à faire entrer dans son esprit les vérités les plus essentielles de la religion. Frain, vivement ému de la déplorable ignorance de cet infortuné, entreprit de lui enseigner le catéchisme. Pendant plusieurs mois, il consacra chaque jour une partie de ses soirées à cette charitable occupation. Il est impossible de s'imaginer combien de peines lui coûta cette espèce d'éducation ou plutôt de création morale; car il ne s'agissoit de rien moins que de former, à force de patience et de soins, une intelligence, là où à peine en apercevoit-on quelques légers vestiges. Dieu bénit un travail qui lui étoit consacré, et Frain eut la consolation de voir son jeune élève, après des progrès successifs, en état d'approcher des sacremens, et de

participer aux biens spirituels que l'Eglise offre à tous ses enfans. Ce trait est d'autant plus remarquable, que, pour atteindre le but qu'il se proposoit, Frain eut à triompher à la fois de la stupidité de son disciple et de l'extrême vivacité de son propre caractère.

Quelle n'étoit pas son exactitude à tous les offices de l'Eglise, son amour pour la parole sainte! Ce dernier sentiment alloit en lui jusqu'au goût le plus vif; il suivoit avec soin les meilleurs orateurs de la chaire, et faisoit tous ses efforts pour ne pas manquer un seul de leurs discours. Quelque éloignée que fût l'église où ils devoient annoncer les vérités chrétiennes, et quels que fussent le temps et la saison, on le voyoit s'y rendre assiduement. Dans le carême qui précéda sa mort, à combien de discours solides et pleins d'onction, prononcés dans les diverses églises de Paris, n'assista-t-il point avec les plus grands fruits!

Son zèle à fréquenter dignement les sacremens de Pénitence et d'Eucharistie alloit toujours croissant, et lui procura le bonheur de s'approcher presque tous les dimanches de la table sainte, et plus souvent aux grandes fêtes, où l'Eglise prodigue encore davantage à ses enfans le trésor de ses grâces les plus précieuses. Mais comment parler en termes convenables de son dévouement au culte de l'auguste Marie, la meilleure, la plus tendre mère des fidèles? Toute sa vie il avoit eu pour elle une piété affectueuse autant que solide.

Il saisit avec joie l'occasion de se consacrer particulièrement à son service, et d'y engager le plus grand nombre de cœurs qu'il lui seroit possible : il fut un des premiers à prendre part à l'édifiante association de M. Delpuits, et à s'y distinguer toujours par son assiduité et par sa ferveur. En partant de Fougères, dans l'automne de 1804, il s'étoit empressé

de venir à Paris se réunir de nouveau à tant de dignes confrères qu'il portoit tous dans son cœur; lorsque Dieu, satisfait d'une vie si remplie de bonnes œuvres, consacrée par tant de vertus, ne voulut plus différer la récompense que son amour leur réservoit : arrivé dans la capitale de la France avec une disposition de santé mal assurée, il fut, huit jours après, attaqué d'une maladie aussi cruelle que rapide. Le dimanche 14 octobre, il s'étoit disposé à la sainte communion, mais il fut même privé de l'assistance à la messe. Son esprit étoit frappé du pressentiment de sa fin prochaine : les mardi, mercredi et jeudi suivans, il voulut de nouveau épurer son ame par le sacrement de Pénitence, et manifesta les dispositions les plus consolantes, une tranquillité d'ame parfaite et un abandon sans réserve à la miséricorde divine. Ses amis lui prodiguant leurs soins les plus tendres, n'auguroient encore rien de défa-

vorable sur le genre de sa maladie, lorsqu'un délire subit, et bientôt très-violent, priva le jeune serviteur de Jésus et de Marie du bonheur de la communion. Dans la réception du sacrement des mourans, il montra quelques signes de connoissance, et très-peu de temps après, dans un état de calme, et sans éprouver d'agonie laborieuse, il succomba le samedi 20 octobre 1804. Ses obsèques se firent à l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, sa paroisse, en présence d'un grand nombre de ses amis consternés de la perte qu'ils faisoient en lui, et que faisoient avec eux les malheureux et la religion; résolus de n'oublier jamais les exemples de vertus qu'ils en avoient sans cesse reçus, résolus surtout de garder toute leur vie, au fond de leur cœur et devant Dieu, un pieux souvenir de leur ami. Bien dignes de celui qu'ils pleuroient, ces excellens jeunes gens ont jusqu'ici tenu parole : l'un d'entre eux, alors

de la même profession que Frain, s'est depuis consacré au service des autels, et c'est avec les plus grands fruits qu'il évangélise aujourd'hui les contrées d'Amérique. Nous lui devons la plupart des touchans détails que je viens d'exposer. Et moi surtout, que ne lui dois-je pas de sentimens, je dirois volontiers de reconnoissance, pour la fidélité qu'il a constamment montrée au service du Seigneur! Aimable ami du religieux Frain, tu ne fus pas seulement le mien; mais, dans tes plus jeunes années, tu me fus à l'égal d'un fils, par l'ardeur avec laquelle tu te pénétrois des connoissances élémentaires du christianisme : ô mon cher Gabriel! ô mon fils bien-aimé! je suis glorieux d'avoir cultivé ton enfance; et si la vaste étendue des mers nous sépare, jamais tu n'es sorti et jamais tu ne sortiras de ma mémoire ni de mon cœur!

Jeunesse chrétienne, pourriez-vous contempler avec indifférence la peinture

attendrissante que je viens d'exposer à vos yeux ? C'est après vous avoir montré tant de vertus unies avec si peu d'années, que j'ai droit de vous appliquer ces mots de saint Pierre Chrysologue : « O hommes, qu'avez-vous de commun » avec la terre, vous qui reconnoissez » que vous venez du ciel, lorsque vous » dites : Notre Père, qui êtes dans les » cieux ? Cette instruction sublime vous » oblige à mener sur la terre une vie » digne du paradis. Si vous vivez autre- » ment, vous déshonorez le ciel, et vous » faites injure à votre glorieuse origine ». *Sermon LXXI.*

GEORGES-JACQUES-URSANNE BROSSARD,

décédé à Paris, le 5 janvier 1805, dans sa vingt-cinquième année.

Brossard naquit, en 1780, à Saint-Ursanne, près de Soleure, en Suisse, de Jacques-Ursanne, avocat, et de dame Marie-Thérèse Rose. Ses vertueux parens lui donnèrent de bonne heure des maîtres zélés, qui, par leurs soins assidus, commencèrent à former son cœur et son esprit. Les exemples édifians d'un père et d'une mère, qu'il chérissoit comme il en étoit chéri, augmentèrent d'une manière sensible, et de jour en jour, les progrès qu'il faisoit dans la vertu. On peut dire qu'il fut nourri dès le berceau du lait de la religion. Soutenu de si puissans secours, il acquit aisément cette application constante à ses devoirs, et cette piété douce qui caractérisèrent tous les instans de sa vie. Il fut ainsi élevé sous les

yeux de sa famille jusqu'à ces temps de calamités où l'affreuse révolution, qui avoit ravagé toutes nos provinces, vint apporter le trouble et la désolation dans les contrées paisibles qu'elle habitoit. Alors, pour préserver leur fils de la contagion que répandoient de toute part l'audacieuse impiété, et une immoralité monstrueuse, les auteurs de ses jours se virent forcés de l'éloigner du toit paternel. Ils le placèrent à quelque distance de Saint-Ursanne dans une pension tenue par des chanoines Prémontrés. Ces respectables cénobites, dont l'établissement jouissoit au loin d'une réputation méritée, s'étoient entièrement dévoués à l'éducation des jeunes gens. Ils ne leur enseignoient pas seulement les sciences humaines, mais ils s'attachoient surtout à graver dans leurs esprits les principes de la religion, et à faire naître et à entretenir dans leurs cœurs le germe de toutes les vertus chrétiennes.

Brossard avoit atteint sa quinzième année, lorsqu'il entra dans cet asile, et les fruits qu'il recueillit des bonnes leçons qu'il reçut, eurent le double avantage de remplir parfaitement le but de ses parens, et de récompenser en quelque sorte les soins de ses bons maîtres. D'abord il s'instruisit des réglemens auxquels il devoit être soumis; ensuite il s'y conforma avec tant d'exactitude, pendant les quatre ans de séjour qu'il fit dans cette maison, qu'il ne mérita jamais le plus léger reproche à cet égard.

Toujours appliqué à ses études, son assiduité lui concilia, comme malgré lui, les éloges de ses chefs et ceux de ses condisciples. Une mémoire très-heureuse lui donnoit sur eux tous une grande supériorité; ami de l'ordre, il en mettoit dans toutes ses actions; il sut si bien allier les devoirs d'écolier à ses devoirs de chrétien, que l'on ne vit jamais sa piété lui faire négliger le travail, ni son

travail altérer en rien sa ferveur dans ses pratiques religieuses : le penchant secret qu'il avoit pour les vertus que la religion consacre et inspire, produisoit en lui, avec une modestie qui ne se démentit jamais, une douceur de caractère qui le faisoit appeler par ses compagnons d'études, *le bon Brossard*.

Mais tandis qu'il croissoit dans l'esprit d'une dévotion éclairée et dans l'amour des sciences, un orage violent vint menacer le monastère de Bellelay où il menoit une vie paisible et studieuse. Les chefs qui gouvernoient alors notre malheureuse France envoyèrent les armées républicaines pour envahir la Suisse. Bellelay, qui, situé sur ses frontières et allié de son gouvernement, avoit joui jusqu'alors d'une sécurité parfaite, se trouva tout à coup exposé aux dangers de la guerre, et surtout aux calamités qu'éprouvoient dans ces temps déplorables les pays conquis par nos armées. Les re-

ligieux du monastère ne considérant que l'intérêt de leurs élèves, et ne craignant rien tant que de les voir enveloppés dans une pareille crise, se crurent forcés de dissoudre leur maison d'éducation, pour mettre à l'abri le dépôt précieux dont la conservation leur étoit plus chère que la leur propre. Ils firent passer dans l'intérieur de la Suisse ceux de leurs pensionnaires que l'âge pouvoit rendre propres à l'état militaire, mais surtout ceux dont les parens devoient à des principes et à une probité reconnue, une funeste mais honorable proscription. Après avoir ainsi pourvu à la sûreté d'une jeunesse, l'objet de leurs soins et de leur bienveillance, ils demeurèrent eux-mêmes dans leur couvent, attendant avec une parfaite résignation le sort qu'il plairoit à Dieu de leur réserver.

Brossard fut envoyé à Soleure avec un de ses condisciples qu'il eut occasion de fréquenter ensuite à Paris, et à qui nous

devons les détails de sa vie. Arrivés à Soleure, les deux amis continuèrent leurs études dans un collége dirigé par de respectables Jésuites. Livré à lui-même, le jeune citoyen de Saint-Ursanne pensa d'abord à se précautionner contre les dangers auxquels la jeunesse ne manque jamais d'être exposée dans les grandes villes. Il s'imposa, pour ses études et pour l'ensemble de ses occupations, des règles qu'il observoit exactement, et son principal soin fut de se procurer un directeur instruit et zélé à qui il pût confier la conduite de son ame. Mais à peine commençoit-il à jouir d'une vie calme et réglée, qu'une nouvelle tempête vint troubler son repos. Les troupes républicaines s'avançoient pour s'emparer de Soleure; dans un danger aussi pressant, les deux jeunes gens craignirent que les habitans venant à s'armer, pour opposer une vigoureuse résistance, ils ne se trouvassent eux-mêmes retenus dans la ville. Sans at-

tendre que le péril s'accrût, ils se déterminèrent à sortir hors des murs, pour retourner à Saint-Ursanne. Cependant, quelque prompte que fût leur fuite, ils ne purent éviter d'être atteints par les troupes françoises, à une lieue de Soleure. Comme Brossard, dans toutes les traverses qu'il rencontroit, ne voyoit que des épreuves auxquelles Dieu se plaisoit à le soumettre, il sut se résigner dans une circonstance aussi pénible, et il donna même des marques de son entière confiance en Dieu. Elle ne fut pas trompée, et nos voyageurs arrêtés d'abord, menacés même le sabre sur la tête, par des hussards pilleurs et avides de leurs dépouilles, échappèrent au péril. Brossard, arrivé à Saint-Ursanne, goûta pendant quelque temps la douce consolation de vivre auprès de parens, qui n'éprouvèrent pas à le posséder une moindre joie que celle qu'il ressentoit à les revoir; mais ils avoient en vue l'avancement de

leur fils, et se déterminèrent, quoiqu'avec beaucoup de chagrin, à l'envoyer à Colmar étudier dans la profession de notaire. Il y travailla avec une grande application, et comme il considéroit en chrétien le choix qu'il avoit fait de son état, il se rappeloit souvent les devoirs essentiels que cet état exigeoit de lui, beaucoup d'instruction et une probité parfaite.

Après un séjour de quelques années dans cette ville, ne pouvant résister au vif désir de revoir sa famille, il retourna en 1804 dans sa patrie, d'où il fut envoyé bientôt après à Paris, pour terminer ses études. Cette nouvelle résolution exigea un nouveau sacrifice de la part d'un père et d'une mère dont il faisoit l'espérance et la joie. D'un côté, les dangers et les écueils qu'une jeunesse abandonnée à elle-même rencontre à chaque pas dans la métropole de la France, donnoient à ces vertueux parens de grands

sujets de crainte pour leur fils. D'un autre côté, les vertus solides qu'ils reconnoissoient en lui durent les rassurer sur sa fidélité aux principes de religion qu'il avoit reçus de ses maîtres. Cependant combien cette séparation coûtoit à des cœurs aussi sensibles, et quel funeste coup ne leur préparoit-elle pas, puisqu'ils ne devoient plus revoir ce cher fils qu'ils aimoient à considérer comme devant être un jour le soutien de leur vieillesse.

Il n'avoit pas encore atteint sa vingt-quatrième année, lorsqu'il se rendit à Paris, où il trouva plusieurs amis intimes qui lui rendirent tous les bons offices de l'amitié chrétienne. On lui procura une place chez un notaire distingué. Ravi d'avoir surtout rencontré dans un de ses parens, un ami digne, sous tous les points de vue, de sa confiance, il ne tarda pas à réclamer ses conseils, pour le choix d'un directeur pieux et éclairé. Celui-ci

le conduisit au respectable M. Delpuits, qui depuis si long-temps consacroit tous ses travaux et toutes ses veilles à instruire la jeunesse, et à la guider dans les voies du salut, sous les auspices de Marie, dans la congrégation établie en l'honneur de cette tendre mère des hommes. Ce fut le 11 novembre 1804, que Brossard fut reçu dans cette pieuse association dont il devoit retirer de si grands avantages.

Il vécut à Paris d'une manière aussi édifiante que dans toutes les villes où il avoit demeuré. Fidèle à cet esprit d'ordre qui lui étoit naturel, il partagea si bien son temps entre ses devoirs de religion et ceux de son état, qu'il les remplit tous avec la plus grande exactitude : cette régularité dans toutes ses actions, sa modestie qui ne se démentoit jamais, et la douceur de son caractère lui attirèrent l'intérêt et l'attachement de tous ceux qui eurent l'avantage de le connoî-

tre. Réglé dans ses mœurs comme dans toute sa conduite, simple, charitable, zélé pour le salut du prochain comme pour le sien propre, il édifia constamment par une piété sans nuage, ainsi que par une assiduité frappante à tous les saints exercices de l'édifiante congrégation, dont il se montroit un des plus beaux ornemens.

L'excellent jeune homme n'étoit à Paris que depuis peu de mois, lorsqu'il fut frappé de cette maladie cruelle qui l'enleva à la fleur de l'âge. Une foiblesse répandue dans tous ses membres, et un mal de tête assez violent furent le prélude d'un délire; dans cet état de déraison il ne laissoit pas de reconnoître ses amis. Au premier moment de calme qu'il recouvra, il demanda à s'entretenir avec son confesseur. Bientôt tous les symptômes de sa maladie annoncèrent une fièvre maligne, son état devint alarmant, et quoiqu'éloigné de ses parens, et comme

sur une terre étrangère, il reçut pendant trente jours, que durèrent ses cuisantes souffrances, de ses nouveaux amis les congréganistes, des soins aussi affectueux et aussi empressés, qu'il auroit pu en recevoir dans le sein même de sa famille. Le vénérable Delpuits le visitant tous les jours, le consoloit, l'exhortoit, le fortifioit dans ses maux, et ses frères spirituels ne le quittoient ni le jour ni la nuit : cependant malgré les soins assidus d'un médecin habile, confrère et ami de Brossard, le mal empirant de jour en jour, prenoit un aspect effrayant ; on redoubla de zèle et d'activité, et l'on songea à procurer au malade les secours de l'Eglise. Il s'y étoit préparé par une patience héroïque, par une sainte joie qui se renouveloit toutes les fois qu'on lui parloit de Dieu. Il les reçut avec la plus tendre piété, et demeura après la cérémonie dans un état de recueillement, de paix, qui ravit tous ceux qui étoient pré-

sens ; il écoutoit avec beaucoup d'attention les pieuses exhortations de son saint directeur, auquel il avoit donné tous les témoignages de l'amour filial ; mais alors son langage étoit dans ses yeux, ses regards abattus témoignoient qu'il entendoit et goûtoit les paroles de vie : bientôt ses forces s'épuisèrent totalement, son esprit s'embarrassa, et il mourut le samedi 5 janvier 1805, au milieu de plusieurs amis, qui, rangés autour de son lit, adressoient à Dieu les vœux les plus ardens pour le confrère que le ciel leur enlevoit. Ses obsèques furent célébrées à Saint-Thomas d'Aquin, sa paroisse : un grand nombre de ses associés s'y trouvèrent, unissant leurs prières à celles de l'Eglise pour le cher objet de leurs regrets ; ils accompagnèrent son corps jusqu'au cimetière de Vaugirard, lieu de la sépulture, et là, tous à genoux autour de sa tombe, ils implorèrent de nouveau pour son ame la divine miséricorde.

Aimable et pieux jeune homme, cher Brossard, elle ne fut point invoquée sans succès pour vous, cette miséricorde dont vous vous étiez rendu si digne. Ce n'est pas à vous, de qui le cœur ne respira que pour la vertu, et qui, du berceau jusqu'au dernier instant de votre existence ici bas, ne sûtes qu'aimer le Seigneur et que lui complaire; non ce n'est pas à vous que l'éloquent Augustin adressoit ces paroles : il disoit à de nouveaux chrétiens, moins généreux sans doute que vous n'avez été : Vous avez renoncé au démon par la voix, il faut y renoncer maintenant et par vos discours et par vos œuvres, si vous ne voulez passer pour des perfides et pour des déserteurs. — *Lib. IV de Symbolo ad Catechumenos.*

CAMILLE-AUBERT-AIMÉ-JOSEPH BAILLEUL,

décédé à Lille en Flandre, pendant l'été de 1803, et dans sa vingt-unième année.

BAILLEUL, naquit de vertueux parens, le 16 septembre 1784. Augustin-Martin-Joseph Bailleul, son père, conseiller du Roi au bureau des finances de Valenciennes, ne négligea rien pour lui donner une éducation chrétienne. Son fils montra dès son enfance la douceur et la soumission qui le caractérisèrent pendant toute sa vie. A l'âge de dix ans, il se disposa à faire sa première communion; c'étoit dans le moment où la rage révolutionnaire se déployoit dans toute sa force. La piété tendre de Bailleul, et les sentimens religieux de ses parens, lui ménagèrent le bonheur d'assister tous les jours au saint sacrifice de la messe, à cette

époque

époque où tant d'autres étoient privés de la même consolation. Il éprouvoit alors une si grande crainte d'offenser Dieu, qu'il devint scrupuleux; mais dans la suite sa piété s'éclaira: il ne conserva de ce défaut que la plus stricte attention à remplir tous ses devoirs, à la tête desquels il plaça toujours ceux de la religion. Son application, jointe à ses dispositions naturelles, eut le succès que l'on devoit en attendre. Il remporta plusieurs prix de mathématiques et de belles-lettres à l'Ecole centrale.

Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, ses parens l'envoyèrent poursuivre ses études de mathématiques à Dunkerque, où il obtint de nouveaux triomphes. Sa piété ne s'y démentit jamais, et sa modestie lui gagna en peu de temps le cœur de tous ses condisciples. Déterminé à suivre la carrière de l'Ecole polytechnique, il se présenta à l'examen vers la fin de l'année 1803, et fut reçu avec distin-

ction. Mais quelle vive inquiétude agita ses bons parens, lorsqu'ils virent un jeune homme seul et sans appui prêt à partir pour Paris, où l'éclat des plus grandes vertus est sans cesse obscurci par l'affreux débordement de tous les vices! Ne semble-t-il pas que sa timidité naturelle qui a fait son bonheur, on diroit presque son soutien dans la vertu, aussi long-temps qu'il a vécu dans la société de personnes sages et religieuses, va être l'occasion de sa chute, et qu'elle le fera infailliblement succomber sous les sarcasmes des jeunes impies, dont il se trouvera sans cesse environné? Non, la Providence n'abandonne point ainsi ceux qui lui sont restés fidèles dès l'enfance. Elle ne permit pas que cette ame innocente devînt la proie du libertinage; elle le conduisit au sein d'une jeunesse édifiante, sous les auspices de la Mère de Dieu, dans la congrégation formée en l'honneur de cette tendre et puissante protectrice du jeune âge. Ce

fut là qu'il puisa cette tranquillité intérieure, et cette vigueur nécessaire pour souffrir en paix, ou pour repousser avec courage les insultes et les paroles blasphématoires des libertins et des mécréans, avec lesquels il étoit obligé de passer ses jours entiers. Il étoit placé à Paris dans une pension où se trouvoit un grand nombre de jeunes gens qui, étant à portée de suivre de près sa conduite, connurent bientôt toute sa dévotion. Ils sentirent que son exactitude étoit la censure muette mais éloquente de leur immoralité, et ils l'accabloient de railleries, surtout par rapport à l'abstinence des vendredi et samedi, que Bailleul observa toujours soigneusement. Ce fut une des causes principales qui lui fit donner par eux le surnom *du saint homme*. Ils étoient loin de penser jusqu'à quel point ce titre lui étoit glorieux, et combien il désiroit de le mériter davantage; mais cette sorte de persécution ne dura pas long-temps dans

toute sa force : elle n'avoit pas opéré la plus légère altération dans ses principes comme dans ses actions. Bientôt son heureuse application le mit comme à la tête des élèves, et sa douceur et sa modestie lui concilièrent tous les cœurs : en peu de temps il fut aussi généralement estimé que chéri dans l'école.

Mais un événement déplorable, lui donnant occasion d'en sortir, devint pour lui un sujet de peines amères. Un jeune homme qu'il connoissoit depuis plusieurs années, et qui avoit été élevé dans des sentimens religieux, les conservoit, quand il arriva à Paris pour suivre la même carrière que son ami; mais l'infortuné ne put, comme lui, résister à l'empire du respect humain, il se laissa entraîner par les mauvais exemples. Bailleul prit la résolution de tout faire pour le ramener au christianisme et à la vertu. Il eut avec lui plusieurs conférences dans lesquelles il le pressa vivement, et avec tout le zèle

que lui inspiroit un véritable attachement, de reconnoître ses égaremens et de mettre ordre à sa conscience; ses efforts furent inutiles. Dans ces circonstances le malheureux aveugle fut attaqué d'une maladie grave; l'autre lui prodigua tous les secours qui furent en son pouvoir : il le veilla constamment, et pensant qu'il n'en faisoit point assez d'avoir soin du corps, il crut devoir l'engager à sauver son ame. Il l'exhorta le plus tendrement à revenir enfin à lui-même, et à se disposer à recourir au sacrement de pénitence; ses remontrances, ses instances furent sans aucun succès. Pour dernière ressource, il invite un prêtre à visiter le mourant; celui-ci repousse l'homme de Dieu, refuse tous les secours du ciel, et expire victime de son obstination dans ses funestes erreurs. Quelle profonde douleur ressentit alors ce vertueux ami! Combien il regretta devant Dieu la perte d'une ame pour la-

quelle tous ses soins et son zèle avoient éte infructueux ! Mais les rivaux de désordres et d'incrédulité de l'infortuné jeune homme n'ignorèrent pas les vues charitables et les démarches généreuses de Bailleul. Ils eurent la noirceur de lui reprocher, comme une mortelle imprudence, la visite du ministre sacré. Ils furent assez lâches pour l'accuser d'avoir effrayé le mourant, et ainsi occasionné, ou du moins hâté sa mort. Ce reproche aussi absurde que rempli de malignité, dans l'intention de ceux qui l'osoient faire, étoit propre à affecter un cœur sensible et tendre; mais ce cœur étoit profondément religieux. Son courage et son attachement à la foi, qu'il mettoit tant de prix à conserver, ne furent point ébranlés; le fervent serviteur de Jésus-Christ et de Marie ne perdit rien de son exactitude à remplir ses devoirs, particulièrement ceux de congréganiste. Il continua à assister régulièrement aux in-

structions publiques; chaque dimanche étoit pour lui un jour de prière et de saintes œuvres : souvent il se levoit de grand matin pour assister à la messe, avant de reprendre ses études. Les conférences de Saint-Sulpice avoient pour lui le plus grand attrait; elles excitoient dans son ame une sorte d'enthousiasme; aussi engageoit-il tous ceux de sa connoissance à aller les entendre, persuadé qu'un bon chrétien doit non-seulement s'occuper de son salut, mais encore chercher à procurer celui des autres.

Son attachement pour les vérités saintes et son ardeur pour les défendre, se manifestèrent dans la manière dont il traita un sujet de littérature proposé aux élèves de l'école. Il s'agissoit de justifier Galilée cité au tribunal de l'inquisition, et, selon le programme, jeté dans d'affreux cachots, pour avoir soutenu le mouvement de la terre autour du soleil. Cette composition fut accueillie avec

plaisir par les élèves philosophes auxquels elle donnoit une belle occasion de déclamer contre *le fanatisme religieux et le despotisme des prêtres*. Les élèves chrétiens au contraire se virent d'abord, avec peine, chargés de traiter une pareille matière; mais s'étant assurés de la fausseté des faits renfermés dans le programme, deux d'entr'eux, Bailleul et Vuillet congréganiste, se chargèrent de la démasquer, et de rétablir dans toute sa pureté la vérité des faits, dont l'altération pouvoit avoir des suites fâcheuses pour la religion.

Après avoir consulté de savans ecclésiastiques, rassemblé les matériaux nécessaires pour leur réponse, et s'être concertés entr'eux, ils partagèrent leur composition en deux parties, l'une destinée à prouver la fausseté historique du programme, l'autre purement littéraire, où l'on y satisfaisoit, en supposant sa vérité, comme une simple hypothèse.

Dans la première partie, ils prouvèrent jusqu'à l'évidence, par les propres lettres de Galilée, par les aveux de M. Mallet du Pan, écrivain protestant, 1°. que Galilée n'avoit été jamais persécuté; qu'il avoit à la vérité comparu devant l'inquisition à Rome, mais qu'il y avoit été traité avec tant d'égards, et qu'il y avoit joui de tant de liberté, qu'il ne cessoit depuis de s'en louer; 2°. qu'il ne fut question, dans son accusation et dans sa défense, que de ses opinions théologiques, et de l'obstination qu'il avoit mise à vouloir prouver au corps entier des astronomes, ayant Ticho-Brahé à leur tête, la vérité du systême de Copernic qu'ils rejetoient unanimement; que ce systême il ne l'établissoit pas par des raisons astronomiques, mais soutenoit, par une interprétation forcée de l'Ecriture sainte, qu'il devoit être regardé comme un article de foi. Ils montrèrent que déjà plusieurs fois le souverain Pontife, qui avoit

...

permis de publier les opinions de Copernic, comme présentant un simple système, avoit défendu à Galilée, mais en vain, de mêler et de compromettre la religion dans des disputes astronomiques; qu'excédé de son entêtement, quoique rempli d'estime et d'amitié pour lui, il permit aux Dominicains, partisans très-chauds de la philosophie d'Aristote, de le citer à l'inquisition. Ils ajoutèrent que tout son interrogatoire fut consacré à des débats sur les livres de Job et de Josué, et qu'il se termina par une rétractation que les inquisiteurs exigèrent de lui, avant de lui rendre entièrement la liberté. Enfin ils alléguèrent que Galilée ne fut jamais dans les prisons de l'inquisition, qu'il reconnut solennellement les bontés des inquisiteurs envers lui, et les jouissances qu'il goûtoit dans Rome.

Dans la seconde partie, Bailleul et son ami supposèrent la vérité du programme, et défendirent Galilée, le représentant,

ainsi que l'histoire nous le montre, comme un chrétien zélé, plein de respect pour l'Ecriture sainte, qui aplanit toutes les difficultés apparentes qu'elle présente, relativement au systême du mouvement de la terre, et qui rend un éclatant hommage à la beauté et à la vérité de la religion. Ils montrèrent avec adresse que les fautes de ses ministres sont opposées à son esprit, et que la force de ses preuves est tellement évidente et invincible qu'elle subjugue les esprits, tandis que les voies de rigueur les révoltent; en sorte que le christianisme est intolérant contre les erreurs, et tolérant par sa nature pour ceux qui ont le malheur de les professer. Un des chefs de l'école, en rendant justice au mérite littéraire de la composition, poussa l'égarement jusqu'à montrer sa surprise d'avoir trouvé, comme il s'énonçoit, deux fanatiques dans l'Ecole polytechnique, et s'efforça d'exciter contr'eux l'indignation de leurs

condisciples. Ceux-ci les accablèrent d'injures, sans vouloir écouter toutes leurs raisons; mais le triomphe de l'erreur fut court. Les élèves se procurèrent la composition d'un des deux amis de la foi et de la vérité. Elle fut lue par eux, à l'insu du professeur, et ramena tous les élèves à reconnoître la vérité, et à se moquer hautement de l'indignation et de l'acharnement que leur chef avoit mis à la déguiser. Celui-ci osa bien se plaindre dans plusieurs maisons de Paris, d'avoir trouvé de zélés chrétiens à l'Ecole polytechnique. Bailleul et son ami avoient souffert avec une patience héroïque les railleries outrageantes que cette affaire leur attira d'abord; mais le triomphe que le premier vit éclater dans le bon parti, remplit sa belle ame de joie et de consolation.

Cependant un travail excessif ruinoit peu à peu les forces de Bailleul, qui étoit déjà foible à son arrivée à Paris: sa

poitrine s'affecta considérablement, et vers la fin de la deuxième année, il étoit continuellement accablé par de violens maux d'estomac; sa maigreur devint extrême, sa santé s'altéra de plus en plus. Ses amis lui conseilloient de prendre un repos nécessaire, et d'aller se rétablir dans le sein de sa famille : mais l'époque des examens approchoit; il vouloit faire un dernier effort pour y satisfaire, afin de sortir cette année de l'école, et de se mettre en état de mener un genre de vie plus paisible et plus convenable à ses goûts comme à sa constitution délicate. Ce travail acheva d'abattre son tempérament. Au dernier des quatre examens, il avoit à peine la force de se soutenir et d'ouvrir la bouche. Ce fut dans cet état qu'il se disposa à partir de Paris : il se confessa plusieurs fois avant de se mettre en route, et eut le bonheur de recevoir la sainte communion, parmi ses chers congréganistes, peu de jours avant son

départ. Il montroit une tranquillité d'ame qui étonnoit tous ses amis; ceux-ci ne le voyoient partir qu'avec une vive inquiétude : à son arrivée dans sa famille il se trouva si mal, que l'on crut nécessaire de lui administrer les sacremens; il les reçut avec une grande ferveur et avec la plus parfaite résignation. Pendant cette auguste cérémonie, sa mère et son frère étoient baignés de leurs larmes; ce fut lui qui eut le courage de les consoler. Enfin, après plusieurs jours de souffrances, qu'il soutint avec les sentimens, la foi, la ferveur d'un prédestiné, Bailleul s'endormit dans le Seigneur.

« Instruits de la perte d'un confrère si cher et si édifiant, que n'avons-nous pu, disoient les pieux congréganistes de Paris, recevoir ses derniers soupirs! Qu'il nous eût été doux de lui prouver notre attachement, en lui prodiguant tous les soins d'une amitié fondée sur la reli-

gion ! Combien n'eût-il pas été intéressant de recueillir sur ses derniers momens une foule de détails précieux qui ne nous auroient pas échappé, et qui, malheureusement, n'ont pu nous être transmis! Ces détails nous auroient prouvé, d'une manière encore plus parfaite, sa douceur, sa patience, sa résignation aux ordres de la Providence ; car le chrétien, à son heure dernière, se montre tel qu'il a été toute sa vie. Consolons-nous cependant de la brièveté du temps qu'il a passé parmi nous, en conservant une vive espérance de louer Dieu éternellement avec lui dans le séjour des bienheureux ».

O bon jeune homme! cher Bailleul! que la noblesse de vos vues, que la grandeur de vos sacrifices, que l'excellence de vos vertus méritent bien que l'on vous applique ces paroles de Hugues de Saint-Victor : « Ceux qui, dans le premier âge, se surmontent eux-mêmes, résistant

courageusement aux tentations du péché, pour se donner entièrement au service de Dieu, font de leur jeunesse un sacrifice continuel, dans lequel ils offrent au Seigneur une hostie vivante, hostie très-agréable au divin Maître, hostie sans tache ».

JOACHIM-MICHEL GAUTIER,

Étudiant en médecine, décédé à Haguenau, dans sa dix-neuvième année, le 6 janvier 1806.

GAUTIER naquit à Nantes de parens vertueux, que leur attachement à la religion fit persécuter dans le temps de la terreur. Son père traduit à Paris par le comité révolutionnaire, mourut dans les prisons, victime de sa fidélité aux principes du christianisme et du vrai patriotisme : sa respectable mère, qui connoissoit tout le prix d'une éducation chrétienne, ne négligea rien pour la procurer à ses enfans. Dieu bénit ses intentions, et lui fit trouver au milieu du bouleversement général, des maîtres pleins de zèle et de talens, capables d'instruire solidement sa jeune famille, et surtout de la former à la vertu par leurs exemples, encore plus que par leurs préceptes : un de ces hommes précieux fut l'abbé Bes-

niers, dont nous avons tracé la pieuse vie dans ces notices historiques : sous de tels instituteurs, le fils de Mme. Gautier, doué d'un esprit juste, d'un cœur excellent, et d'un grand désir de s'instruire, fit des progrès rapides dans les sciences et dans la vertu.

Après avoir fini ses humanités, il vint à Paris pour se livrer à l'étude de la médecine. Transporté tout à coup du sein de ses parens, qui ne lui avoient jamais montré que des exemples de vertus, au milieu d'une Babylone orgueilleuse et corrompue, où les moyens de séduction les plus puissans sont multipliés comme à l'infini, engagé d'ailleurs dans une carrière où il est si facile de perdre tout ensemble, et ses mœurs et sa foi, que va devenir ce bon jeune homme livré à lui-même, à l'âge de seize ans, sans expérience? Le voilà maître de ses actions à cette époque périlleuse de la vie, où toutes les passions naissantes cher-

chent à secouer le joug que la religion leur impose ? Quelles armes assez fortes opposera-t-il à tant d'ennemis redoutables qui vont l'attaquer de tous côtés à la fois ? Rassurons-nous, la Providence prépare ici, pour tous les jeunes gens jaloux de conserver leurs mœurs et leur religion, un beau modèle à suivre; en fixant sur lui leurs regards, ils affermiront les bases de leur bonheur, de celui de leurs familles, et concoureront au bien de la société toute entière.

Gautier, à peine arrivé à Paris, s'empresse de chercher un directeur capable de le conduire sûrement dans la voie du salut, et des amis religieux dont la société puisse fortifier sa foi et soutenir son courage : cette conduite plut au Seigneur, et attira sur le pieux élève les grâces qui lui étoient nécessaires pour persévérer dans le bien et pour réussir dans ses études. Le Seigneur, toujours riche et magnifique envers ceux qui l'invoquent et

le cherchent avec un cœur droit, est à la fois le Dieu des sciences, et le Dieu des vertus. Le vénérable Delpuits reconnut bientôt dans le jeune Breton les qualités propres à former un congréganiste fervent : il l'admit dans l'association, et lui confia la charge d'acolyte, qu'il remplit avec une piété et une exactitude dont tous furent édifiés : assidu à se rendre aux assemblées, il communioit souvent, entendoit tous les jours la messe, à moins que ses autres devoirs ne l'en empêchassent, et le dimanche, assistoit aux offices publics de l'Eglise, avec la même ferveur qu'il manifestoit dans les réunions des serviteurs de Marie.

Humble, mais ferme et éclairé dans ses principes, il ne se laissa point ébranler par les sophismes et les sarcasmes des impies : en vain toutes les sources de l'instruction, l'enseignement public comme les livres élémentaires sont-ils infectés des poisons de l'athéisme philosophique,

en vain une scélératesse vraiment infernale a-t-elle su mêler adroitement ses blasphêmes aux vérités approuvées par la raison et l'expérience de tous les siècles : le pieux congréganiste n'ignore pas que la religion ne peut nous tromper, parce qu'elle est appuyée sur la parole de Dieu même. Dès-lors il n'éprouve aucun doute, aucune hésitation : il rejette courageusement, comme faux et dangereux, tout ce qui est contraire au christianisme, pour ne s'attacher qu'aux principes vrais et utiles, qu'il ne peut pas condamner par cela même qu'ils sont vrais et utiles aux hommes qu'il tend essentiellement à rendre heureux. Par cette conduite si simple, mais en même temps si sage, il confond l'esprit de ténèbres avec toute sa malice, et s'instruit sans se corrompre ; la pureté de ses mœurs répondoit parfaitement à la pureté de sa foi : jamais on ne le vit dans la société des libertins, non plus

que dans celle des impies; si des raisons impérieuses de devoir ou de bienséance le forçoient de converser avec eux, et d'entendre leurs discours irréligieux ou dissolus, son silence, son air embarrassé, quelquefois même ses gestes d'indignation, témoignoient assez combien il abhorroit leurs systêmes.

A son extérieur affable, grave et modeste, ses condisciples dans l'étude de la médecine, connurent bientôt quels étoient ses principes. D'abord ils le tournèrent en ridicule, puis, comme c'est l'usage, ils finirent par l'estimer, plusieurs même recherchèrent son amitié. Tel est l'empire de la religion, qu'elle force ses plus ardens détracteurs à l'estimer et à l'admirer en secret, lors même qu'ils la persécutent ouvertement, et qu'ils n'ont pas la force de la pratiquer. Aussi solidement religieux, eût-il pu se montrer négligent à remplir les devoirs de son état? Qu'est-ce donc que la vertu

bien entendue, sinon l'accomplissement de toutes nos obligations envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes? Intimement persuadé qu'on ne peut trop étudier une science qui intéresse de si près la santé et la vie des hommes, et dans laquelle d'ailleurs on peut toujours apprendre quelque chose de nouveau, Gautier travailloit avec une ardeur qu'il fallut souvent modérer. Les obstacles et les épines qui hérissent les commencemens de la médecine encore plus que ceux des autres sciences, ne firent qu'enflammer son courage. Après deux ans d'études, il fut attaché comme élève externe à l'hôpital de la Charité, et bientôt il attira sur lui l'attention de ses maîtres, l'estime de ses condisciples, et la tendre affection des malades à qui il prodiguoit ses soins, avec ce zèle ardent et ce dévouement parfait que la conscience seule peut inspirer.

Sa charité envers les malheureux l'en-

traînoit souvent à rester après l'heure des pansemens, pour soigner des indigens qui venoient réclamer ses secours. Lorsque ces infortunés ne pouvoient se transporter qu'avec peine à l'hôpital, il s'offroit de lui-même pour aller les panser chez eux. Pendant un long temps, il alla régulièrement tous les jours, d'un quartier éloigné, accomplir cette œuvre de miséricorde envers une pauvre femme qui auroit eu de la peine à se rendre à l'hôpital, et souvent on le vit quitter pour elle les plaisirs de la promenade et la société de ses amis.

Tous ceux qui ont vécu dans son intimité savent quelle étoit la bonté de son cœur, combien il aimoit à rendre service, et surtout quel généreux dévouement il manifestoit auprès de ses confrères malades. Il les visitoit souvent, et leur rendoit tous les bons offices qui étoient en son pouvoir, jusqu'à passer les nuits auprès d'eux, après les

travaux

travaux pénibles auxquels il se livroit pendant le jour. On l'a vu même interrompre pendant plus d'un mois le cours de ses études, pour soigner jour et nuit M. Besniers, son ancien maître, et par ce sacrifice de son temps, de son instruction, de ses forces, et même de sa santé, remplir dans toute sa plénitude le grand et sublime précepte de la charité. O précepte admirable, qui forme le lien le plus fort de la société, tu n'as jamais été bien compris ni bien suivi, hors d'une religion qui est tout amour comme son auteur.

Gautier partageoit avec les pauvres l'argent qui lui étoit accordé pour ses plaisirs. Il saisissoit avec joie l'occasion d'obliger son prochain, en lui ouvrant sa bourse; mais sans s'écarter des règles de la prudence chrétienne, et sans disposer d'aucun fonds, avant d'avoir obtenu le consentement de sa respectable mère. Tant de bonnes qualités rendoient sa

société précieuse et agréable à ses amis; parce qu'il savoit les édifier par ses bons exemples, il savoit également les charmer par sa gaieté dans les récréations innocentes qu'il partageoit avec eux.

Le bon jeune homme croissoit ainsi en science et en vertu, lorsque la loi de la conscription l'atteignit. Vers le milieu de l'automne de 1805, il partit en qualité de chirurgien, et fut placé à l'hôpital d'Haguenau. A son arrivée dans cette ville, son premier soin fut de choisir un directeur, et de chercher un logement chez des personnes pieuses qui l'accueillirent avec intérêt, et furent jusqu'à lui prodiguer tous les soins que l'on pourroit attendre de l'amitié la plus sincère. Sa foi et ses mœurs furent de nouveau mises à l'épreuve par ses confrères, qui voulurent l'entraîner aux spectacles et dans des parties de plaisirs où son innocence n'eût pas manqué de faire naufrage. Fidèle inébranlablement à ses

principes, il fut plein de courage à repousser leurs insinuations perfides, persévéra dans ses pieux exercices et dans la fréquentation des sacremens, sans lesquels il est impossible de poursuivre le chemin de la vertu.

Il étoit dans ces heureuses dispositions, lorsqu'il participa, avec une édification nouvelle, au banquet eucharistique. Huit jours après il fut attaqué d'une fièvre putride et maligne, reçut les sacremens de Pénitence et d'Extrême-Onction, et succomba le quinzième jour, sixième de l'an 1806, environ deux mois après son départ de Paris, et dans sa dix-neuvième année. « Il n'est pas douteux, déclarèrent solennellement ses pieux amis de Paris, à la nouvelle de sa mort, que le Seigneur n'ait reçu dans sa miséricorde ce cher congréganiste; il est mort à la vérité loin de ses parens; mais Dieu, qui n'abandonne jamais ses fidèles serviteurs, lui en a fait trouver

d'autres dans la personne de ses estimables hôtes, et grâce à leurs soins, il n'a manqué d'aucune espèce de secours; ses amis n'ont pu l'assister dans ses souffrances, ni recueillir son dernier soupir; mais Marie, notre bonne mère, qui aime si tendrement ses enfans, a été elle-même sa force et son soutien dans ces terribles épreuves; elle a combattu pour lui, terrassé les démons, et reçu dans ses bras son ame innocente pour la transporter dans le sein de Dieu, où nous espérons le retrouver un jour, et célébrer éternellément avec les anges et les saints, les grandeurs, les miséricordes et les amabilités de Jésus et de Marie ».

O jeune et si intéressant serviteur de la Mère de Dieu, de la tendre mère des hommes, cher Gautier, moissonné dès le matin de ta belle vie, tu n'auras point à t'appliquer ces paroles de Job : « Qui est-ce qui me fera la grâce de revoir le

temps passé, et de rentrer au même état où j'étois pendant ma jeunesse, lorsque Dieu étoit avec moi ». Non, tu n'as point à regretter cette aimable aurore qui fut aussi ton couchant? Le délicieux partage de tes premiers ans, fut celui de tes derniers jours; tu vécus, tu mourus sur le sein, dans les bras du Tout-puissant, le meilleur et le plus aimable de tous les maîtres.

MATTHIEU-FRANÇOIS-RÉGIS BUISSON,

Docteur Médecin, mort à Paris, le 18 octobre 1806, dans sa trentième année.

Buisson naquit à Lyon, en 1776, de parens vertueux, qui lui apprirent, dès sa plus tendre enfance, à connoître Dieu et à le servir. Attentif à profiter de leurs instructions, docile à suivre les mouvemens de la grâce, Buisson, tout jeune encore, se déroboit aux caresses maternelles et aux jeux de son âge, pour aller dans l'endroit le plus retiré du saint temple, prier en secret le Seigneur de lui accorder la grâce de se préparer à sa première communion. Il la fit, âgé de onze ans, dans l'église de Saint-Roch, et édifia toutes les personnes qui assistèrent à la cérémonie. C'est surtout depuis cette époque que les bénédictions

du Très-haut se répandirent abondamment sur lui : dès-lors il commença à étudier son caractère et à se vaincre. Chaque soir, avant de se livrer au sommeil, sa voix douce et pure célébroit dans quelques cantiques les éternelles louanges ou les nouveaux bienfaits du Tout-puissant; et mille traits, échappés à la naïveté de son âge, laissoient entrevoir quels seroient un jour la justesse parfaite de son esprit, l'extrême sensibilité de son cœur, et son inviolable attachement à la religion.

Son oncle, le père Bichat, de la compagnie de Jésus, et prédicateur du Roi, se chargea de son éducation. Sous ce maître habile, l'amour de l'enfant pour le travail, et ses rares dispositions, lui firent faire avec rapidité d'excellentes études; toute sa vie se ressentit de cette instruction solide et chrétienne; il lui dût en partie cette mémoire si heureusement cultivée, ce jugement droit, cet

esprit pénétrant, cette netteté dans les idées qu'on remarquoit jusque dans sa conversation la plus familière. Après Dieu, ce fut également à ce respectable parent qu'il fut redevable, non-seulement de cette foi vive et pure qui détestoit partout l'erreur, quoiqu'en pleurant sur la victime, mais encore de cette élévation d'ame, de cette fermeté de caractère, de cette noblesse dans les sentimens, qui, jointes à ses autres qualités, intimidoient les incrédules et imposoient même à ses amis. Cette éducation privée, tout à la fois civile et religieuse, développa dans lui cette piété filiale qui retraçoit dans son aimable et tendre simplicité tout ce que les mœurs antiques offrent de plus touchant. C'est enfin dans le sein de sa famille qu'il puisa, comme à sa source, ce noble amour de la patrie et de la religion qui lui fit prendre tant de part aux calamités de l'une et aux persécutions de l'au-

tre, que l'altération de sa santé et sa profonde tristesse remontent à l'époque de nos plus grands malheurs.

Le moment approchoit de choisir un état; Buisson s'étoit cru appelé à l'état ecclésiastique: toutes ses vues s'étoient même dirigées vers ce but, lorsque d'impérieuses circonstances, suites déplorables de nos révolutions, lui firent connoître que ce n'étoit pas la volonté divine. Supportant cette épreuve délicate avec une humilité peu commune, il s'adonna entièrement à la médecine. Une conduite exemplaire et des succès constans lui avoient concilié la bienveillance de ses maîtres et l'estime de ses condisciples, lorsqu'une loi terrible, en appelant toute la jeunesse aux armes, ne lui laissa d'autre ressource, qu'une place d'aide en chirurgie à la suite des armées françoises: hélas! quel sera le sort de cet infortuné jeune homme sans appui, sans expérience, qui n'ayant point encore quitté

le toit paternel, se trouve tout à coup au milieu des camps, et dont les religieux parens, objets chéris de son respect et de toute sa confiance, sont remplacés par des êtres corrompus, abrutis, aussi à plaindre qu'à blâmer. Grand Dieu! que deviendront sans vous, et sa santé exposée aux hasards de la guerre, et ses mœurs aux prises avec le libertinage, et sa piété luttant contre l'irréligion? Combien le présent est triste, l'avenir accablant! que de sacrifices à faire, que de victoires à remporter! la résignation l'y prépare.

Buisson mit tout son espoir dans la divine Providence: elle ne l'abandonna point: c'est elle qui lui ménagea ces amis pensant comme lui, suivant la même carrière, attachés aux mêmes hôpitaux; c'est elle qui préserva son innocence de dangers qu'il ne connoissoit même pas; c'est elle encore qui soutint et fortifia sa piété contre tous les sarcasmes et les persécutions qu'elle eut à essuyer; c'est elle

enfin qui permit ces épreuves continuelles, suivies de perpétuels triomphes, qui caractérisent cette partie intéressante de sa vie : elle le rendit à sa famille quelques années après, plus digne encore de toute sa tendresse. Buisson reprit alors ses études avec plus de suite, d'ardeur et de succès : il les termina par de brillans examens qui commencèrent sa réputation : sa thèse l'étendit jusque chez l'étranger : cet ouvrage (car on peut lui donner ce titre), fixa d'autant plus les regards, qu'il changeoit l'état de la science, et reposoit entièrement sur cette définition donnée par son intime ami, M. de Bonald (1) : « L'homme est une intelligence servie par des organes ». Des personnes de l'art en rejetant la base, placèrent cet essai d'un jeune homme au

---

(1) Nom bien cher, à juste titre, et aux lettres et à la religion, comme il doit l'être encore à la patrie.

rang des ouvrages classiques, éloge aussi flatteur que peu suspect dans la bouche de ceux qui le décernoient.

Avant d'être reçu docteur, Buisson concourut pour les grands prix, et remporta le premier. A peu près vers la même époque, le vénérable Delpuits songeant à former la congrégation sous les auspices et en l'honneur de la Mère de Dieu, le désigna pour en être le premier préfet : ces divers hommages rendus à son mérite et à sa vertu, redoublèrent seulement sa reconnoissance : il se plaisoit à répéter, avec cette modestie franche qui lui étoit naturelle, qu'il remercioit mille fois la Providence de ce que voulant couronner un chrétien, elle avoit daigné choisir celui qui le méritoit le moins. Une religion éclairée, un jugement droit et solide le préservoient de la vaine gloire, l'empêchoient de s'approprier les dons du Seigneur et de porter atteinte à son humilité : cette qualité essentielle à toute ame chré-

tienne, fut la plus sûre garde de ses mœurs et de sa foi, conserva son innocence dans les camps, sa piété dans les amphithéâtres établis pour l'étude de la médecine; ferma la bouche à la calomnie, et ne laissa d'autre ressource aux incrédules, que celle de l'appeler avec vérité : *le père des croyans de l'école.*

Long-temps associé aux travaux de son cousin, le célèbre docteur Bichat, il eut la douleur de le perdre, et le courage, en pleurant sa mort, de continuer ses ouvrages et d'y mettre la dernière main : nommé ensuite membre adjoint de la société de médecine, il inséra dans le Journal de l'école, et dans quelques autres feuilles périodiques, plusieurs articles où il démasqua toujours avec autant de zèle que de talens l'ignorance et la mauvaise foi philosophiques. Aussi avantageusement connu par ses écrits et par ses succès dans la pratique, il fut promptement chargé de

la conduite d'un *dispensaire* (1), et commençant à peine à exercer, il fut honoré de l'estime publique, dans un état où l'instruction supplée très-rarement à une longue expérience, et dans lequel il faut vieillir pour obtenir une confiance depuis long-temps méritée. Sa journée auroit donc été entièrement remplie par les malades qui le demandoient, s'il n'avoit voulu acquitter d'abord la dette que sa charité lui faisoit contracter envers les pauvres; et parce qu'il ne pouvoit les aider que de ses conseils et de ses soins, une grande partie de son temps se consumoit en visites gratuites : l'une de ses plus grandes peines étoit de ne pouvoir apporter aucun soulagement aux malheu-

---

(1) On appelle *Dispensaire* un établissement où l'on distribue gratuitement des remèdes aux malades, et auquel est attaché un médecin pour leur donner des soins.

reux pour qui une effroyable misère étoit la source de tous les maux. Rentré chez lui accablé de fatigues, souvent navré de tristesse, il n'accordoit point à la nature un repos qu'elle sollicitoit : ce jeune et si intéressant ami de l'humanité considéroit le bien qu'opéreroit parmi les jeunes médecins une *physiologie* chrétienne : ce mot dont on abuse, comme l'usage est d'abuser de tout, désigne cette partie de la médecine qui traite des principes de l'économie animale, de l'usage et du jeu des différens organes; mais il étoit bien important de suppléer à ces physiologies dont les élèves ne pouvoient se passer, et dont ils ne pouvoient se servir sans danger. Cette pensée soutint Buisson, et il se remit à composer cet ouvrage que sa thèse ne faisoit qu'indiquer, où la science et la religion se seroient prêtées un mutuel appui, et que les vrais amis de l'une ou de l'autre attendoient avec une égale impatience. L'ordre admirable qui

partageoit sa journée, lui permettoit encore de préparer quelques leçons pour un cours public qu'il méditoit depuis long-temps; mais s'il suffisoit à de si nombreuses occupations, c'étoit aux dépens de sa santé.

Comment peindre l'étendue de son attachement à la religion, si l'on ne se rappelle qu'il étoit aussi profondément affecté, ou pour mieux dire, aussi malade du succès d'un écrit philosophique, que de la perte d'un ami! Qui pourroit rendre le mérite de son extrême charité envers les malheureux, de sa patience pour supporter les défauts du prochain, de l'aménité de ses mœurs, de sa condescendance envers les petits, les foibles et les pécheurs; cependant, autre saint François de Sales, il avouoit humblement que son naturel étoit vif, emporté, et que, sans la religion, sa sensibilité même, en se concentrant en lui, n'auroit pas peu contribué à le rendre égoïste, hautain,

dur et insociable. La solidité de sa piété se manifestoit dans son zèle pour procurer à ses malades les derniers secours de la religion, dans ses ouvrages qui en sont pénétrés, dans ses œuvres précieuses devant Dieu, sans tache aux yeux du monde; dans son recours presque continuel à la prière, dans sa pieuse fréquentation des sacremens, dans son assiduité à tous les exercices réglés d'une dévotion bien entendue, et surtout dans la conduite habituelle de sa vie. Quelle sévère exactitude il offroit à remplir ces devoirs journaliers, à pratiquer ces vertus communes, obscures, qui n'ont rien d'assez remarquable pour flatter l'amour propre ou soutenir le courage; il ne perdoit rien de cette vigilance rigoureuse au milieu de sa famille: dans la société domestique, chacun plus libre, selon le langage vulgaire, moins sur ses gardes, prête par conséquent plus de prise à l'ennemi, tandis que le choc continuel des humeurs, la

diversité de circonstances y multiplient les occasions de chutes ou de mérites; mais Buisson ne s'oublioit pas, ne se négligeoit pas un seul moment: l'histoire de sa vie intérieure et privée comme celle de sa vie publique, est celle de ses combats, de ses victoires; si celles-ci n'ont pas toujours été complètes, il a tiré du moins un grand parti de la fragilité du cœur humain, en apprenant à s'en édifier. Ses plus belles vertus furent celles qui lui coûtèrent le plus pour les acquérir: il n'est donc pas étonnant qu'en si peu d'années il fut consommé pour le ciel.

Sa santé dérangée sensiblement, s'altéra chaque jour davantage; de violens maux d'estomac, déterminés par la plus légère affection morale, disposèrent sa patience à cette longue épreuve qui devoit y mettre le comble. Le mercredi des Cendres de l'année 1805, Buisson, au retour d'une instruction publique,

devint sérieusement malade ; on craignit même pour ses jours. Qui auroit prévu que la bonté divine lui préparoit dans sa miséricorde de si longues douleurs? La fièvre cesse, mais la poitrine s'affecte, les maux d'estomac reparoissent, le malade crache le sang par intervalles, sa respiration s'embarrasse, ses nerfs sont agacés au dernier point.

Dieu permit en même temps que son esprit se remplît des terreurs de la mort, de la frayeur excessive des jugemens de Dieu : ah! qui pouvoit donc avoir plus de confiance que ce juste qui n'avoit vécu que pour le ciel? Dans des momens, il lui sembloit que sa gorge et sa poitrine se déchiroient avec effort ; dans d'autres se sentant prêt à étouffer, n'ayant plus qu'assez de forces pour ne pas expirer, il s'écrioit : « Quelle croix, ô mon doux Jésus, quelle croix »! et il l'a portée pendant près de huit mois : toute sa crainte alors étoit de scandaliser

ceux que sa soumission édifioit, et qui prioient le Seigneur de ne pas exposer leur propre foiblesse à une si terrible épreuve : bientôt la tentation d'un ennui mortel se joignant à ses autres maux, en augmenta singulièrement l'intensité. Buisson ne pouvant travailler, se dissipoit du moins par la lecture; il fallut en faire le sacrifice : la conversation lui restoit encore, il fut de même contraint d'y renoncer, sa voix s'éteignit, ses amis ne l'entendirent plus, et lorsqu'il avoit le plus besoin d'épancher son ame dans la leur, il lui fut impossible de le faire : dans cette crise si pénible, il étoit un sujet continuel d'édification pour les témoins de ses souffrances ; assis aux pieds de son lit, ils admiroient son inexprimable résignation ; ils suivoient son ame livrée aux plus cruelles angoisses, n'éprouvant encore aucune espèce de consolation ; ils entendoient leur vertueux ami répétant à de longs intervalles le

terrible ou plutôt le généreux *fiat voluntas tua;* désirant la mort comme le terme de ses offenses, mais non pas comme celui de ses maux; et espérant d'autant plus dans la bonté de son divin Maître, que sa main paternelle pesoit sur sa tête avec plus de rigueur.

Souffrant toujours davantage, et ses forces diminuant sensiblement, il interrogea son médecin sur le danger de son état, et après cette conversation, se disposa à recevoir notre Seigneur, le jour de la fête des SS. Anges: huit jours après, fête de saint François de Borgia, le mourant reçut le sacrement de l'Extrême-Onction; mais dans ces touchantes cérémonies, quelle admirable métamorphose s'opéra dans toute sa personne! Il rappela, dans son maintien paisible, dans l'impression céleste de sa physionomie, ce célèbre et pieux voyageur, qui, après avoir satisfait sa piété en visitant les lieux saints, ne désiroit autre chose que de

voir terminer ce long pélerinage qu'on appelle la vie. Son ame remplie de douceurs, enivrée de délices, aspiroit sans cesse à s'élever du désert où elle étoit captive, vers le bien-aimé qui l'avoit charmée. Entouré de sa famille et de ses amis baignés dans leurs larmes, et adressant au Seigneur les vœux les plus ardens, Buisson recouvra un instant la voix pour répondre au ministre de Jésus-Christ; mais son silence édifioit, touchoit plus encore, tant les divers sentimens, les innocens transports que la religion inspire, se peignoient vivement dans ses traits. Jamais surtout une sérénité si parfaite n'y avoit régné aussi constamment : le juste touchoit aux portes de la mort. Pendant toute cette journée il ne s'entretint que de Dieu, et en partie avec Dieu même. Le soir il demanda qu'on lui fit sa lecture spirituelle ; elle fut interrompue par un crachement de sang qui annonçoit une fin prochaine. Il

s'en aperçut sans se troubler, mais exigea que sa vénérable mère allât prendre un peu de repos. Hélas! de quel réveil il devoit être suivi! Vers le milieu de la nuit se sentant plus mal encore, il désira être exhorté à paroître chrétiennement devant Dieu; on craignoit de le fatiguer en parlant, et il disoit : « Non, non, encore, encore ». Un jeune ecclésiastique, animé du zèle que donne une religieuse amitié, l'entretint sans relâche, en lui montrant l'image du Sauveur des hommes. Un médecin de ses amis qui veilloit près de la couche funèbre, versoit des pleurs en priant, et ses sanglots réveillèrent le père de Buisson; ce respectable vieillard se joignit aux autres, et au milieu de larmes abondantes, il récita les prières des agonisans. A ces paroles, *Proficiscere, anima christiana*, qu'il prononçoit avec une humble résignation, il ajouta : « Adieu donc, bien cher enfant, que Dieu te bénisse comme

je te bénis ». Le mourant le remercia par un tendre regard qu'il reporta vers le ciel ; il témoigna de la joie et de la confiance en entendant prononcer, par ses chers congréganistes, l'acte de consécration à la Reine des Saints ; puis portant, dans un mouvement convulsif, son crucifix, de ses lèvres sur sa tête, il expira au milieu des secours que lui prodiguoient l'amitié, l'art et la religion, le 10 octobre 1805.

On ne peut exprimer quelle fut la sensibilité de tous ceux qui le connoissoient, et surtout la vivacité, la profondeur des regrets de ses vertueux amis. Ils accompagnèrent sa dépouille mortelle, d'abord à l'église où l'on offrit le très-saint sacrifice, de là au cimetière où on la déposa : à genoux sur le bord de la fosse, ils récitèrent, avec une ferveur attendrissante, ce Psaume du Roi pénitent, par lequel l'Eglise implore la divine miséricorde pour les enfans qu'elle

vient

vient de perdre. Après avoir mouillé la terre de leurs larmes, ils furent porter à l'infortunée mère ces consolations que la piété seule présente à la nature défaillante; ces douceurs qu'elle goûta vivement ensuite, en se rappelant les traits les plus marquans de la courte et longue vie de son fils bien-aimé. Tous ceux qui l'avoient aimé bénirent sa mémoire, et disoient à l'envi : « Un ami bien cher nous a été enlevé à la fleur de l'âge, au moment où la religion réclamoit sa piété, la société ses lumières, les malheureux sa sollicitude, et nous ses conseils et ses exemples. Mais ce temps de si courte durée qu'il a passé sur la terre, en souffrant et en aimant, a suffi pour épurer sa belle ame, la rendre inaccessible au vice, familière avec toutes les vertus, et enfin digne de recevoir le prix qui leur est préparé ».

Que votre vie, que votre mort, aimable et vertueux Buisson, sont propres à

nous rappeler un doux souvenir, celui de l'amour de prédilection que Jésus-Christ porte au premier âge de la vie! Des trois morts qu'il a ressuscités, deux étoient fort jeunes, la fille de *Jaïrus*, et le fils de la veuve de Naïm : Oui, nous dit saint Augustin, le Sauveur aime l'enfance par laquelle il a passé : *amat Christus infantiam* : ce bon Maître aime l'enfance qui est la maîtresse de l'humilité, *humilitatis magistram*; qui est la règle de l'innocence, *innocentiæ regulam*; qui est enfin la forme de la douceur, *mansuetudinis formam.* Saint Aug. Serm. VIII de Epiph.

FRANÇOIS-CHARLES TILORIER,

Docteur Médecin de l'École de Paris, décédé dans cette ville, le 5 août 1806, dans sa vingt-troisième année.

TILORIER naquit à Marlès en 1783, d'une famille également recommandable par sa probité et la simplicité de ses mœurs. Il étoit encore très-jeune lorsqu'il perdit son père, et il fut élevé dans la maison maternelle avec trois sœurs qui lui ont survécu : combien peu de ressources il trouva pour s'instruire dans cette petite ville, et pendant les orages de nos révolutions! Heureux que sa respectable mère lui enseignât les principes simples et tout à la fois sublimes de la morale chrétienne, principes qui sont sans doute infiniment plus précieux que ceux des sciences et des lettres. Cependant, sous ce dernier rapport, son éducation ne fut pas totalement négligée. Il

apprit à fond les règles de sa langue, étudia même le latin, et puisa dans les livres d'histoire et de littérature, une partie des connoissances qui sont et l'agrément de la vie et le charme de la société. A peine eut-il atteint sa seizième année, qu'on le pressa de se décider sur le choix d'un état. Sa mère craignoit pour lui les fatigues et les dangers inséparables de la carrière militaire, et désiroit vivement de le voir à l'abri de la conscription : persuadée que le parti de la médecine étoit le seul qui pût remplir ses vues, elle décida son fils à l'adopter, et le plaça à Soissons chez un chirurgien instruit en qui le jeune Tilorier trouva les soins et l'affection d'un père. Son emploi consista bientôt à l'aider dans les grandes opérations, à faire des pansemens et quelques saignées : il s'en acquitta avec toute l'attention, l'exactitude et la vigilance qu'on auroit pu attendre d'un homme expérimenté. Le temps qui

restoit à sa disposition étoit consacré à l'étude de ces sciences qui sont comme nécessaires à la médecine, telles que la chimie, la physique, l'histoire naturelle : il remporta même un prix dans cette dernière partie à l'École centrale dont il suivoit les cours avec assiduité.

A cette époque, les persécutions continuoient, et l'on ne toléroit que le culte des constitutionnels : les prêtres orthodoxes étoient encore cachés. Tilozier eut le bonheur d'en connoître un fort respectable, et de le conserver pour directeur et pour ami : il alloit entendre la messe chez lui, ou dans un oratoire voisin de sa demeure, et y faisoit l'édification des fidèles, qui y étoient, comme lui, admis en secret. Cette conduite étoit d'autant plus louable, que les personnes chez lesquelles il demeuroit suivoient le culte public conformément à la *constitution* dite *civile* du clergé, et qui contenoit tant d'erreurs manifestes : néan-

moins ces personnes respectèrent toujours sa manière de penser, et, dans la suite, se déterminèrent à suivre son exemple.

Après avoir passé deux ans chez ce chirurgien, il partit avec le fils de son maître pour aller suivre à Paris les cours de l'École de médecine. Ils furent d'abord placés dans une pension, où leur jeunesse se vit exposée à de très-grands dangers du côté des mœurs et de la religion. Tilozier, qui n'y restoit qu'à regret, obtint à la fin de se réunir à un de ses compagnons d'études, qui, ayant le bonheur de penser comme lui, étoit arrivé à Paris à la même époque. Depuis plusieurs mois il n'avoit point approché des sacremens, parce qu'il manquoit d'un guide prudent et éclairé pour le diriger dans la voie du salut : son ami lui procura le sien. Celui-ci ne voulant pas se charger d'un nouveau pénitent, l'envoya à M. Delpuits, l'assurant que ce respec-

table ecclésiastique l'accueilleroit avec joie, parce qu'il se consacroit exclusivement à la direction des jeunes gens. Notre élève fort timide ne pouvoit se décider à se rendre seul chez l'apôtre du Seigneur: son ami, quoiqu'il ne le connût que sur la renommée de son zèle ardent pour le salut de la jeunesse, se chargea de le présenter. Accueilli favorablement, il eut l'avantage d'épancher son cœur dans le sein du père tendre et compatissant dont tous les membres de la Congrégation de la Sainte Vierge partageoient avec tant de fruits la sollicitude: il ne tarda pas à être admis dans cette pieuse société, et n'y fut pas plutôt initié qu'il désira d'y introduire son ami. Ce dernier avoit une opposition naturelle pour toute espèce d'association; mais l'exposé fidèle des statuts qui sont la base de celle-ci, les conversations qu'il eut avec le directeur de cette compagnie choisie, celles qu'il eut avec son propre confes-

seur, tout le détermina à solliciter la faveur qu'il obtint d'être admis au nombre des congréganistes : ainsi son ami sut payer noblement le service qu'il lui avoit rendu. La nouvelle acquisition fut chère à la société dont il devint un fervent prosélyte, en y introduisant le fils du chirurgien de Soissons, chez lequel il avoit demeuré.

Uniquement occupé de ses études et de ses exercices de piété, Tilozier mena dès-lors une vie parfaitement exemplaire, se contentant d'une nourriture extrêmement frugale, s'éloignant des conversations dissipées, se promenant rarement, et n'ayant d'autre récréation que celle de converser avec quelques amis bien dignes d'un si doux nom : avec eux il ne s'entretenoit le plus souvent que d'objets relatifs à la piété ou à ses études. A la fin de la seconde année scolastique, il profita des vacances pour aller visiter sa famille, où il fut accueilli avec une joie

inexprimable. De retour à Paris il se présenta au concours de l'École pratique, et il y fut reçu : bientôt après il concourut pour une place d'élève *externe* dans les hôpitaux, et il l'obtint également ; enfin l'année suivante il parvint à la place d'élève *interne* par suite d'un nouveau concours. Il ne dut son avancement ni à l'intrigue ou aux recommandations, ni à ces dehors heureux qui séduisent quelquefois, quoiqu'ils n'aient que des rapports peu constans avec le mérite réel de l'individu. Il n'eut rien de tout cela en partage : ses succès ne furent que l'effet des connoissances dont il avoit fait preuve aux yeux des examinateurs. Il possédoit si peu l'art de se faire valoir, qu'il ne sut pas même user de ses droits pour être admis à l'Hôtel-Dieu : il le fut à l'hôpital Saint-Antoine, et s'estima trop heureux d'occuper cette place. Il eut beaucoup à se louer d'avoir été introduit dans ce dernier asile. Il y

...

gagna l'amitié de presque tous les administrateurs et des personnes employées dans la maison ; il conquit surtout l'affection des élèves qui partageoient avec lui les fonctions d'aides en chirurgie : il avoit en effet pour eux tant de prévenances, tant de complaisance et d'affabilité, qu'il étoit impossible qu'ils ne l'aimassent pas. Souvent il faisoit leur service, les remplaçoit toujours lorsqu'ils se trouvoient absens, les soignoit lorsqu'ils étoient malades : ainsi, par son extrême douceur, par tant de bons offices rendus avec une affabilité qu'il seroit difficile d'exprimer, il parvint à faire supporter à des esprits prévenus, la plupart si aveuglément, il parvint même à faire excuser en lui cette sorte de singularité qui ne méritoit que des éloges.

A son entrée dans l'hôpital, Tilozier avoit trouvé établie la coutume de manger en commun; il résolut de s'y con-

former, pourvu toutefois que cette manière de vivre ne l'empêchât pas d'observer les jours d'abstinence prescrits par l'Eglise : l'agent de surveillance, à qui il fit part de ses intentions, lui dit qu'on ne donnoit du maigre au réfectoire que les vendredis; mais que, pour éviter tout embarras, comme il observoit lui-même le précepte de l'abstinence, il l'engageoit à dîner avec lui tous les samedis. Cette marque de prédilection n'attira au vertueux jeune homme aucune jalousie de la part de ses condisciples.

Il remplissoit avec un zèle infatigable les devoirs de sa place, et alloit même au-delà. Lorsqu'il avoit achevé les pansemens de la salle dont il étoit chargé, il recevoit ceux du dehors qui venoient réclamer ses soins, et les pansoit tous, quel qu'en fût le nombre. Il alloit aussi visiter les malades pauvres de son quartier; et, non content de les traiter, il leur donnoit souvent des secours pécu-

niaires. Sans être riche, vivant avec une sévère économie, il trouvoit le moyen de se rendre utile aux indigens. Ses aumônes avoient tous les caractères de la véritable charité; il les faisoit en secret, donnoit de bonne grâce, et aussi libéralement que ses facultés le lui permettoient. Ce ne fut qu'après sa mort qu'on découvrit une partie du bien qu'il avoit fait : les pauvres du voisinage manifestèrent hautement leurs regrets, et révélèrent ce que sa modestie tenoit soigneusement caché.

Poursuivant avec ardeur le cours de ses études, il soutint tous ses examens de manière à s'attirer les louanges et l'estime de ses professeurs. L'un d'entre eux, M. le Clerc, qui étoit en même temps médecin de l'hôpital Saint-Antoine, consentit à être nommé rapporteur de sa thèse, et à la présider : il la jugea digne d'un élève instruit, et crut pouvoir présager que celui qui en étoit

l'auteur exerceroit un jour la médecine avec distinction.

Cet excellent jeune homme étoit loin de désirer le sourire de la fortune; il bornoit toute son ambition à exercer ses talens dans une ville de province voisine de celle qui lui avoit donné naissance. Se rapprocher d'une famille dont il étoit tendrement aimé, faire la consolation d'une mère, l'objet de son vif amour, voilà quel étoit le sujet habituel, je dirois presque exclusif de ses vues et de ses espérances. Cette bonne mère avoit fait pour lui tant de sacrifices, soit en supportant les dépenses inévitables qu'entraînoit son éducation dans la médecine, soit en le rachetant de la conscription, soit, et ce qui est au-dessus de toutes ses privations, en consentant à vivre pendant plusieurs années séparée de ce fils si tendrement chéri; mais enfin elle touchoit au moment de jouir de la récompense la plus douce pour une ame sensible, elle alloit

contempler de ses propres yeux les succès et le bonheur de cet enfant de sollicitudes. Hélas! et ce fut à cet instant que le Seigneur, par un de ces desseins secrets, toujours pleins de sagesse, et qu'il ne nous appartient pas d'approfondir, se plut à le lui enlever.

Jusque-là Tilozier avoit joui de la santé la plus parfaite; il avoit résisté aux fatigues et à l'insalubrité des travaux anatomiques : depuis cinq ans qu'il étoit à Paris, à peine avoit-il eu une légère indisposition. Tout étoit préparé pour son départ, il alloit retourner dans le sein de sa famille, quand il fut attaqué d'une maladie mortelle le 27 juillet 1805. D'abord elle parut peu grave, et ne l'empêcha pas de faire son service pendant trois jours; elle lui laissa toute la présence d'esprit nécessaire pour se traiter lui-même. S'apercevant que le mal faisoit des progrès, il se mit au lit et prit une garde, mais en voulant qu'elle fût

payée, quoique plusieurs femmes à qui il avoit rendu de bons offices fissent les offres les plus désintéressées pour le servir. Les élèves de l'hôpital venoient le voir souvent, se remplaçoient mutuellement pour qu'il en restât toujours au moins un près de lui, et disoient qu'ils ne faisoient que rendre à leur ami les soins si tendres qu'ils en avoient reçus en pareille circonstance. Cependant, parmi ces jeunes gens aucun n'avoit la confiance de Tilozier; il avoit de secrètes inquiétudes et ne pouvoit les leur communiquer. Il désiroit donc posséder auprès de lui un ami plus intime, un confident discret, un consolateur officieux, en un mot, un congréganiste; mais l'éloignement de sa demeure le privoit des visites de ses anciens et fidèles associés : deux seulement étoient instruits de sa maladie, et se rassuroient sur la bonté de sa constitution. Au cinquième jour, il eut assez de forces pour écrire à l'un

d'eux; celui-ci l'alla voir le lendemain de très-bonne heure, et ne trouvant rien de dangereux dans son état, ne s'occupa qu'à l'égayer et qu'à l'encourager. Il ne crut pas avoir besoin de lui parler sans témoins, et le malade ne le lui demanda pas; mais bientôt ses inquiétudes augmentèrent, l'esprit de ce jeune et si fervent chrétien étoit frappé de l'idée qu'il étoit un grand pécheur : il ne put concentrer plus long-temps en lui-même cet humble sentiment, son repentir se fit jour au dehors et se manifesta. Qui le croiroit, si la foi, si l'histoire ne nous éclairoient, et sur l'horreur qu'inspire à une ame pure une légère offense de Dieu, et sur l'excessive douleur que les Hilarion et ses pareils ont fait éclater à l'approche de leurs derniers momens? Ce beau repentir se décela par les larmes les plus abondantes, et par une sorte de confession publique qu'il répétoit indistinctement devant tous ceux qui se pré-

sentoient. Cette affection morale étoit-elle l'effet de la maladie? fut-elle même la cause du caractère de malignité qu'elle prit dès ce moment? Nous dirons bien que l'un et l'autre sont vraisemblables, quoique, pour expliquer cette sorte de martyre qui a tant de rapports avec l'agonie du Sauveur au jardin solitaire, il suffiroit de rappeler que la miséricorde et la magnificence du cœur de notre Père céleste éclatent quelquefois sur la personne de ses élus, en les épurant des moindres taches par une participation marquée de son calice d'amertume. Quoi qu'il en soit, quand son ami revint le lendemain dimanche 3 août, il le trouva beaucoup plus mal. Ce fut d'abord en vain qu'il s'efforça de calmer le trouble de cette conscience innocente; ensuite, ce qu'il put obtenir de lui fut un acte d'espérance qu'il lui dicta. Il avertit le médecin qui l'avoit vu la veille, et courut chercher M. Delpuits : la présence du

saint ministre produisit un changement sensible sur le juste souffrant; cette belle ame, soulagée du poids qui l'opprimoit, reprit sa douce sérénité, et le moral réagissant sur le physique, la fièvre baissa considérablement; mais ce mieux dans la santé ne fut que momentané, et la maladie fit des progrès alarmans : ses idées devinrent beaucoup moins nettes; bientôt il perdit connoissance. On lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction. Pendant cette touchante cérémonie, le pieux mourant se ranima, montra, par ses gestes et par ses paroles, les sentimens d'une vive piété, et mourut le soir même, 5e. jour d'août 1806.

Plusieurs congréganistes assistèrent à son convoi : tous, selon leur usage, s'y seroient trouvés s'ils avoient connu la perte qu'ils venoient de faire de ce vertueux confrère. Ceux qui lui rendirent ce dernier devoir offrirent un hommage public à la mémoire de celui qui ne les

édifieroit plus par sa présence : ils prièrent à haute voix ; le peuple présent prit part à cette commune invocation. Ils disoient ensuite, en se rendant compte d'une vie si courte et si pleine de bonnes actions : « Malgré la violence et la rapidité de sa maladie, malgré le désordre des idées qui accompagna sa dernière heure, combien n'avons-nous pas de motifs d'être tranquilles sur son état ! L'innocence de ses mœurs, la régularité de sa conduite, sa fidélité constante à s'acquitter de tous ses devoirs, sa piété éclatante, sa dévotion à Marie, nous sont de sûrs garans du bonheur dont il doit jouir éternellement dans le ciel. Hâtons, s'il en est besoin, par nos ferventes prières, le moment de sa jouissance, et souvenons-nous, pendant toute notre vie, des bons exemples qu'il nous a laissés à imiter ».

N'est-ce pas pour toi, cher et pieux Tilozier, que le Tout-puissant a dit,

qu'il est utile à l'homme de porter le joug, l'aimable joug du Seigneur, dès sa jeunesse? n'est-ce pas à toi, jeune et cependant si généreux fervent ami de la vertu, n'est-ce pas à toi surtout que le divin Maître avoit adressé, n'est-ce pas ensuite à tous ceux de ton âge, qu'il adresse cette admirable invitation : « O mon fils, recevez l'instruction pendant votre jeunesse, et vous trouverez la sagesse jusqu'à la fin de votre vie : approchez d'elle comme un homme qui veut cultiver une terre, et attendez avec patience les agréables fruits qu'elle vous apportera. Vous travaillerez un peu pour l'acquérir; mais, bientôt après, vous goûterez la douceur de ses fruits. Il est vrai que la vertu semble rude et difficile; mais ce n'est qu'aux insensés et aux vicieux qui ne veulent pas s'y attacher. Celui qui n'a pas de cœur pour en aimer la beauté, s'en éloigne en peu de temps et l'abandonne lâchement; mais ceux qui

l'ont une fois connue la trouvent si agréable, qu'ils ne la quittent jamais, et elle demeure avec eux jusqu'à la fin de leur vie, et jusqu'au dernier accomplissement de leur salut dans la gloire éternelle ». *Eccli. VI, 18 et seq.*

Nota. C'est par erreur qu'on a imprimé dans ce Modèle *Tilozier*, au lieu de *Tilorier;* et dans le suivant *de Mozin*, au lieu de *de Morin*.

THOMAS-HENRI-CONSTANTIN

DE MORIN DE LA RIVIÈRE,

Étudiant en droit, mort à Caen, le 15 janvier 1807.

De Morin de la Rivière, qui, dans un petit nombre d'années, a rempli une longue course, naquit à Lisieux : sa mère, qui venoit à Paris faire ses couches, fut obligée de s'y arrêter pour lui donner naissance, et le plaça aussitôt sous la protection spéciale de la très-sainte Vierge. Cette vertueuse mère mourut ayant à peine atteint son cinquième lustre, et le laissa, dans un âge encore fort tendre, entre les mains d'une respectable tante qui l'éleva avec le plus grand soin : elle se plaisoit à le conduire chez les malheureux, pour lui inspirer de bonne heure l'esprit de charité. Établi dans une école militaire, il s'y fit toujours remarquer par la vivacité de son caractère, son es-

prit et ses heureuses dispositions. Sorti de cette école, il s'adonna aux mathématiques avec quelques succès, puis se livra à l'étude du droit, dans laquelle il fit des progrès rapides. A la mort du marquis de la Rivière, son père, il vint à Paris pour subir des examens dont son mérite l'auroit fait sortir avec honneur. Il comptoit passer peu de jours dans la capitale, et retourner à Caen avec le grade de licencié en droit de l'Ecole de Paris; mais la Providence en avoit ordonné autrement. Obligé de rester tout un hiver à Paris, et de suivre les cours de l'Ecole de droit, il la quittoit un soir, par une gelée assez forte, en même temps qu'un jeune homme qu'il a depuis inutilement cherché. Celui-ci lui proposa de lui donner le bras, pour qu'ils se soutinssent mutuellement; de Mozin accepte, et l'autre lui demandant s'il suit le cours de M. Reignier, lui en parle si avantageusement, qu'il lui inspire le désir de

s'y attacher. De Mozin s'y présente, obtient des lettres de recommandation et est admis; mais le nouveau professeur l'engageant à faire connoissance avec plusieurs de ses élèves, reçoit un refus qui l'étonne, en cherche et en découvre les motifs : le jeune citoyen de Caen craignoit de se lier avec des impies et des libertins. Cette trop juste appréhension lui concilia une faveur spéciale du ciel, celle d'être conduit au milieu des jeunes congréganistes de Paris : quelque temps après, il fut agrégé à leur pieuse société, avantage qu'il eut le bonheur d'apprécier. Au sein de cette édifiante jeunesse, il y fut distingué par son goût pour de graves occupations; il ne quittoit l'étude que pour se rendre à l'église, et ensuite pour faire d'autres bonnes œuvres que lui dictoit un zèle qu'il exerça de la manière la plus variée et la plus ingénieuse. Il chercha d'abord à procurer de nouveaux membres à la congrégation. Son attrait

attrait étoit de convertir des jeunes gens qui s'étoient égarés; sans cesse il les exhortoit, avec tous les droits d'une amitié chrétienne, à revenir à Dieu. L'un d'eux lui promettoit depuis long-temps de recourir à la confession; de Mozin, impatient de voir sa petite mission réussir, se sert d'un prétexte pour le mener chez un ecclésiastique fort zélé. A la vue de l'homme de Dieu, le jeune pécheur s'excuse sur ce qu'il n'est pas préparé; mais de Mozin insiste avec tendresse, et lui fait faire son examen : ensuite il se confesse, et encouragé par les avis du respectable ecclésiastique et par l'exemple de son vertueux ami, il fréquente depuis le tribunal de la pénitence.

De Mozin ne pouvoit voir un être souffrant sans être attendri de sa misère et sans chercher à la soulager. Il ne conservoit pour lui que le strict nécessaire, le reste étoit employé en bonnes œuvres. On lui proposoit un jour de pourvoir à

l'éducation d'enfans indigens, pourvu que cette dépense ne le gênât point. « Vous vous moquez, répondit-il, je suis trop heureux que vous m'ayez procuré cette occasion de faire le bien; j'aurai toujours de l'argent pour en donner aux malheureux ». Sa charité étoit si grande, que lorsqu'il se trouvoit à un repas splendide, il en étoit chagrin; il lui prenoit souvent envie d'enlever tout le superflu et de le porter aux pauvres. « Au moins, disoit-il à un ami, l'on devroit mener à la table des riches durs et orgueilleux, plusieurs de ces infortunés qui n'ont ni pain ni habits. Quel contraste! peut-être en seroient-ils touchés ».

Le tendre ami de l'humanité avoit dans les désirs, comme dans les moyens de la soulager, une constance parfaite. Avant son départ de Paris, il remit à un ami 600 francs pour une bonne œuvre, et chargea plusieurs autres de payer des sommes qu'il avoit promises. N'étant plus

dans la capitale, il continuoit d'y faire parvenir, par la voie de son notaire, différentes sommes pour satisfaire à des bonnes œuvres dans lesquelles il s'étoit engagé.

Si ce jeune et intéressant de Mozin fut ami de tous les hommes à plaindre, sa charité prenoit encore un nouveau degré de vivacité, et quelque chose de plus aimable et de plus entraînant, lorsque la voix du sang se faisoit entendre en même temps que celle du malheur. Il apprend que son aïeul est frappé d'une maladie sur laquelle les médecins ont prononcé qu'il n'y a plus de ressource : cette nouvelle l'aceable, et sa douleur est doublement amère; il va perdre un parent, l'objet de son amour et de son respect, et il a sujet de trembler pour son ame. Le vieillard ne voit plus, depuis longtemps, un de ses fils, et cette désunion scandaleuse devient insupportable à de Mozin : il parle en secret à deux mi-

nistres sacrés, dont l'un est confesseur du mourant, et l'autre sans doute son ami; il les conjure tous les deux de ne pas le quitter, entre dans l'appartement de son grand-père, le couvre de baisers et de larmes, et part à l'instant dans une chaise de poste pour se rendre auprès de son oncle, à plusieurs lieues de Paris. La nature et la religion portoient un coup terrible à ce cœur si sensible; à son arrivée, il est presque sans connoissance. Revenu bientôt à lui-même, il sent que la religion le soutient et l'élève : il conjure, avec l'éloquence des pleurs et du sentiment, son parent de venir avec lui, et il réussit à l'amener aux pieds de son père. Là, le petit-fils conjure son aïeul, et le conjure en sanglotant, de pardonner. Il soulève lui-même les bras de cet autre Jacob, pour qu'il accorde à son fils, dans sa bénédiction, le gage d'un pardon généreux. Des vœux si purs et si tendres méritoient d'être exaucés du

ciel; le vieillard pardonne, se réconcilie avec le coupable, et puis recouvre la santé, contre toute attente : alors, il n'écoute plus que l'amour paternel, et conserve depuis à son fils toute sa tendresse.

Que serviroit-il au chrétien d'être humain, charitable envers les autres, s'il étoit indifférent pour lui-même? ou plutôt, n'est-il pas naturel de penser que l'on ne s'occupe du salut des autres, que parce que l'on est rempli de zèle pour sa sanctification personnelle? D'un caractère impétueux, le fils du marquis de la Rivière prit tous les moyens possibles pour l'adoucir. On le vit consentir à perdre beaucoup de ses droits, dans des affaires d'intérêt, par la crainte que s'il eût soutenu des procès qu'il auroit certainement gagnés, la charité ne se trouvât blessée. Dans ces circonstances, il est difficile à l'homme le mieux sur ses gardes de se défendre d'un peu d'animosité. Mais ne craignons rien pour cet

excellent jeune homme, le plus léger levain ne tachera pas la pureté de son ame. Pour se rendre parfaitement maître de lui-même, il alloit jusqu'à solliciter des personnes dont il avoit à se plaindre de lui rendre leur bienveillance; il les combloit de bienfaits, afin de les convaincre qu'il avoit tout oublié. En réprimant ainsi la violence de son tempérament, il ne perdoit rien de sa vivacité naturelle, il la retrouvoit même toute entière lorsqu'il s'agissoit d'être utile : c'étoit alors que son activité étoit extrême; semblable à un torrent, il renversoit tout ce qui s'opposoit à ses desseins, se plaçant au-dessus de toutes les considérations humaines.

Que n'aurions-nous pas à dire des charmes de sa société? Ami sincère, bon parent, ne se trouvant bien que dans les temples et au milieu de ses chers congréganistes; d'un dévouement parfait au culte de Marie, d'un empressement sen-

sible à fréquenter les choses saintes, d'un respect mêlé de reconnoissance et de tendresse pour le pieux ami de son ame, pour ce vénérable Delpuits, qu'il se plaisoit à nommer dans ses lettres, son vertueux et respectable père ; de Mozin joignoit à ces aimables qualités une humilité et une modestie que l'on diroit presque excessives. Il cherchoit constamment à n'être ni connu, ni vu, lorsqu'il donnoit l'aumône ou faisoit quelque autre bonne œuvre : aussi n'a-t-on su qu'imparfaitement plusieurs beaux traits de sa vie, que nous passons sous silence ; et beaucoup d'autres resteront ignorés sur la terre.

Il avoit été toujours d'une santé très-foible, et avoit même craché le sang autrefois. Quelque temps après son arrivée à Paris, il eut un rhume qu'il négligea : cet accident, un travail continuel, l'abstinence du carême, qu'il continua d'observer, malgré sa foiblesse, lui firent

perdre presque entièrement la voix. Il retourna dans son pays, par le conseil des médecins, et sa voix s'y affoiblit davantage : bientôt, ne pouvant plus fixer long-temps son attention sur le même objet, il fut contraint de renoncer au travail et à la lecture; celle même qu'on lui faisoit le fatiguoit. Cependant son activité naturelle, les besoins de son cœur, la vivacité de son zèle pour la gloire de Dieu, pour le salut des hommes, l'empêchèrent de soigner sa santé, et de prendre le repos qui lui étoit nécessaire. Ne pouvant rester dans l'inaction, il s'occupoit à ranimer la piété de plusieurs amis, qui, privés de son exemple, s'étoient un peu refroidis pendant son absence : il vouloit en convertir d'autres, et les emmener avec lui dans les églises, pour tâcher de les émouvoir. Un autre soin dévoroit cette belle ame : de Mozin avoit été aussi attendri qu'édifié de tout le bien que produisoit la congrégation

des jeunes gens à Paris; il réfléchissoit à tous les avantages que de semblables associations procureroient dans les principales villes de France, il vouloit en former une à Caen. Déjà il avoit parlé à plusieurs jeunes gens pieux, et les avoit déterminés à en être les premiers membres: par ses recherches, il trouva dans un ancien congréganiste de Paris un ecclésiastique zélé qui consentoit à devenir le chef de cette congrégation naissante, et les assemblées devoient se tenir dans la maison même de l'auteur de ce noble dessein. La nouvelle société devoit être jointe à celle de Paris par les liens de la prière et de la charité : tout étoit prêt lorsque Dieu, content de ces généreux efforts, voulut les récompenser en appelant à lui celui qui s'attendoit à les voir couronnés par un succès heureux.

Quelque temps après son départ de la capitale, il apprit qu'un de ses oncles,

qui y demeuroit, étoit attaqué d'une maladie dangereuse : à l'instant il écrivit à un ami digne de recevoir et de seconder ses secrets, les moyens efficaces de parvenir auprès du malade, de lui parler de son éternité, et de l'y disposer en lui procurant tous les secours spirituels. Ce parent périt, et son neveu, venu à Paris pour recueillir sa succession, fit paroître dans sa conduite un désintéressement admirable. Il dit à ses cohéritiers qu'il leur abandonneroit tout ce qu'ils voudroient, pourvu qu'on lui laissât tous les mauvais livres; il prit ensuite les précautions les plus rigoureuses pour qu'en cas de son décès, ces ouvrages ne fussent point vendus, mais remis à des personnes propres à en faire usage pour le bien de la religion : un jour qu'il trouva de ces écrits dangereux, soit pour la foi, soit pour les mœurs, dans la bibliothèque d'un de ses amis, il le pria de les lui céder, les paya, et puis se hâta de les jeter au feu.

Le juste n'étoit pas appelé par la divine Providence à ne ramener à la vertu que la jeunesse égarée; le ciel vouloit que son zèle s'occupât des autres âges de la vie, et que sa piété éclatât et convertît des pécheurs dans les campagnes comme dans les villes : de Mozin interrompit son séjour à Paris pour se rendre dans la terre d'une dame de ses parentes, et bientôt sa présence y devint salutaire aux habitans de la contrée. Dans ces jours d'aveuglement et de désastres, combien de paysans ont eu l'inexprimable malheur de perdre la foi! Le jeune apôtre fit tout pour ramener dans la voie de la vérité ceux qu'il lui fut permis d'aborder. Un d'entre eux s'étoit ainsi égaré; de Mozin lui parle, l'entretient avec une vive affection, lui fait démêler la cause de ses erreurs, le fait rougir de tous ses torts, et réussit à le pénétrer de si vifs regrets, que le nouveau converti vient, dans une procession, se placer et mar-

cher à la suite de son bienfaiteur. Celui-ci, dans les cérémonies publiques de la religion, alloit toujours s'établir au milieu de ses chers villageois, et là, sa seule présence, le profond recueillement peint sur sa physionomie, sa ferveur sensible, ses prières ardentes, achevoient ce que ses paroles et ses discours précédens avoient, auprès de ces esprits simples et si profondément déçus sans le savoir, si heureusement commencé. Quand ses manières insinuantes, son affabilité, ses prévenances, ne réussissoient pas pour en imposer aux libertins, aux impies, il usoit alors de la sorte d'autorité que lui donnoit beaucoup moins le titre de neveu de l'ancien seigneur, que celui d'une vertu généralement respectée : c'est ainsi que ne pouvant, par ses remontrances, toucher deux hommes qui se montroient scandaleux jusque dans le lieu saint, il les en chassa ignominieusement. Ne nous en étonnons point; la Providence sem-

bloit avoir mis en lui quelque chose d'extraordinaire qui faisoit que sa vue seule inspiroit de la vénération; que l'on se sentoit entraîné vers lui; que, le plus souvent, les libertins mêmes ne pouvoient lui résister quand il s'efforçoit de les convertir. A l'exemple de son divin Maître, faisant du bien partout, il ne paroissoit nulle part que pour y rendre sa charité sensible : il payoit la pension d'un jeune élève de l'Ecole polytechnique, qui ne pouvoit lui refuser d'aller dîner chez lui les dimanches; de Mozin le conduisoit ensuite aux offices de l'Église. Un autre jeune homme l'avoit vu dans les bibliothèques publiques; le fils du marquis de la Rivière, par sa contenance et son maintien, fit d'abord sur lui une impression secrète; il l'aborda, le fréquenta, et devint si charmé de sa personne et de ses discours, qu'il fit le sacrifice de quitter ses parens pour aller demeurer dans sa maison, afin d'avoir toujours sous les

yeux ce beau modèle, et de ne plus se conduire que par ses salutaires avis.

Ce fut dans son dernier voyage à Paris qu'il manifesta le projet qu'il conservoit depuis long-temps dans son cœur, et qui l'avoit porté à refuser les établissemens les plus avantageux. Il désiroit entrer dans l'état ecclésiastique, et ce vœu étoit contrarié par plusieurs parens, qui n'ignoroient pas que s'il devenoit prêtre, ce ne seroit pas avec l'intention d'accepter des dignités, mais que ce seroit uniquement pour exercer avec plus de liberté cette rare charité qu'on diroit avoir été sa passion dominante. « Je n'ai pas besoin de me marier, disoit-il; lorsque je serai prêtre, ma famille sera assez nombreuse; n'aurai-je pas tous les pauvres pour enfans? Il se formoit une perspective à souhait pour ses goûts innocens : c'étoit surtout au premier âge de la vie qu'il comptoit donner ses plus grands soins, et les principaux objets de

son zèle devoient être les enfans que l'on prépare à la première communion. Il vouloit continuer à les voir, à les instruire après qu'ils auroient fait cette action importante, espérant, par des avis pleins de douceur et de bonté, les engager à conserver la grâce qu'ils auroient reçue. Il avoit encore le dessein de payer des pensions au séminaire; et comme on lui parloit un jour d'un jeune homme que son peu de fortune empêchoit d'y entrer, il proposa de donner la somme nécessaire, et ajouta que s'il venoit à mourir avant que le jeune clerc eût fini ses études, il feroit en sorte qu'elle continueroit d'être payée après sa mort. Cette sorte de bonne œuvre avoit pour lui beaucoup d'attraits, et il en parloit souvent, mais toujours en confiance, ne voulant pas que personne fût instruit du nom du bienfaiteur. Telles étoient ses intentions de zèle pour l'Église, et en même temps les marques de sa vocation per-

sonnelle pour le saint ministère. Sa voix s'affoiblissant toujours, il espéroit encore néanmoins recouvrer la santé, résolu, dès qu'elle seroit meilleure, d'entrer au séminaire de Saint-Sulpice, où il étoit déjà estimé et chéri de tous ceux qui l'y connoissoient.

Qui auroit pu croire qu'avec tant de vertus, de Mozin auroit été exposé à une tentation aussi étrange que celle qu'il éprouva? Son ame se remplit de vaines terreurs, et il étoit continuellement tourmenté par la crainte de perdre la foi. Un pieux congréganiste, son ami, et qui étoit si digne de l'apprécier et de marcher à ses côtés, celui-là même qui dans les assemblées de l'association a prononcé son éloge funèbre, s'écrie ici : « Vous m'aviez donc destiné, ô mon Dieu, à calmer toutes ses frayeurs; et foible, et ignorant que je suis, je devois être l'instrument de vos miséricordes sur mon ami! Seigneur, vous m'avez

inspiré dans ce moment les paroles de consolation que je devois lui donner; c'est vous qui lui parliez intérieurement, tandis que le serrant entre mes bras, et mêlant mes larmes aux siennes, je l'exhortois à ne point se laisser abattre, et à soutenir avec courage ces épreuves que vous lui envoyiez. Vous vouliez le purifier par ces angoisses qui avoient été pour plusieurs saints un moyen d'avancer encore davantage dans le chemin de la vertu; vous le savez, grand Dieu : soutenu par votre grâce, il fut consolé et raffermi; mais qui suis-je pour que vous ayez fait de moi le ministre de vos miséricordes! Ah! je le sens bien, vous avez voulu me donner à moi-même une grande leçon, et me faire voir que tout bien procède de vous; vos desseins ne sont pas moins admirables, quand vous voulez bien vous servir des foibles mortels pour opérer quelque bien, que lorsque les laissant à leur propre foiblesse,

vous les forcez de reconnoître que tout vient de vous, et que par eux-mêmes ils ne peuvent rien. Que vos œuvres sont belles, Seigneur, vous avez fait tout avec sagesse »!

Ces diverses épreuves auxquelles Dieu le soumettoit, cette maladie qui le conduisoit lentement au tombeau, étoient autant de moyens salutaires dont il se servoit pour le préparer à une sainte mort; il l'avoit envisagée depuis long-temps cette mort, terrible pour le pécheur, mais qui n'a rien que de doux pour le juste. Il y pensoit sans cesse, et cherchoit à se rendre de plus en plus digne de paroître devant Dieu : il ne souhaitoit qu'une chose, c'étoit de mourir entre les bras de ses chers congréganistes. Voulant être utile même après sa mort, il désiroit que ses livres de droit, qui étoient en assez grand nombre et très-bien choisis, fussent distribués, par les mains du directeur de la société,

à tous ceux d'entr'eux qui se livroient à l'étude des lois. Cependant, d'après l'ordonnance des médecins, il essaya le séjour de la campagne : la veille de son départ, instruit qu'un jeune homme de son pays, élève de l'école des Ponts et chaussées, mais qu'il ne connoissoit point, étoit dangereusement malade, il pria un de ses amis de le conduire chez le curé de la paroisse, mena l'homme de Dieu près du malade, qui se confessa par les soins de de Mozin, et mourut de sa maladie. Ce fut dans ces édifiantes dispositions et au milieu d'actes continuels de charité, que le fils du marquis de la Rivière quitta ses vertueux amis qu'il ne devoit plus revoir. Arrivé à la campagne, il se trouva mieux d'abord, mais bientôt le mal faisant de nouveaux progrès, il fut transporté à Caen. Des symptômes de plus en plus alarmans se manifestèrent; on s'aperçut qu'il touchoit aux portes de la mort : alors il

dicta une lettre pour un intime ami auquel il faisoit ses adieux, en manifestant son entier abandon à la volonté de Dieu, son vif attachement à la société dont il étoit membre, et surtout à la personne du vénérable chef M. Delpuits. Il terminoit en disant : « Je vous prie de faire » part de ma lettre à M. Delpuits; toute » ma peine est de ne pouvoir lui adres- » ser quelques mots; mais je le prie d'ê- » tre persuadé que la maladie, qui influe » beaucoup sur l'esprit, peut bien lui » ôter l'expression de la reconnoissance; » mais qu'elle ne peut rien sur le cœur » dans lequel elle est gravée profondé- » ment ».

Après avoir satisfait à l'amitié et à la reconnoissance, le malade ne pensa plus qu'à se préparer à paroître devant Dieu; sa résignation ne se démentit jamais, et sa patience fut si parfaite, qu'il paroissoit à ceux qui le servoient, comme impassible au milieu des douleurs insé-

parables du genre de sa maladie. Plein de la plus vive confiance au Seigneur, il vit d'un œil calme arriver ses derniers momens, *Spiritu magno vidit ultima* : il sent que la mort approche, demande et reçoit avec une ferveur angélique tous les secours spirituels, et le 15 janvier 1807, à neuf heures du matin, il remet tranquillement son ame au Seigneur. Il laissa dans la douleur la plus profonde, cette tante respectable qui l'avoit élevé, et qui dans la maladie qu'il eut étant tout jeune encore, faisoit à Dieu cette prière : « Seigneur, conservez-moi mon cher Henri; mais s'il doit jamais vous abandonner, oh! retirez-le plutôt de ce monde ». Pieuse parente, votre prière est exaucée, votre édifiant neveu a fourni en peu de temps la course de longues années; et touchée, pénétrée du sentiment de ses vertus, vous écrivîtes, après l'avoir perdu, qu'il vous avoit laissé un grand exemple à suivre, et vous avoit

montré comment un chrétien doit mourir.

A la nouvelle de la fin précieuse de ce juste, qui, les yeux tournés vers la croix qu'il avoit toujours regardée comme le principal et même comme le seul ornement du chrétien, s'étoit endormi dans le Seigneur, ses amis de Paris sentirent une douleur inexprimable; mais ensuite se résignant à l'exemple de celui qu'ils pleuroient, ils lui donnèrent plus que des larmes, ils s'adressèrent humblement à Dieu, et lui disoient : « S'il restoit encore à notre ami quelques fautes à expier, achevez, Seigneur, de le purifier; tendez une main secourable à celui qui ouvrit toujours ses bras aux malheureux; recevez dans votre sein ce père des pauvres. Si vous demandez des œuvres, voilà les nobles pensées et les pieux désirs que vous lui aviez inspirés; voilà les nécessiteux qu'il a secourus, les aumônes qu'il a versées dans le sein de la veuve, de l'orphelin; voilà les pécheurs qu'il a ramenés, les libertins qu'il

a convertis, ceux dont la mort l'a empêché d'achever le retour à la vertu; voilà ceux mêmes qui étoient restés rebelles à la grâce, mais que sa mort édifiante a peut-être beaucoup ébranlé... Seigneur, recevez-le dans vos tabernacles éternels; et comme il n'a point mis de bornes à sa charité, n'en mettez point à vos récompenses ». Ces pieux amis, ces tendres enfans de Marie, ces congréganistes si chers au cœur de de Mozin n'auroient-ils pas eu droit, en adressant leurs vœux ardens au ciel, pour le bonheur éternel de leur ami, d'ajouter ces mots, comme pour rendre plus intéressante encore leur humble et suppliante invocation? « Vōus le savez, Seigneur, ce sont ici les fils de Marie, c'est ici la sainte famille qui portant en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ, paroît devoir retenir la religion qui sembloit vouloir abandonner la France. C'est enfin cette semence précieuse sur laquelle vous avez répandu

toutes vos bénédictions, *Isti sunt semen cui benedixit Dominus.* Faites croître cette semence, faites-la multiplier, et porter des fruits de vie. Continuez, Seigneur, à nous combler de vos grâces; faites qu'après avoir été unis par les liens de votre divine charité, nous ne fassions dans le ciel qu'un cœur et qu'une ame: *Cor unum et anima una* ».

Cher de Mozin, si le ciel t'eût accordé de longs jours, quelle belle et honorable vieillesse eût terminé ta vie! que ton aurore eût été un riant augure pour ton couchant! « On efface difficilement, dit saint Jérôme, (Epist. LVII, ad Lætam.) les premières impressions des jeunes esprits. La laine qui a une fois pris la teinture, ne la perd pas aisément pour revenir à sa première blancheur, et le vaisseau de terre garde long-temps l'odeur et le goût de sa première liqueur ». L'Esprit saint nous assure qu'il est bon à l'homme de s'adonner à la vertu dans

la

la jeunesse; parce qu'alors il trouvera la sagesse jusqu'à la fin de sa vie. Ainsi comme l'illustre solitaire de Bethléem l'annonce dans sa lettre à Népotien, cher De Mozin, *ta longévité eût été plus savante par son âge, plus assurée par l'expérience, plus sage par la longueur du temps, et elle eût recueilli agréablement les fruits des anciens travaux de ta jeunesse.* Cependant consolons-nous : c'est pour toi, jeune ami de la vertu, que le Sage a dit : « En peu de temps consommé, il eut le mérite d'une longue vie, parce que son ame fut agréable à Dieu ». Sagesse, chap. IV.

PIERRE-AUGUSTE

FLORIAN LE MINTIER,

mort à Rennes, le 28 septembre 1808, dans sa trentième année.

Le Mintier naquit à Rennes, le 18 septembre 1778, de parens distingués par leur naissance et plus encore par leur piété; sa famille eût pu se glorifier de compter dans son sein plusieurs personnages remarquables; mais en fut-il un qui dût l'honorer autant que ce vénérable évêque de Tréguier, Augustin le Mintier, qui noble et constant défenseur de la foi, mourut à Londres dans un long exil, arrosé des larmes de tous ses compagnons d'infortunes! Jusqu'à sa mort il avoit été leur modèle et leur consolateur. La respectable mère de Florian, qui fut le dernier enfant qu'elle mit au jour, voulut l'allaiter elle-mê-

mie, et en s'acquittant d'un devoir aussi sacré qu'il est doux à la tendresse maternelle, on diroit qu'elle lui communiqua, avec son lait, le germe de tant de qualités précieuses dont elle fut toujours un si parfait modèle.

Elevé dans sa famille jusqu'à l'âge de douze ans, il annonça, dès son enfance, un goût sensible pour la piété, qui, chaque jour, eut pour lui de nouveaux attraits, et qui fut un présage heureux de ce qu'il seroit dans la suite. Il fit avec beaucoup de soins sa première communion, dans l'église de Saint-Etienne de Rennes, et fut ensuite envoyé au collége de Louis-le-Grand, à Paris, pour y continuer ses études. Sa grande exactitude à remplir tous ses devoirs, sa soumission à ses maîtres, sa douceur et son affabilité envers ses camarades, lui concilièrent bientôt l'estime des premiers, et la tendre amitié des autres. Avec des qualités si rares, jointes à cette application soute-

nue, il ne pouvoit manquer de faire de grands progrès : il eut sur ses nombreux condisciples l'avantage de figurer chaque année parmi les concurrens que fournissoient les différens collèges de la capitale, pour disputer les prix distribués par l'Université. Ceux qui connoissent de quelle manière étoit organisé ce concours général, et qui savent que les différens professeurs n'y envoyoient que les plus distingués de leurs élèves, apprécieront facilement le mérite du jeune le Mintier, et combien le choix et la préférence de ses maîtres lui étoient honorables. Son cours d'études achevé d'une manière aussi brillante, il s'empressa de revenir dans le sein de parens qu'il chérissoit, et dont il n'étoit pas moins tendrement aimé. Il en fut reçu avec toute l'affection dont il étoit si digne, et ils eurent la consolation de retrouver en lui ce même fonds de douceur, de bonté et de piété qui faisoit leur bonheur, et

qui lui mérita l'estime et l'attachement de ceux qui le connoissoient.

Cependant les caresses de ses proches, les avances et les empressemens de toutes les personnes avec lesquelles il étoit lié, la liberté nouvelle dont jouissoit le jeune élève des belles lettres ne fut pas pour lui sans danger. Il parut même bientôt suivre le torrent, et céda pendant quelque temps au goût si naturel, dans le premier âge de la vie, pour le jeu et la dissipation; mais ce premier moment d'erreur fut court, et il ne tarda pas à s'apercevoir qu'une telle oisiveté étoit aussi contraire à la raison qu'à la religion. Il savoit que, d'après le langage de nos livres sacrés, ce honteux loisir est la source de tous les vices, et que l'homme qui ne s'occupe pas utilement, donne presque nécessairement dans des écarts funestes. Né avec des passions fortes et l'amour des plaisirs, il n'en sentoit que plus vivement les périls aux-

quels un semblable genre de vie l'eût exposé; il prit dès-lors les mesures les plus sages et les plus propres à l'en garantir : se réprimer en tout, tout sacrifier à la voix impérieuse du devoir et aux désirs de sa tendre mère, voilà quelle fut son ambition. Il commença par se tracer un plan d'occupations soutenues, qu'il suivit toujours avec la plus sévère et la plus étonnante exactitude; il partagea son temps entre la lecture et l'étude des langues étrangères, et désirant se rendre plus utile aux siens, il s'adonna même à l'étude du droit. Il se livra avec zèle à ce genre de travail, et surmonta tout ce qu'il lui offroit de pénible et de fatigant, par l'idée consolante de devenir l'appui et le conseil de sa famille : une espérance aussi flatteuse ne fut point déçue; il acquit bientôt des connoissances suffisantes pour rendre des services très-importans à ses parens, qui, empressés de lui demander des avis, s'y con-

formèrent toujours, et pour leur avantage.

Un fonds de timidité et plus encore de modestie ne lui permettoit pas de tirer dans la société tout le fruit qu'il eût pu recueillir de ses connoissances en plusieurs genres. Mais ses proches et ceux qui étoient plus intimement liés avec lui, n'ont pu s'empêcher d'apprécier ce fonds d'instruction solide, qui, joint à beaucoup d'autres bonnes qualités, rendoit sa société pleine de charmes, et sa conversation aussi édifiante qu'instructive. Ce nombre d'occupations dont il s'étoit chargé, et auxquelles il donnoit tant de soins, ne l'empêcha jamais de trouver le temps nécessaire pour vaquer à ses devoirs les plus importans. Il fut toujours l'exemple des jeunes gens de son âge, l'édification des personnes qui le connoissoient, et même de celles qui, sans le connoître, ne pouvoient se défendre d'admirer sa modestie dans les

temples et sa ferveur au pied des autels ; jamais cette vertu ne se démentit un instant, et dans ces temps désastreux où les fidèles désolés soupiroient après le bonheur d'assister à la célébration des divins mystères et d'approcher des sacremens, le Mintier, dont on connoissoit le zèle pieux et discret, eut la consolation de partager encore assez souvent de si précieux avantages avec ces ames courageuses, toutes dévouées à la gloire du Seigneur, et qui donnoient alors, au péril même de leur vie, un asile à ses ministres proscrits et persécutés.

Cet aimable jeune homme joignoit à une piété aussi constante et aussi bien entendue, les qualités les plus estimables et les plus propres à faire le bonheur de tous ceux qui l'entouroient : plein de respect, d'égards et de tendresse pour la plus digne des mères, de complaisance et d'affection pour ses frères et sœurs, il en faisoit les délices, et sa perte

a été pour eux le sujet de la douleur la plus profonde et des regrets les plus amers. Son cœur étoit né trop bon, trop généreux, pour qu'il ne se fît pas un devoir comme une jouissance de compatir aux besoins des malheureux ; ils trouvèrent toujours en lui un ami prêt à les soulager de sa bourse, un tendre protecteur disposé à les aider et à les guider de ses conseils ; mais au-dessus de toutes les qualités qui ornoient son ame, brilloit du plus vif éclat cette piété fervente, qui sut lui mériter l'estime et l'admiration de quiconque eut l'avantage de l'approcher ; c'est cette tendre ferveur, qui, en comblant la mesure de ses mérites devant Dieu, fit dans ses derniers momens le plus solide fondement de ses espérances, comme elle fut la consolation de tous ceux qui eurent le bonheur d'en connoître le prix. Constamment la règle de toutes ses actions, elle le porta à prendre part, avec le plus grand zèle,

...

aux sentimens comme aux progrès de la congrégation des jeunes gens à Rennes. Aussitôt qu'il en eut connoissance, il désira le plus vivement d'être admis au nombre de ses membres : quelle délicieuse perspective offroit à son cœur, si tendrement et si persévéramment dévoué au culte de Marie, l'idée de se voir compté au nombre de ses serviteurs ! Un des premiers membres de cette société naissante, il ne cessa d'édifier, par son assiduité aux assemblées, par son maintien toujours modeste et respectueux, surtout par son religieux empressement à approcher des sacremens. Combien étoient vifs et sincères les sentimens d'amour que la grâce excitoit en lui, dans ces momens délicieux où, après avoir participé au banquet eucharistique, seul avec Dieu seul, il épanchoit en sa divine présence son ame toute entière !

Mais si sa conduite, pendant qu'il jouissoit de la santé, est digne d'être

imitée, sa maladie et sa mort édifiante nous présentent encore un touchant modèle, bien propre à piquer notre émulation, et à nous encourager aux vertus propres de notre âge ou de notre état. Le 13 septembre 1808, le jeune le Mintier fut attaqué d'une maladie qui n'offroit d'abord rien de fort inquiétant. Toujours occupé de Dieu et de son salut, le quatrième jour il demanda, sans éprouver encore la moindre crainte pour sa vie, à s'entretenir avec son confesseur; son intention étoit de remplir un devoir bien cher à sa piété, auquel il étoit fidèle depuis beaucoup d'années, celui de se préparer à célébrer par la sainte communion, son anniversaire qui avoit lieu le lendemain. Plein de joie et de reconnoissance, après sa confession, il s'étoit livré à l'espoir consolant de recevoir son Dieu et son Sauveur, et de le remercier du bienfait de sa naissance, et surtout de sa régénération dans

les eaux sacrées du baptême; il renonça néanmoins avec courage et générosité à un si grand bonheur, sur la représentation qu'on lui fit qu'il avoit à craindre d'alarmer sa famille, et surtout cette tendre et respectable mère, à laquelle il vouloit épargner jusqu'à l'ombre de l'inquiétude. Que le sacrifice étoit méritoire pour une ame aussi pieuse et aussi avide de s'unir à son Dieu!

Cependant la maladie s'aggravoit, et la fièvre, avec des redoublemens tous les soirs, ne tarda pas d'occasionner une grande foiblesse : rien n'altéra la douceur et l'affabilité du malade; ses facultés morales ne recevoient aucune atteinte, et sans cesse livré tout entier à la seule affaire importante pour un chrétien, pour un fervent serviteur de Marie, il s'entretenoit, avec ceux qui l'approchoient; de son salut, pour lequel il sollicitoit vivement leurs prières. Dans les visites que lui faisoit le ministre sa-

cré, il le conjuroit, et avec les plus vives instances, de lui parler de Dieu : « Prêchez-moi, Monsieur, lui disoit-il avec attendrissement, prêchez-moi ». C'étoit avec la plus tendre émotion que le guide de sa conscience parloit de la pureté d'une si belle ame, et cherchoit à rassurer sur son sort éternel ses proches et ses amis. De son côté, le malade sentoit tout ce qu'il devoit à ce pieux ecclésiastique, vénérable chef de la congrégation; il apprécioit ses démarches paternelles, goûtoit infiniment, et ses tendres avis et ses onctueuses exhortations; il exprimoit souvent avec chaleur la reconnoissance dont de pareils procédés remplissoient son cœur. Il se plaisoit encore à parler de toute son affection pour les dignes serviteurs de Marie, priant qu'on le rappelât au souvenir de ses chers confrères, comme il avoit coutume de les nommer.

Le quatorzième jour, la fièvre ayant

paru perdre de sa force, le pieux le Mintier se sentit assez bien pour rester levé une partie de l'après-midi : cet état pénétra de joie sa famille et ses amis, se repaissant, autour de ce cher malade, d'une funeste sécurité; elle étoit entretenue par le calme parfait qu'il manifestoit, par la disparition presque totale de la fièvre, par la foiblesse qui avoit remplacé les douleurs. Mais, dès le soir du même jour, un accès de fièvre pernicieuse, caractérisé par des convulsions, avec perte de la connoissance et décomposition des traits, ouvrit tous les cœurs aux plus vives alarmes : les secours de l'art, administrés sans délai, ne purent que calmer momentanément des accidens si effrayans; dès-lors on perdit tout espoir, et on s'empressa de profiter d'un intervalle lucide, pour lui administrer les derniers sacremens. Pendant toute la cérémonie, il conserva la présence d'esprit, et montra une sérénité qui n'ap-

partient qu'au juste, dont l'ame est dans une paix parfaite. A peine eut-il reçu les secours de l'Eglise, qu'il perdit de nouveau la connoissance pour ne plus la recouvrer, et il expira vers les quatre heures de l'après-midi, le 28 septembre 1808. « C'est ainsi, se disoient les dignes amis de le Mintier, en se rappelant les principales circonstances de sa vie, c'est ainsi qu'une famille désolée s'est vue privée tout à coup d'un fils, d'un frère, digne objet de ses plus tendres affections; c'est ainsi que ce vertueux jeune homme a disparu du milieu de ce monde, qui ne méritoit sans doute plus de le posséder : enfin, c'est ainsi que nous avons perdu nous-mêmes un confrère, un ami, que ses vertus nous rendoient bien cher, dont les pieux exemples nous étoient si nécessaires, et que tant de motifs réunis nous font si vivement regretter. Mais n'oublions pas que l'Apôtre nous avertit de ne pas nous affliger

comme des païens qui n'ont point d'espérance; que les mêmes raisons qui font couler nos larmes servent aussi à en tarir la source et à nous consoler. La vie courte, mais édifiante de notre ami, nous permet d'espérer pour lui la couronne immortelle que nous ne cesserons de solliciter par nos prières, en attendant que nous ayons le bonheur de la partager et de nous voir réunis à lui dans la céleste Jérusalem ».

LES DERNIERS JOURS

D'UN ELÈVE

DU SÉMINAIRE DU MONT SAINTE-MARIE, A BALTIMORE.

Objet d'édification pour ses maîtres et ses condisciples, M. Julien de Romeuf offroit dans ses actions extérieures tant de régularité et tant de modestie, qu'il étoit impossible de le contempler sans se former une idée des beaux sentimens qui l'animoient; tout respiroit en lui la piété la plus touchante, le zèle le plus ardent pour son salut, et spécialement une charité inexprimable. Il manifestoit cette aimable vertu dans tous les momens du jour, et à l'égard de chacun de ses compagnons d'étude. Jamais on ne le vit hésiter à faire auprès d'eux toutes les avances, et à leur demander un humble pardon dès qu'il pouvoit soupçonner leur avoir même

involontairement donné quelque léger sujet de plainte. Pendant une maladie douloureuse, qui devoit le conduire au tombeau, il ne cherchoit au milieu de ses plus vives souffrances ni soulagement, ni compassion auprès des créatures; mais levant alors les yeux et les mains au ciel, il conjuroit le Seigneur de lui accorder les forces dont il avoit besoin, de l'embraser de son amour, de le remplir d'espérance, de le soutenir lui-même dans le temps de son agonie qu'il avoit toujours présente, et de ne pas permettre que l'ennemi du salut exerçât sur sa personne, en cette terrible épreuve, sa redoutable influence.

On le voyoit baiser son crucifix, se réfugier dans les plaies sacrées, s'appliquer leurs mérites; il unissoit ses souffrances à celles de son Sauveur, il confessoit sa foiblesse, il recouroit à l'intercession de la Mère de Dieu, à celle de tous les saints; surtout de son patron,

de saint Joseph, de saint Ignace et de saint François-Xavier; une confiance particulière l'animoit pour l'illustre apôtre des Indes; sans cesse il le conjuroit d'obtenir pour lui du divin Maître une portion de cet amour qui avoit consumé son cœur. D'aussi ferventes aspirations sembloient étouffer dans cet intéressant malade le sentiment de la douleur. On ne peut exprimer quelle étoit son allégresse en parlant du Seigneur et du bonheur des élus : il eût voulu ne jamais interrompre ces célestes entretiens.

Cependant, réduit à un épuisement extrême, il demeuroit quelquefois en silence les yeux fermés, et si quelqu'un entroit lorsque son confesseur étoit absent, il fixoit ses regards vers la porte, attendant toujours le guide et le père de son ame : trompé dans ses espérances, il refermoit les yeux, à moins qu'un motif de charité ne l'engageât à dire quelque mot d'édification; mais lorsqu'il

appercevoit son vénérable Ananie, l'expression de sa joie étoit sensible; il paroissoit oublier tout autre objet : alors, épanchant son ame sans réserve, il parloit avec ravissement du paradis, et du désir ardent qu'il éprouvoit d'entrer dans ce séjour d'un bonheur ineffable! Oui, nous écrivoit un témoin de tant de vertus, les grâces accordées à M. de Romeuf ont retracé à nos yeux celles dont étoient honorés les plus intimes favoris du Seigneur; ces grâces étoient diversifiées en tant de manières, que l'appartement du malade devint pour lui un lieu de délices. Sa parfaite conformité à la volonté de Dieu se montroit à tous les momens : « Qu'est-ce qu'un jour » de souffrance, s'écrioit-il quelquefois? » rien pour un chrétien ». Il se reprochoit le moindre mouvement par lequel il eût pu se procurer une situation moins pénible. « Eh quoi! disoit-il, ce jour » même je paroîtrai peut-être devant

» Dieu, et je ne puis demeurer tran-
» quille ». Alors il restoit long-temps immobile, et, quelque violence qu'il eût à se faire, persévéroit avec courage dans cette situation. Tantôt fixant son crucifix, il lui échappoit de dire : « Quoi!
» je suis sur un lit! oh! laissez-moi m'at-
» tacher à la croix » Une autre fois, revenant d'une agonie qui sembloit devoir être la dernière, il dit en soupirant : « Oh! je pensois que c'étoit la fin » ! Son directeur lui ayant représenté qu'il devoit réprimer cette impatience, ajouta : Vous souffrirez davantage pour notre Seigneur; le mourant répondit : « Hélas! vous voyez que je ne suis qu'un lâche, cherchant toujours du soulagement ». Sans cesse pénétré de la présence de son divin Maître, combien de fois il se dit à lui-même : « Aujourd'hui il faut paroître devant Dieu », et lorsqu'on lui offrit de lui apporter le saint Viatique, il parut effrayé de le recevoir dans l'état d'agita-

tion où ses souffrances le réduisoient ; il disoit alors avec un profond sentiment de religion : « Recevoir ainsi mon Dieu, » recevoir ainsi mon Dieu pour la der- » nière fois ».

Bientôt après le saint amour dissipoit sa crainte ; vingt fois de suite il baisoit l'image de Jésus crucifié avec une ardeur inexprimable, et répéta au milieu des plus tendres soupirs : « Mon Jésus ! mon Jésus ! ô mon Jésus » ! Prévenu de l'idée qu'il contemploit pour la dernière fois cette image si chère à son cœur, si sacrée pour sa foi, il lui adressa pendant quelques minutes des paroles pleines de feu ». O mon Sauveur ! cette nuit même je vous verrai, s'écrioit-il avec transport. O Marie ! ô ma mère ! cette nuit j'admirerai votre beauté ! O Dieu ! quand le ciel s'ouvrira pour moi, quelle surprise ! quel spectacle ! contempler le Père éternel ! Jésus et Marie ! les saints ! les anges » !.....

Constamment occupé de ses années éternelles, est-il étonnant qu'il attachât si peu de prix à ce qui se passe? « Ah!
» disoit-il, en considérant ses membres,
» que serez-vous dans trois mois? Je
» désirerois être enterré au calvaire de
» Baltimore ». Puis tout à coup se reprenant : « Clausel (un de ses plus fervens condisciples, mort depuis peu) Clausel n'eût jamais eu de semblables pensées. Je trouverai là-haut en lui un puissant protecteur ».

Il vouloit que sa mort prématurée devînt utile à la jeunesse : « Répétez, di-
» soit-il, répétez aux enfans mêmes que
» dix, vingt, trente, quarante ans ne sont
» rien ». Il faisoit à ses respectables maîtres les plus touchans adieux : « Sou-
» venez-vous de moi, disoit-il à l'un
» d'eux, à votre première messe; hélas!
» tout mon désir, sur la terre, eût été
» de célébrer nos saints mystères une
» seule fois. Adieu, nous nous rejoin-

» drons dans le ciel ». Souvent il parloit avec un vif sentiment de sa vocation, répétant : *Dominus pars*, le Seigneur est mon héritage; d'autres fois il soupiroit, en exprimant son ardent et unique désir, celui d'être admis au ministère des saints autels.

Un jour qu'il venoit d'éprouver une crise violente, il lui sembla revenir à la vie : « Peut-être, dit alors le pieux » jeune homme, Dieu veut-il me rendre » la santé, afin que j'aie le bonheur » d'être prêtre, et de travailler au salut » des ames ».

Il récitoit habituellement les plus beaux hymnes de l'Eglise, et s'attachoit toujours à en saisir le sens. Le guide de son ame, ravi de si heureuses dispositions, ne pouvoit dissimuler sa joie, et rien n'étoit plus attendrissant que les témoignages d'affection et de reconnoissance que ce respectable ecclésiastique recevoit de son pénitent. Sur le lit de la douleur,

douleur, il exécutoit fidèlement tout ce qui lui étoit prescrit, et ne montroit jamais le plus léger dégoût pour les remèdes, quelque désagréables qu'ils fussent; on n'eut pas à lui reprocher un moment d'impatience : toujours égal, humble, modeste, il se reprochoit comme un défaut de résignation de demander que l'on changeât ses oreillers de place, afin qu'ils lui fussent moins incommodes; à peine avoit-il fait cette innocente demande, que, levant aussitôt les yeux et les mains vers le ciel, il conjuroit le Seigneur d'avoir pitié de sa foiblesse. Dans sa confiance parfaite en la divine miséricorde, il aimoit à s'encourager lui-même : « O mon ame! affermis-toi, » repose-toi sur la bonté infinie de ton » Dieu, il te soutiendra dans tes der- » niers combats; ô Jésus! soyez avec » moi, prenez ma défense ». Il sembloit prier continuellement; mais sa voix étoit si foible, que l'on perdoit beaucoup de

ses expressions. Lorsque son confesseur lui appliqua la dernière indulgence, il montra la plus vive gratitude, et demandant aussitôt son crucifix, prononça le *Confiteor* avec les marques d'une vive pénitence, se préparant ainsi à la réception des sacremens d'Eucharistie et d'Extrême-Onction. Dès qu'il vit paroître le Saint des saints, il entra dans une profonde adoration : un sourire céleste exprimoit la joie de son ame. Nourri délicieusement du pain des anges, avec quel accroissement de ferveur ne reçut-il pas l'onction des mourans? Sa présenee d'esprit étoit parfaite; ce fut alors qu'il conjura de nouveau son confesseur de rappeler aux jeunes séminaristes la briéveté de la vie, et combien à l'heure de la mort les années écoulées paroissent peu de chose, comparées à l'éternité. Il exprima plusieurs fois ses regrets de n'avoir pas servi Dieu plus fidèlement, et lui demandoit ardemment pardon

de son peu de correspondance à la grâce : « Vous ne savez pas, disoit-il à ceux qui « l'environnoient, de quelles faveurs le » divin Maître a comblé mon ame » ; et en prononçant ces paroles, il entroit dans une sorte de ravissement. Il s'étoit fait répéter plusieurs fois les litanies de la bonne mort, ainsi que les prières pour les agonisans : c'étoit avec les plus doux transports qu'il s'unissoit à ces pieuses oraisons, et qu'il énonçoit à la fois et sa joie de mourir, et son désir de parvenir au ciel. Comment rendre le sentiment avec lequel il répétoit ces paroles de la sainte Écriture : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* (1). *Lœtatus sum in his quœ dicta sunt mihi* (2).

Mais la vertu de la ferveur doit être inséparable de celle de l'humilité; de Romeuf s'accusoit lui-même d'être hy-

(1) Ps. xxx.

(2) Ps. cxxi.

pocrite, de ne point aimer Dieu, malgré ses tendres et si fréquentes protestations, enfin de n'avoir pas de courage à souffrir; néanmoins le corps entièrement couvert de vésicatoires, il n'énonçoit jamais d'autre sentiment que celui du bonheur: « O Jésus! s'écrioit-il, ô mon amour! » combien je suis heureux »! Dans sa dernière agonie, il continua, aussi longtemps qu'il en eut la force, d'élever les mains et les yeux vers le ciel, en implorant l'assistance de la Mère de Dieu, de son bon ange, de saint Joseph, et répétant avec délices les noms sacrés de Jésus et de Marie. Il se plaisoit encore à prononcer ces paroles: « Courage, mon ame, » ne crains rien, trois fois tu fus honorée » de la visite de ton Sauveur; sa mère, » qui est aussi la nôtre, t'assistera dans » ce dernier passage ». Il ne donna aucun signe de tentations violentes, mais sans cesse il paroissoit frappé de la grandeur et de la majesté de Dieu: « O mon

» Dieu! ce jour même je paroîtrai devant » vous; ô quel beau jour pour moi!.... » quel grand jour!..... je verrai mon » Dieu!.... mon Sauveur!.... Marie!.... » O quel jour! en peu d'heures! en » peu de momens »! Au milieu de ces colloques, plein d'amour et les yeux fixés sur son crucifix, le jeune de Romeuf n'éprouvoit aucune convulsion; son visage respiroit une sérénité céleste, et la paix ineffable des bienheureux. C'est ainsi qu'il remit sa belle ame entre les mains de son créateur, le 3 août 1813, à quatre heures de l'après-midi.

Jeunesse chrétienne, je vous invite à venir avec moi sur la tombe du vertueux de Romeuf, comparer le temps que vous avez à vivre; mais avec quoi?... sera-ce avec le temps? La mesure rapprochée de la mesure, et le terme du terme, se réduit à rien. Sera-ce avec l'éternité? Là,

ni mesure ni terme ne sauroit se trouver; tout ce qui finit n'est qu'un néant. « Qui ne voit, mes Frères, disoit un grand orateur, combien vaines, mais combien courtes, et combien fragiles sont ces secondes vies que notre foiblesse nous fait inventer, pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort! Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière! Ah! si quelques générations, que dis-je, si quelques années après votre mort vous redeveniez hommes, oubliés au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne pas voir votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et dans vos enfans. Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle au juste jugement de Dieu »?

Ces vérités attérantes, ces réflexions d'un si grand intérêt, présentées par l'aigle de Meaux, s'adressent à tous les rangs, comme à tous les âges de la société; mais voici, jeunesse bien-aimée, dans la suite du passage que nous citons, voici ce qui vous concerne vous-même, ce qui s'applique surtout à cette saison de la vie que vous parcourez avec tant de rapidité : écoutez Bossuet, c'est sur les cendres mêmes du jeune compagnon de vos études, qu'il va vous dire : « Surtout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie la mort vous sera plus douce et plus facile; ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années et de jours, et que vous avez assez vu les saisons se renouveler et le monde rouler autour de vous, ou plutôt que vous vous

êtes assez vu rouler vous-mêmes et passer avec le monde ». (*Oraison funèbre* de M. Le Tellier.)

CONCLUSION.

En terminant ces notices historiques sur un groupe intéressant de jeunes et fervens serviteurs de Marie, qu'il me soit permis, mes Frères bien-aimés, de vous rappeler ces paroles mémorables, consignées dans le livre *de la Sagesse*, comme les oracles de la bonté divine envers les hommes : Le Seigneur a dit que si le juste est prévenu de la mort, il y trouvera son repos et son salut. Voilà comme prédite, il y a plusieurs milliers d'années, la destinée bienheureuse de chacun de ces pieux jeunes gens; s'ils ont péri à la fleur de leur âge, le divin Maître daigne nous faire connoître la cause de cette mort prématurée : il les a retirés de bonne heure, de peur que la

corruption ne se glissât dans leur esprit, où que leur ame ne se laissât séduire par la fausse apparence des vanités et des plaisirs du monde, qui nous trompent et nous font aimer les choses les plus opposées à notre salut. Il est des pécheurs qui vivent long-temps, et qui vieillissent dans les vices contractés dès leur jeunesse; mais sachons que dans ces infortunés, dont la vieillesse n'est composée que de mauvais jours, leur longue vie est condamnée par la mort du juste qui meurt au printemps de sa carrière. Celui-ci s'est rendu digne du ciel dans le peu de temps qu'il a vécu; mais la longévité de ceux-là n'a servi qu'à multiplier leurs crimes, et qu'à augmenter leur condamnation. Chrétiens de tous les âges, tendres amis, qu'avons-nous donc à faire, pour préparer, pour assurer notre bonheur? D'étudier ces touchans modèles que nous venons de placer sous vos yeux, et en nous efforçant d'imiter leurs saintes

œuvres, de nous rappeler sans cesse que la sainteté ne suit point le nombre des années, que le Tout-puissant a une manière de compter bien différente de la nôtre, et que la vertu, couronnée dès le matin de nos jours, peut avoir, aux yeux de l'adorable sagesse, le mérite d'une longue vie, et en recevoir la magnifique récompense.

Nota. Les deux Notices suivantes rappellent deux héros dignes, par leur valeur et leurs vertus, de vivre à jamais dans la mémoire des hommes.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE MARQUIS DE LESCURE,

dont les détails sont tirés principalement des Mémoires publiés à Paris, chez Michaud, Imprimeur du Roi, en 1815, par Mme. la Marquise de la Roche-Jaquelein.

Le marquis de Lescure étoit né en octobre 1766 : sa mère mourut en lui donnant le jour. Son père, en 1784, lui laissa huit cent mille francs de dettes. La plus grande partie de la fortune étoit alors entre les mains de la comtesse de Lescure, sa grand'mère. Les gens d'affaires l'engagèrent à renoncer à la succession de son père; il eut la délicatesse, ainsi que son aïeule, de répondre de tout, et ils mirent une telle économie dans leur dépense, qu'à l'âge de vingt-quatre ans le petit-fils n'avoit

plus que deux cent mille francs de dettes, et la certitude de quatre-vingt mille francs de rente. Entré à l'École militaire à l'âge de treize ans, il en sortit à seize; parmi ses jeunes condisciples, il n'en étoit point de plus instruit ni de plus vertueux que lui; sa grande modestie le rendoit comme honteux de son mérite; il s'étudioit à le cacher : timide et gauche au premier aspect, ses manières et sa toilette antique le rendoient peu agréable, quoiqu'il fût très-bien de taille et de figure. Il étoit né avec des passions fort vives, et cependant, au milieu de l'exemple général, ayant même sous les yeux un père très-dérangé dans ses mœurs, il offroit une conduite parfaitement régulière; son ardente piété le préservoit de la contagion, et peut-être poussa-t-il d'abord un peu trop loin ce beau sentiment, en s'isolant au milieu de la cour et du monde; il communioit tous les quinze jours. L'habitude de ré-

sister sans relâche à ses penchans et aux séductions extérieures lui avoit donné le goût de la retraite ; il aimoit à vivre seul : ses idées étoient arrêtées fortement dans son esprit, et quelquefois il s'y montroit attaché avec obstination. Cependant, d'un caractère plein de douceur, jamais il n'a eu un mouvement de colère, pas même de brusquerie ; son humeur étoit toujours égale, et son sang-froid inaltérable. Il passoit beaucoup de temps à lire, à étudier, à méditer par goût, et non par vanité, car il ne cherchoit pas à jouir de ce qu'il savoit. Un jour, chez la duchesse de Civrac, aïeule de Mme. de Lescure, il suivoit son habitude, et lisoit au lieu de se mêler à la conversation. Mme. de Civrac lui en fit le reproche ; lui disant que puisque le livre étoit si intéressant, il n'avoit qu'à le lire tout haut ; il obéit. Au bout d'une demi-heure, quelqu'un s'étant approché de lui, s'écria : Mais c'est de l'anglois ; comment ne le

disiez-vous pas? Il répondit d'un air déconcerté : Ma bonne maman ne sait pas l'anglois, il falloit bien que je lusse en françois.

Son père, quoique d'un naturel excellent, s'étoit laissé malheureusement entraîner au libertinage et au jeu; il avoit pour compagnon de ses désordres le gouverneur même de son fils; mais celui-ci avoit quelque chose de si grave et de si doux, qu'ils venoient lui avouer leurs fautes, chercher auprès de lui des conseils et des consolations. Malgré ce changement de rôle, il conserva fidèlement à l'auteur de ses jours un amour respectueux. Ce pieux jeune homme épousa, le 27 octobre 1791, Mlle. Donissan, fille unique du marquis Donissan, gentilhomme d'honneur de MONSIEUR, aujourd'hui Louis XVIII. Elle avoit été tenue sur les fonts de baptême par le ROI et Mme. VICTOIRE; Mme. Donissan, fille du duc

de Civrac, étoit alors dame d'atours de cette princesse. Trois semaines s'étoient à peine écoulées depuis cette union, que M. de Lescure apprenant que sa grand'mère étoit à l'extrémité, les nouveaux époux partirent pour se rendre auprès d'elle. La comtesse de Lescure passa deux mois entre la vie et la mort; des vomissemens continuels, de fréquentes rechutes d'apoplexie et un cancer ouvert, tels furent les maux par lesquels il plut à la divine Providence d'exercer la foi et la patience de sa fidèle servante. Jamais on n'a vu mourir avec un courage plus angélique. Les titres étoient supprimés, on ne pouvoit plus en graver sur son tombeau. Les paysans y firent écrire : *Ci-gît la mère des pauvres*; cela valoit bien les autres épitaphes; tous la pleurèrent; mais personne ne la pleura plus amèrement que celui qui s'étoit toujours montré pour elle un fils aussi tendre que respectueux.

Onze ans avant sa mort cette dame avoit fait un testament, tel que sa position le lui permettoit, et qui se trouvoit ainsi chargé d'une grande quantité de legs. Si elle eût prévu sa fin aussi prochaine, les effets de la révolution sur sa fortune auroient assurément changé ses intentions, et d'ailleurs le testament, manquant des formalités légales, n'étoit pas obligatoire; mais M. de Lescure ne s'y conforma pas moins, dans tous les points, avec une sévère exactitude. Il ne voulut pas même que les domestiques, qui depuis avoient bien mérité de son aïeule, et qui n'étoient pas compris sur le testament, se crussent oubliés; il leur fit à tous des dons au nom de leur digne maîtresse, comme si elle les eût ordonnés.

Au mois de février 1792, M. et Mme. de Lescure prirent la résolution d'émigrer. En passant par Paris, ils allèrent l'un et l'autre rendre leurs hom-

mages au Roi et à la Reine, et le Roi ayant témoigné le désir que ce jeune gentilhomme restât auprès de sa personne, celui-ci se détermina à ne pas quitter la capitale : cette résolution, dont il ne lui étoit pas permis de faire connoître le motif, alarma ses amis; il l'avoit exprimée précisément deux jours après le décret qui confisquoit les biens des émigrés, et cette circonstance sembloit compromettre son honneur. De tous côtés on lui écrivoit les lettres les plus pressantes; Mme. de Lescure, dans cette inquiétante position, pria la princesse de Lamballe d'en parler à la Reine, qui lui fit répondre, *que les défenseurs du trône étoient toujours à leur place quand ils étoient auprès du Roi*; dès cet instant, le fidèle serviteur de ses maîtres n'hésita plus. « Je serois vil à mes yeux, dit-il à Mme. de Lescure, si je pouvois balancer un moment entre ma réputation et mon devoir; je dois avant tout obéir

au Roi : peut-être aurai-je à en souffrir ; mais du moins je n'aurai pas de reproches à me faire. J'estime trop les émigrés pour ne pas croire que chacun d'eux se conduiroit comme moi, s'il étoit à ma place. J'espère que je pourrai prouver que si je reste, ce n'est ni par crainte ni par avarice, et que j'aurai à me battre ici, autant qu'eux là-bas. Si je n'en ai pas l'occasion, si mes ordres demeurent inconnus du public, j'aurai sacrifié au Roi jusqu'à l'honneur ; mais je n'aurai fait que mon devoir ».

Ce fut comme par un miracle signalé de la Providence, que M. de Lescure échappa aux horribles scènes qui eurent lieu à Paris, le 10 août 1792 ; il se retira à la terre de Clisson, située près la petite ville de Bressuire, dans cette partie du Poitou, anciennement nommée le pays du Bocage, et que depuis la guerre civile on a pris l'habitude d'appeler du nom glorieux de *la Vendée* : là régnoit

une tranquillité parfaite au milieu du bouleversement général. Les rapports mutuels des seigneurs et de leurs paysans, ne ressembloient nullement à ce que l'on voyoit dans le reste de la France. Les propriétaires y afferment peu leurs terres ; ils en partagent les productions avec le fermier qui les cultive : ils ont ainsi des intérêts communs, et des relations qui supposent la confiance et la bonne foi. Les habitans du Bocage sont naturellement doux, pieux, hospitaliers, charitables, pleins de courage et de gaieté. Les mœurs y sont pures ; ils ont beaucoup de probité : jamais on n'entend parler d'un crime, rarement d'un procès ; attachés à leurs seigneurs, qui, depuis si long-temps, avoient obtenu leur confiance, ils virent avec crainte et chagrin les changemens de 1789. Les ordres donnés contre la noblesse ne furent pas exécutés ; au contraire, ces bonnes gens s'efforcèrent de lui prodi-

guer encore plus de marques de déférence et de respect. Lorsqu'on forma des gardes nationales, le seigneur fut prié dans chaque paroisse de la commander; quand il fallut nommer des maires, ce fut encore lui que l'on choisit; le serment exigé des prêtres vint bientôt accroître le mécontentement qu'excitoit parmi cet excellent peuple le nouvel ordre de choses. Profondément attachés à leurs curés, qui, pour la plupart nés parmi eux, entendoient leur patois et connoissoient leurs mœurs, ils ne les virent pas, sans une extrême douleur, remplacés par des étrangers; dès ce moment, ils renoncèrent à assister à la messe de la paroisse. Partout les prêtres assermentés furent insultés ou abandonnés.

Le marquis de Lescure vécut dans ce paisible asile, jusqu'à l'instant où il en fut arraché, ainsi que sa famille, pour être conduit comme prisonnier à Bressuire; M. Henri de la Roche-Jaquelein, proche

parent et ami intime du marquis, s'étoit retiré avec lui au château de Clisson. M. de Lescure avoit répondu de lui aux autorités civiles. Apprenant néanmoins le noble soulèvement d'une partie de la Vendée, et requis de se mettre à la tête de ses paysans, M. de la Roche-Jaquelein n'hésita pas un instant, loin de s'inquiéter des suites funestes que cette résolution pouvoit entraîner à son égard. M. de Lescure brûloit de l'accompagner, et de partager les périls auxquels il alloit s'exposer : « Attendez, lui dit Henri, je vais examiner les choses de plus près; je verrai si cette guerre a quelque apparence de succès. Mon départ ne sera pas remarqué, et si vraiment il y a quelque chose à faire pour la cause du Roi, alors il sera temps de vous décider; maintenant il y auroit de la folie ». On voulut ensuite dissuader Henri de partir, en lui observant qu'il compromettroit certainement son cousin et tous les habitans

de Clisson ; le brave jeune homme répondit qu'il n'avoit rien à opposer à de pareilles objections, et qu'il seroit au désespoir d'attirer la persécution sur ses amis ; mais son généreux parent lui dit alors : « L'honneur et ton opinion t'ont fait résoudre d'aller te mettre à la tête de tes paysans ; poursuis ton dessein, je suis déjà assez affligé de ne pouvoir t'accompagner : certainement la crainte d'être mis en prison, ne me portera pas à t'empêcher de faire ton devoir ». Cependant cette démarche fut la cause de l'acte de violence exercé sur les respectables habitans du château de Clisson. Arrivés à Bressuire, où ils furent conduits par des gendarmes, M. et Mme. de Lescure, ainsi que Mme. Donissan, leur mère, y furent cachés chez un des officiers municipaux qui avoit répondu d'eux, et y demeurèrent jusqu'à l'instant où cette ville tomba entre les mains du parti royaliste. Alors, retournant à Clisson,

M. de Lescure offrit un asile à plusieurs citoyens de Bressuire, et, depuis ce moment, prit une part très-active dans la guerre de la Vendée. Nous ne suivrons pas désormais le marquis de Lescure dans tout ce qu'il entreprit pour la cause de son Dieu et de son Roi : toujours animé de l'esprit de religion et d'un patriotisme à toute épreuve, il prouva, par sa conduite, cette antique vérité, trop méconnue de nos jours, que l'orgueil peut offrir des fanfarons de bravoure; mais qu'il n'appartient qu'au christianisme de former les véritables héros. Partout aussi humain que valeureux, son courage n'altéra jamais son sang froid imperturbable, et lors même qu'il se montroit téméraire, il ne cessoit pas d'être grave et réfléchi : officier le plus instruit de l'armée, toujours il avoit eu du goût pour les études militaires, et s'y étoit livré avec zèle; il avoit lu tous les livres de tactique; lui seul entendoit quelque

chose à la fortification, et quand on attaquoit les retranchemens des républicains, ses conseils étoient nécessaires à tout le monde. Sa tendre compassion pour les misères humaines avoit quelque chose de merveilleux. Dans une guerre où les généraux étoient soldats, et combattoient sans cesse corps à corps, pas un homme n'a reçu la mort de la main de M. de Lescure; jamais il n'a laissé périr ou maltraiter un prisonnier quand il a pu s'y opposer, même dans un temps où les massacres effroyables des républicains entraînoient les Vendéens les plus modérés à user de représailles. Un jour, un homme tira sur lui à bout-portant; il écarta le fusil, et dit : « Emmenez ce prisonnier ». Les paysans indignés le massacrèrent derrière lui. Il se retourna, et s'emporta à un mouvement de colère qu'on ne lui avoit jamais vu; c'est la seule fois, dit-il à Mme. de Lescure, qu'il avoit proféré un jurement. Le nombre des

des personnes auxquelles il a sauvé la vie est prodigieux; aussi sa mémoire est-elle chérie et vénérée de tous les partis dans la Vendée : de tous ceux qui se sont illustrés dans cette guerre, aucun n'a acquis une gloire plus pure. MM. de la Roche-Jaquelein et de Lescure étoient unis comme deux frères. Avec un caractère différent, ils avoient la même simplicité, la même douceur, la même absence d'ambition et de vanité. Henri disoit : « Si nous rétablissons le Roi sur le trône, il m'accordera bien un régiment de hussards ». M. de Lescure ne formoit pas de souhaits moins modestes.

A Thouars, à Saumur, à Doué, à Vihiers, à Montreuil, M. de Lescure se montra en héros, s'exposant souvent seul au feu des batteries, et encourageant ainsi sa troupe. Après l'affaire de Saumur, où il avoit été blessé, on l'engagea à se retirer à la Boulaie pour se guérir; avant de partir, il pria les of-

ficiers de s'assembler chez lui, afin de nommer un général en chef pour l'armée, qui jusqu'alors n'en avoit point eu : je donne, dit-il, ma voix à M. Cathelineau; c'étoit un simple voiturier, colporteur de laines, homme sage et pieux, et qui le premier avoit mis la Vendée en mouvement : tout le monde applaudit au choix, excepté le bon et modeste Cathelineau, extrêmement surpris de tant d'honneur : combien ce fait est propre à démontrer le noble désintéressement, et de notre héros et des autres personnages marquans de cette armée ! Cathelineau convenoit en tous points. C'étoit de tous les chefs celui qui exerçoit le plus d'influence sur les paysans. Il avoit une sorte d'éloquence qui les entraînoit; sa piété et ses vertus le leur rendoient respectable.

Le château de Clisson avoit été incendié; dans la déroute des républicains à Châtillon, M. de Lescure, qui com-

mandoit l'avant-garde, avoit traversé cette ville, en poursuivant les fuyards, et il avoit ordonné en passant d'enfermer plusieurs centaines de prisonniers; les paysans, exaspérés par les cruautés que ces soldats avoient commises, au lieu d'obéir, se mirent à les égorger. On courut raconter ces horreurs à M. de Lescure, qui arriva aussitôt; une soixantaine de prisonniers, qu'il venoit de faire, s'étoient jetés autour de lui; ils s'attachoient à ses habits et à son cheval. Il s'avance à la prison, le désordre cesse; tous le respectoient trop pour ne pas obéir. M. de Marigny, hors de lui, s'avance en lui criant : « Retire-toi, que je tue ces monstres; ils ont brûlé ton château ». M. de Lescure le pria de cesser, ajoutant qu'il alloit défendre les prisonniers contre lui-même; le massacre fut ainsi arrêté à Châtillon.

Ces sentimens du marquis le rendoient cher à toute l'armée; pendant un combat,

M. Richard, médecin breton, voyant un hussard se précipiter sur M. de Lescure, se jeta au-devant, et reçut dans l'œil une balle qui sortit derrière le cou : on parvint à sauver la vie à ce généreux françois.

Une proclamation des royalistes annonçoit aux républicains qu'on leur feroit subir la loi du *talion* pour les incendies, les fusillades, etc. On espéroit que cette mesure arrêteroit les horreurs auxquelles ils se livroient contre les malheureux Vendéens qui tomboient entre leurs mains. M. de Lescure dit aux habitans de Parthenay, lorsqu'il s'en fut rendu maître : « Vous êtes bien heureux que ce soit moi qui prenne votre ville ; car, suivant notre proclamation, je devrois la brûler; mais comme vous l'attribueriez à une vengeance personnelle pour l'incendie de Clisson, je vous fais grâce. Dans une affaire près Torfou, les Vendéens ayant pris la fuite au premier

feu, M. de Lescure, prévoyant les suites funestes de cette déroute, mit pied à terre avec quelques-uns de ses officiers, et s'écria : « Y a-t-il quatre cents hommes assez braves, pour venir mourir avec moi » ? « Oui, monsieur le marquis, s'écrièrent les braves habitans de la paroisse des Echaubroignes, nous vous suivrons où vous voudrez » : et les républicains mayençais furent repoussés. Dans une autre déroute, qu'il ne put prévenir, MM. de Lescure et de la Roche-Jaquelein, ainsi que quelques-uns de leurs camarades, sauvèrent leurs soldats, en se faisant poursuivre eux-mêmes, pendant deux heures, par les hussards auxquels ils s'étoient nommés. Pendant ce temps-là les fuyards s'échappèrent par d'autres routes.

Le 14 octobre, veille du jour où l'on devoit faire une tentative sur Cholet, M. de Lescure se porta en avant avec le jeune Beauvolliers; il monta sur un

tertre, et découvrit, à vingt pas de lui, un poste de républicains : « Mes amis, en avant, cria-t-il; au même instant, une balle vint le frapper près du sourcil gauche, sortit derrière l'oreille, et il tomba sans connoissance; les paysans s'étant élancés, passèrent sur le corps de leur général sans le voir, et firent vivement reculer les républicains. Le jeune de Beauvolliers avoit jeté son sabre, et crioit en pleurant : « Il est mort! il est mort »! L'alarme commença à se répandre parmi les Vendéens. Bontems, domestique de M. de Lescure, étant arrivé, avoit trouvé son maître baigné dans son sang, mais respirant encore. Il le fit attacher en croupe derrière lui; deux soldats le soutenoient, et de la sorte, il le conduisit, par miracle, jusqu'à Beaupréau au milieu de la déroute. Mme. de Lescure étoit alors elle-même en fuite, et ignoroit absolument l'accident arrivé à son mari; elle apprit cependant qu'il

étoit à Beaupréau, et résolut de l'y aller rejoindre : on l'avoit transporté à Chaudron. Nous emprunterons le plus souvent, sur les circonstances de cette douloureuse catastrophe, le langage de la digne épouse du héros, Mme. de Lescure, dans la suite marquise de la Roche-Jaquelein. « A trois heures du matin, le 17 octobre, nous fûmes éveillés par le bruit du canon; (elle étoit au village de Bose, à une lieue et demie de la Loire) on se leva pour aller à la grand'messe, que le curé devoit célébrer la nuit pour que les paysans eussent le temps de rejoindre l'armée : nous y allâmes; l'église étoit remplie; le curé, bon vieillard, d'une figure respectable, exhorta les soldats de la manière la plus touchante : il les engagea à aller courageusement défendre leur Dieu, leur Roi, leurs femmes et leurs enfans, que l'on massacroit; les coups de canon se faisoient entendre, par intervalles, pendant son discours; ce bruit, notre

position, l'incertitude où nous étions sur le sort de l'armée, et des personnes qui nous étoient chères, l'obscurité de la nuit, tout contribuoit à faire sur chacun une impression lugubre et affreuse; le curé finit par donner l'absolution aux pauvres gens qui alloient se battre.

« Après la messe, je voulus me confesser; on avoit dit au curé que M. de Lescure étoit mort, et qu'on étoit embarrassé pour m'annoncer cet horrible malheur; on le pria de m'y préparer. Ce vieux prêtre me parla avec une bonté ingénieuse, évitant de porter de trop rudes coups: il me fit un grand éloge de M. de Lescure et de sa piété; il me dit que je devois bien de la reconnoissance à Dieu pour m'avoir donné un tel mari; que cela m'imposoit de grands devoirs; que je ne devois pas me contenter de remplir les obligations d'une simple chrétienne; que M. de Lescure étoit appelé à une plus grande sainteté;

que Dieu me feroit sans doute la grâce de m'éprouver par de grands malheurs; que je devois me résigner, et ne songer qu'au ciel et à la récompense qui m'y attendoit. Sa voix s'élevoit, et devenoit comme prophétique; toute glacée d'effroi, je le regardois ne sachant que croire, et pendant ce temps-là, le bruit du canon redoubloit. Les coups se multiplioient, et sembloient s'approcher de nous. Il fallut sortir de l'église; je faillis tomber évanouie. En arrivant à Chaudron, je courus près de M. de Lescure; sa tête étoit toute fracassée, son visage étoit prodigieusement enflé: il pouvoit à peine parler; mon arrivée le soulagea d'une extrême inquiétude: il avoit envoyé trois couriers, qui n'avoient pu me rencontrer ni savoir de mes nouvelles. Il s'imaginoit que j'étois tombée entre les mains des républicains ».

Il fut impossible de rester à Chaudron; M. de Lescure suivoit l'armée, on le

transportoit dans un lit, et il souffroit d'horribles douleurs : sa malheureuse épouse voyageoit à cheval près de lui ; elle étoit enceinte de trois mois, et son état étoit affreux. On se prépara à passer la Loire : le précieux malade fut déposé dans une barque ; il étoit accompagné de Mme. de Lescure, de sa fille, encore enfant, et de son beau-père, M. Donissan : celui-ci vouloit que le matelot qui les conduisoit les menât directement à Varades, sans les débarquer à une petite île qui se trouvoit sur le passage ; le matelot ayant refusé de le faire, M. Donissan tira son sabre pour le frapper. « Hélas, monsieur, lui dit cet homme, je suis un pauvre prêtre ; je me suis mis par charité à passer les Vendéens ; voilà huit heures que je conduis cette barque, accablé de fatigues ; je ne suis pas habile dans ce métier : je courrois risque de vous noyer, si je voulois traverser le grand bras de la rivière ».

Quelque accablé que fût le malade par les maux que lui causoit sa blessure, et par les fatigues des marches répétées, il ne s'en occupoit pas moins du salut de son armée, auquel il attachoit celui de sa patrie. Disons plus, parmi tous ses compatriotes il n'eût voulu compter que des amis, et prenoit encore un vif intérêt à ceux-là même dont l'égarement étoit extrême. « Au milieu des horreurs de la guerre, disent les écrivains qui ont écrit sagement sur nos dissentions civiles, l'amour de son pays anima toujours Lescure, et il sut conserver un cœur français ». Eh! comment eût pu sentir d'une manière différente, ce cœur heureusement et profondément religieux! Avant ce passage de la Loire, dont nous venons de parler, les Vendéens, nous racontent ces mêmes écrivains, vouloient user de représailles, et fusiller tous les républicains tombés en leur pouvoir : Lescure mourant apprend

cette nouvelle : « Point de barbarie, s'écria-t-il, nos prisonniers ne sont-ils pas des Français, et jusqu'à mon dernier instant, je défendrai qu'on les massacre ».

Il fit nommer M. de la Roche-Jaquelein général de toutes les troupes, et lorsque celui-ci lui représenta que ce grade lui appartenoit de droit, et qu'il le conjuroit de le prendre quand il seroit guéri : « Je ne l'espère pas, lui répondit-il; mais si cela arrive, je serai ton aide-de-camp. Je t'aiderai à vaincre cette timidité qui t'empêche de te livrer à la force de ton caractère, et d'imposer silence aux brouillons et aux ambitieux ».

Toujours l'ame des conseils, rien ne se faisoit sans qu'on l'eût consulté. On savoit que la religion et la sagesse présidoient à ses avis, et dans l'armée on ne l'appeloit que *le Saint de la Vendée*, comme Cathelineau *le Saint de l'Anjou*. Dans une des marches de l'armée, on entendit crier : Voilà les hussards ! M. de

Lescure, presque mourant, se ranime tout à coup, veut qu'on lui donne un fusil, supplie qu'on le descende de voiture, et s'en seroit précipité, si la foiblesse ne l'y avoit retenu. Il n'apercevoit aucun chef pour commander la troupe, et cherchoit à encourager les soldats du geste et de la voix; enfin, il vit un des officiers, nommé *Forêt:* Ah! te voilà, lui dit-il; à présent je suis plus tranquille, il y a quelqu'un pour commander; mais l'alarme étoit mal fondée, les hussards qu'on avoit aperçus s'enfuyoient à toute hâte.

Le marquis avoit joui de quelque repos à Laval; il sembloit mieux, et l'on concevoit des espérances pour sa guérison; cette lueur d'espoir fut bientôt détruite : le mal augmenta sensiblement, et l'on s'aperçut que l'os du front étoit offensé jusqu'au crâne. « La surveille » de notre départ, raconte Mme. de » Lescure dans ses Mémoires, j'étois le

» matin couchée sur un matelas près de
» son lit; je le croyois assoupi : il m'ap-
» pela avec sa douceur accoutumée,
» qu'il reprit alors, et qui ne le quitta
» plus ». Cette qualité dominante de son
caractère, et qui avoit embelli sa vie, ne
put être momentanément altérée que par
d'horribles douleurs ou par la force de la
fièvre ; aussi l'historien fidèle a-t-il ajouté
à ces mots, *douceur accoutumée*, ces
autres paroles : *qu'il reprit alors, et qui
ne le quitta plus*. « Ma chère amie, dit le
» héros mourant, ouvre les rideaux. Je
» me levai, je les ouvris. Le jour est-il
» clair? continua-t-il. Oui, répondis-je.
» J'ai donc un voile devant les yeux,
» je ne vois plus distinctement ; j'ai
» toujours cru que ma blessure étoit
» mortelle ; je n'en doute plus. Chère
» amie, je vais te quitter ; c'est mon seul
» regret, et aussi de n'avoir pu remettre
» mon Roi sur le trône ; je te laisse au
» milieu d'une guerre civile, grosse et

» avec un enfant, voilà ce qui m'afflige;
» tâche de te sauver; déguise-toi, cher-
» che à passer en Angleterre; quand il
» me vit étouffant de larmes : Oui, con-
» tinua-t-il, ta douleur seule me fait re-
» gretter la vie; pour moi, je meurs tran-
» quille. Assurément j'ai péché; mais
» cependant je n'ai rien fait qui puisse
» me donner des remords et troubler
» ma conscience; j'ai toujours servi Dieu
» avec piété; j'ai combattu et je meurs
» pour lui; j'espère en sa miséricorde.
» J'ai vu souvent la mort de près, je
» ne la crains pas. Je vais au ciel avec
» confiance; je ne regrette que toi : j'es-
» pérois faire ton bonheur; si jamais je
» t'ai donné quelque sujet de plainte,
» pardonne-moi ». Son visage étoit se-
rein, il sembloit qu'il fût déjà dans le
ciel : seulement quand il répétoit : Je ne
regrette que toi, ses yeux se remplis-
soient de larmes. Il me disoit encore :
Console-toi, en songeant que je serai au

ciel. Dieu m'inspire cette confiance; c'est sur toi que je pleure. Enfin, ne pouvant soutenir tant de douleur, je passai dans un cabinet voisin. Un de ses amis entra. M. de Lescure lui dit d'aller me chercher, et de me ramener : il me trouva à genoux suffoquée par les larmes; il chercha à me rendre quelque courage, et me conduisit dans la chambre. M. de Lescure continua à me parler avec tendresse et piété, et voyant ce que je souffrois, il ajouta avec complaisance que peut-être il se trompoit sur son état, et qu'il falloit faire une assemblée de médecins; je les fis venir tout de suite. « Messieurs, leur dit-il, je ne crains » pas la mort; dites-moi la vérité, j'ai » quelques préparatifs à faire ». Il vouloit je pense recevoir les sacremens, et renouveler un testament qu'il avoit fait en ma faveur; mais je repoussai avec horreur tout ce qui pouvoit annoncer une fin prochaine : les médecins

donnèrent quelque espoir; il leur répondit tranquillement : « Je crois que « vous vous trompez; mais ayez soin de » m'avertir quand le moment approchera ». Le 2 novembre 1793, on quitta Laval pour se rendre à Fougères; en route, M. de Lescure apprit par la gazette les détails de la mort de la Reine, qu'on lui avoit soigneusement cachés; il s'écria : « Ah! les monstres l'ont donc » tuée! je me battois pour la délivrer, » si je vis ce sera pour la venger; plus » de grâce ». Cette idée ne le quitta plus; il parla sans cesse de ce crime.

« Arrivés à Ernée, j'étois, continue Mme. de Lescure, accablée de fatigue; je me jetai sur un matelas auprès de M. de Lescure, et je m'endormis profondément : pendant mon sommeil, on s'aperçut tout à coup que le malade perdoit ses forces, et qu'il devenoit agonisant : on lui mit les vésicatoires; il demanda le même confesseur qu'il avoit

eu à Varades; mais un instant après il perdit la parole; il reçut l'absolution et l'Extrême-Onction; on avoit peur de me réveiller. A une heure du matin le sommeil me quitta, et je vis l'état affreux où étoit tombé M. de Lescure. Il avoit encore sa connoissance, sans pouvoir parler: il me regardoit, et levoit les yeux au ciel en pleurant; il me serra même la main plusieurs fois ».

L'armée ayant été obligée de se remettre en marche, on plaça le mourant dans une voiture, où il expira avant d'arriver à Fougères, lieu de la destination des Vendéens. Ses entrailles y furent enterrées, et son corps, que l'on avoit placé sur un chariot pour être conduit à la suite de sa veuve, suivant ses désirs, fut, par prudence, déposé dans un lieu inconnu: on trouva sur le corps de M. de Lescure les marques du cilice qu'il avoit porté. Ainsi mourut, dans sa vingt-septième année, ce jeune héros qui fait

tant d'honneur à son pays, et qui n'en fait pas moins à l'homme. Humain et généreux de Lescure, toujours l'ami de tes semblables dans un temps d'affreux désordres, et au sein des guerres civiles, ta vie, ta mort nous confirment cette vérité précieuse, que comme il y a tout à la fois et le Dieu des combats et le Dieu de la paix, le Seigneur compte, jusque dans le tumulte des camps, des serviteurs fidèles; toutes les époques de la loi nouvelle peuvent nous présenter de nouveaux Maurices, de nouveaux Victors, d'autres Turennes, d'autres Louis de Sales, d'autres Montausiers, d'autres la Feuillade, comme la loi ancienne offroit à notre admiration les Josué, les Abner, les Machabées, et tant d'autres rivaux de leur gloire. O mes contemporains! si vous demeurez fidèles à la loi de vos pères, je peux donc tresser pour vous non-seulement l'auréole de l'olivier, mais encore celle d'un lau-

rier immortel : guerriers chrétiens, et qui voulez toujours l'être, j'ai droit de vous appliquer la promesse magnifique de l'éternel rémunérateur : *Ego ero merces tua magna nimis.*

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LOUIS DU VERGER,

MARQUIS DE LA ROCHE-JAQUELEIN,

mort le 4 juin 1815, en combattant pour son Dieu, son Roi et sa Patrie.

Nihil amavit præter regem, patriam et familiam; nihil coluit præter virtutem, nihil timuit præter Deum.

Ce héros naquit en Poitou, dans l'année 1776. Sa famille quitta la France pour se rendre sur ses propriétés à Saint-Domingue, lorsque la tempête révolutionnaire, qui depuis a troublé l'Europe entière, menaçoit sa patrie. Louis, à l'âge de seize ans, entra au service, et d'abord sous les ordres de son père. Ses parens passèrent de la Jamaïque en Angleterre, où, se trouvant dépouillés, par la révolte des nègres, d'une très-brillante fortune, ils partagèrent le sort d'une mul-

titude d'émigrés. Son frère aîné Henri, surnommé par le parti royaliste *le héros de la Vendée*, se battoit en France avec un grand courage, contre les ennemis de l'autel et du trône.

Henri de la Roche-Jaquelein, officier dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, reçut, lorsqu'elle fut licenciée, l'ordre de ne pas émigrer, et de rester auprès de Sa Majesté. Il étoit au château des Tuileries le 10 août 1792, et avoit échappé comme par miracle; il réussit à quitter Paris, et de son château de la Durbellière, se rendit à celui de Clisson auprès de son parent le marquis de Lescure. Alors âgé de vingt ans, assez timide, il avoit peu vécu dans le monde; ses manières et son langage laconique étoient remarquables par la simplicité et le naturel. D'une physionomie douce et noble, ses yeux paroissoient vifs et animés. Il avoit une taille élevée et svelte, des cheveux blonds, un visage un peu

alongé, et une tournure plus angloise que françoise. Dans le principe des dissentions civiles, il déclara que jamais il ne prendroit les armes contre les émigrés et les paysans, et qu'il valoit mieux périr. Châtillon étoit pris, toutes les paroisses des environs se joignoient aux royalistes; un jeune paysan d'entre eux lui dit: « Venez, monsieur, tout le pays vous obéira ». Henri promit sans hésiter de le suivre; des amis vouloient que le marquis de Lescure l'empêchât de partir; celui-ci disant que la crainte d'être mis en prison, ne le porteroit point à empêcher son cousin de faire son devoir: « Eh! bien, je viendrai te délivrer », s'écria Henri en se jetant dans ses bras, et en prenant tout à coup cet air martial, ce regard d'aigle que depuis il ne quitta plus. Cependant on persécute, on emprisonne les nobles, et les paysans en foule supplient Henri de se mettre à leur tête: « Mes amis, leur dit-il, si

mon père étoit ici vous auriez confiance en lui, pour moi je ne suis qu'un enfant; mais par mon courage je me montrerai digne de vous commander : si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi ». On lui répondit par de grandes acclamations. Il demanda à déjeûner; pendant que les paysans alloient chercher du pain blanc pour leur général, il prend de leur pain bis, qu'il mange gaiement avec eux : cette simplicité, qui n'avoit rien d'affecté, les touchoit beaucoup, sans qu'il s'en doutât. Je ne suivrai point le jeune guerrier dans le cours de ses exploits militaires, et dans les traits multipliés de son étonnante valeur. Quelques-uns, pris au hasard, suffiront pour peindre son grand caractère et son ame sensible. Il a la jouissance de rendre la liberté à la famille de son cher de Lescure, et se jette dans leurs bras en pleurant, et s'écriant : « Je vous ai donc délivrés »! Henri avoit un

courage

courage ardent et téméraire, qui le faisoit surnommer l'*Intrépide*. Dans les combats, il avoit le coup-d'œil juste, et prenoit des résolutions promptes et habiles. Il inspiroit beaucoup d'assurance aux soldats. On lui reprochoit de se laisser emporter trop loin, et dans les déroutes des Républicains, de les poursuivre sans aucune prudence personnelle. On l'exhortoit à s'occuper davantage des discussions du conseil de guerre. En effet, après avoir dit son avis, il lui arrivoit par fois de s'endormir; il répondoit à ces observations : « Pourquoi veut-on que je sois un général? je ne veux être qu'un hussard, pour avoir le plaisir de me battre ». Malgré ce goût pour les combats, il étoit cependant rempli de douceur et d'humanité; le combat fini, nul n'avoit plus d'égards et de pitié pour les vaincus. Au combat de Fontenai, on entendit les Républicains crier : « Tirez sur le mouchoir rouge ». Le soir, les

officiers supplièrent Henri de changer de costume; il le trouvoit commode, et ne voulut pas le quitter : alors ils prirent le parti de l'adopter aussi, afin qu'il ne fût pas une cause de danger pour lui. Dans une circonstance où MM. de Lescure et Henri de la Roche-Jaquelein entendoient le canon, ils pensèrent que l'attaque avoit été, contre leur attente, avancée de vingt-quatre heures. Trouvant des paysans qui emmenoient des canons, M. de Lescure demanda ce que c'étoit. « Comment, mon général, vous n'étiez donc pas à la bataille, dirent-ils; c'est donc M. Henri qui nous commandoit; d'autres en disoient autant à M. de la Roche-Jaquelein. Les officiers vinrent expliquer aux deux généraux qu'on s'étoit servi de leur nom pour encourager les soldats. En poursuivant les Républicains devant Laval, Henri se trouva seul dans un chemin creux, aux prises avec un fantassin. Il le saisit au collet de la main

gauche, (il avoit été blessé grièvement à la droite), et gouverna si bien son cheval avec les jambes, que cet homme ne put lui faire aucun mal; des royalistes arrivèrent, et vouloient tuer ce soldat. Henri le leur défendit : « Retourne vers les Républicains, lui dit-il; dis-leur que tu t'es trouvé seul avec le général des brigands, qui n'a qu'une main, et point d'armes, et que tu n'as pu le tuer ».

Le lendemain de la mort du marquis de Lescure, plusieurs de ses amis, avec M. Henri de la Roche-Jaquelein, entrent dans l'appartement de la veuve, s'assèyent loin d'elle, sans proférer une parole, en pleurant amèrement; au bout d'un quart-d'heure, Henri se lève, vient embrasser Mme. de Lescure, qui lui dit : « Vous avez perdu votre meilleur ami; après moi, vous étiez ce qu'il avoit de plus cher au monde ». Il répondit avec un accent de douleur inexprimable : « Ma vie peut-elle vous le rendre? prenez-la ».

Après une sorte de victoire, le désordre s'étant mis dans les troupes royalistes, on disoit aux soldats fuyards : « Abandonnerez-vous votre brave général » ? — « Non, s'écrièrent beaucoup de voix : *Vivent le Roi et M. de la Roche-Jaquelein* » ! Il avoit supporté des maux, des fatigues, dont le récit fait frissonner. Abîmé de douleur de se trouver séparé de son armée, et continuant à se battre en héros déterminé, Henri s'établit enfin dans la forêt de Vésins ; de là faisoit des excursions, surprenoit des postes, enlevoit des convois. Habitant une cahute de branchages, vêtu presque en paysan, et le bras en écharpe, le manque de repos empêchoit sa blessure de se guérir. Le 4 mars 1794, en se portant de Trémantine sur Nouaillé, où il avoit obtenu un léger avantage, il aperçut deux grenadiers républicains ; on voulut tomber sur eux : « Non, dit-il, je veux les faire parler ; il courut en criant : Rendez-

vous, je vous fais grâce ». L'un des grenadiers se retournant, tira sur lui à bout portant; la balle le frappa au front, il tomba mort. Les amis du héros tuèrent à l'instant le grenadier, et, pénétrés de douleur, creusèrent une fosse, où l'on ensevelit à la hâte Henri et son meurtrier : une colonne ennemie arrivoit.

En considérant que Henri et Louis de la Roche-Jaquelein ont retracé la même grandeur d'ame et la même humanité, on nous pardonnera cette digression sur le frère aîné. N'est-il pas de plus naturel de chercher à faire connoître l'intrépide dévouement des chefs de l'armée Vendéenne? Qu'on juge et de leur esprit et de celui de leurs troupes, par ce qu'en écrivoit un général républicain à M. Merlin de Thionville, le lendemain du combat de Savenay.

« Je les ai bien vus, bien examinés;
» j'ai reconnu ces mêmes figures de
» Cholet et de Laval : à leur contenance

» et à leur mine, je te jure qu'il ne leur
» manquoit du soldat, que l'habit. Des
» troupes qui ont battu de tels François,
» peuvent bien se flatter de vaincre tous
» les autres peuples. Enfin, je ne sais
» si je me trompe; mais cette guerre
» de brigands et de paysans, sur laquelle
» on a jeté tant de ridicule, que l'on
» affectoit de regarder comme mépri-
» sable, m'a toujours paru pour la Ré-
» publique la grande partie; et il me
» semble à présent qu'avec les autres
» ennemis nous ne ferons que peloter ».

Brûlant de marcher sur les traces de son généreux frère, Louis, rentré en France, y épousa, le premier mars 1802, la veuve du marquis de Lescure, fille du marquis de Donissan, et petite-fille du duc de Civrac. Ecoutons sur les circonstances de ce mariage le récit intéressant de cette dame, extrait de ses Mémoires.

« Ma mère me pressoit de me rema-
» rier; j'avois toujours pensé que je ne

» devois vivre que pour regretter ceux
» que j'avois perdus, et qu'après tant
» de malheurs c'étoit un devoir. J'avois
» eu souvent le désir de consacrer ma
» fortune et mes soins à secourir les
» blessés vendéens qui avoient combattu
» près de moi, et dont j'avois partagé la
» misère. Je finis par écouter les con-
» seils de ma mère. Cependant je ne
» voulois pas perdre un nom qui m'étoit
» si cher et si glorieux ; je ne voulois pas
» renoncer à tous les souvenirs de la
» Vendée pour recommencer une nou-
» velle existence.

» Ainsi je ne pus songer à obéir à ma
» mère, que lorsque j'eus vu en Poitou
» M. Louis de la Roche-Jaquelein, frère
» de Henri ; il me sembla qu'en l'épou-
» sant, c'étoit m'attacher encore plus
» à la Vendée, unir deux noms qui ne
» devoient point se séparer, et que
» j'étois loin d'offenser la mémoire de
» celui que j'avois tant aimé ».

Les sentimens et les principes de M. de la Roche-Jaquelein ne lui permettant alors ni de prendre du service militaire, ni d'accepter aucune fonction civile, il vécut constamment retiré en Poitou, ou à la terre de Citran, située à quelques lieues de Bordeaux, appartenant à la marquise de Donissan, et là se livroit à l'agriculture et à la chasse : « Cette vie » paisible et obscure, raconte ici la mar- » quise de la Roche-Jaquelein, ne pou- » voit nous dérober à l'action inquiète » d'un gouvernement qui ne se conten- » toit pas de notre soumission, et sem- » bloit s'irriter de ne pas avoir nos hom- » mages et nos services. Nous vivions en » butte à une tyrannie qui ne nous lais- » soit ni calme ni bonheur. Tantôt on » plaçoit un espion parmi nos domes- » tiques; tantôt on exiloit loin de leur » demeure quelques-uns de nos parens, » en leur reprochant une charité qui leur » attiroit trop l'affection de leurs voisins;

» tantôt mon mari étoit obligé d'aller à
» Paris rendre compte de sa conduite;
» tantôt une partie de chasse étoit re-
» présentée comme une réunion de
» vendéens. Quelquefois on nous blâ-
» moit d'aller en Poitou, parce qu'on
» trouvoit que notre influence y étoit
» trop dangereuse; d'autres fois on nous
» reprochoit de n'y pas habiter, et de
» n'y pas employer cette influence au
» profit de la conscription. Les gens en
» place croyoient se faire un mérite en
» nous inquiétant de mille manières. On
» vouloit, soit par promesses, soit par
» menaces, attacher par quelque emploi
» notre famille au gouvernement. En
» 1805, on vint offrir à M. de la Roche-
» Jaquelein une place à la cour, en lui di-
» sant de se mettre à prix. La considé-
» ration attachée à des opinions fidèles et
» pures, et à une position indépendante
» fatiguoit le gouvernement; enfin, notre
» existence étoit sans cesse troublée »...

...

En 1809, la persécution devint plus avouée et plus directe : on vouloit forcer M. de la Roche-Jaquelein à entrer dans l'armée comme adjudant-commandant, avec le grade de colonel. On savoit qu'il avoit fait, comme capitaine de grenadiers, cinq campagnes contre les nègres de Saint-Domingue.

L'usurpateur du trône des enfans de saint Louis, dont la jouissance étoit de séduire et de corrompre, tenta sans succès la fidélité du loyal serviteur des Bourbons; la noble et constante fermeté de ses refus devint l'augure de cette ardeur avec laquelle il serviroit son Roi légitime, aussitôt que d'heureuses circonstances le lui permettroient : cependant le ciel bénit son mariage; il eut successivement huit enfans, devenus aujourd'hui orphelins par la perte de leur illustre père. Puissent-ils le recommencer un jour, ainsi que l'annonce, par sa bravoure précoce et son impétueuse ardeur,

l'aîné de cette jeune et si intéressante famille. Leur père prévenu en 1815 que son souverain légitime comptoit sur lui pour la Vendée, parcourut l'Anjou et la Touraine, avec un des anciens chefs de l'armée Vendéenne, allant partout voir leurs amis et les anciens Vendéens, sondant tous les esprits. Revenu en Médoc, il fut averti, le 5 novembre, par un respectable citoyen de Bordeaux, qu'on venoit de partir pour l'arrêter. L'ordre portoit en secret de prendre M. de la Roche-Jaquelein mort ou vif; on devoit le conduire en poste jour et nuit, et l'amener, à quelque heure que ce fût, au ministre lui-même. Il rencontra en route les gendarmes qui venoient pour le prendre, échappa au danger par un trait marqué de la Providence, et fut se cacher à Bordeaux. Trompé dans son attente, le ministre fit dire que M. de la Roche-Jaquelein n'avoit qu'à venir à Paris pour lui donner les explications

nécessaires; mais celui-ci prévoyoit avec raison que lors même que le ministre tiendroit sa parole, et ne le mettroit pas en prison, il se trouveroit gêné soit par un exil, soit par l'offre impérative de quelque place à l'armée. Il vouloit se conserver la liberté d'agir; sa pensée se portoit toujours vers le projet de faire soulever la Vendée, quand le moment seroit venu. Il tournoit tous ses regards de ce côté, et l'intention du Roi le fixoit d'une manière irrévocable : la persécution dirigée contre sa personne l'avoit désigné comme un chef de parti; tous les gens dévoués cherchoient à se mettre en relation avec lui. Il revint s'établir à Citran; ses enfans et tous ses domestiques le voyoient : sans cesse des personnes inconnues à la maison venoient conférer avec lui, et cependant jamais sa retraite ne fut troublée, tant il y eut de discrétion. Prévenu de l'arrivée de Mgr. le duc d'Angoulême à l'armée angloise, M. de

la Roche-Jaquelein se décida sur-le-champ à se rendre auprès de lui pour recevoir ses ordres, et lui rendre compte du dévouement des royalistes; il quitta sa famille, le 15 février 1814, au soir. « Je n'eus de force, écrit la marquise, » que pour demander à Dieu de recevoir » le dernier sacrifice que nous pouvions » faire au Roi ». Son mari s'embarqua dans la nuit du 17; entré dans une chaloupe, il se coucha dans la tille, sans pouvoir changer de position durant quarante-deux heures. Une tempête affreuse se déclara, et fit courir les plus grands dangers à la barque; mille hasards pouvoient à chaque minute trahir le fugitif: tandis que les douaniers abordent la chaloupe, il se glisse adroitement par le bord opposé dans le bâtiment qui devoit le conduire à sa destination. Malgré une violente tempête, qui fit périr quelques heures après plusieurs navires à la vue de terre, ce bâtiment aborda. M. de la

Roche-Jaquelein marcha à pied toute la nuit, et se rendti auprès du Prince à Saint-Jean-de-Luz. Conduit au quartier-général de lord Wellington à Garitz, il eut l'honneur de le suivre au passage du Gave d'Oléron, et de retourner ensuite auprès de Monseigneur. L'armée angloise se mit en marche; M. de la Roche-Jaquelein, qui partoit avec l'avant-garde, fut prendre les derniers ordres du Prince, qui lui dit que le lord Wellington étoit persuadé que Bordeaux n'oseroit pas se déclarer. M. de la Roche-Jaquelein affirma que Bordeaux feroit le mouvement; qu'il en répondoit sur sa tête, demandant seulement la permission de précéder les Anglois de trente-six heures. « Vous êtes donc bien sûr de votre fait. — Autant qu'on peut l'être d'une chose humaine ». Monseigneur reprit vivement: « J'ai confiance en vous; partez ». Il arriva à Bordeaux à travers des déta-

chemens de troupes françoises et de gendarmerie.

Après l'entrée triomphante de S. A. R. dans cette cité fidèle, M. de la Roche-Jaquelein s'occupa à faire reconnoître l'autorité du Roi sur toute la côte, à dissiper les préventions des habitans, et à réunir la poudre et le canon des batteries pour les envoyer à Bordeaux. Un exprès vint lui annoncer que tout étoit prêt dans l'Ouest, que l'ardeur des paysans étoit de plus en plus vive, que le tocsin sonneroit incessamment, et que les paroisses de l'ancienne armée Vendéenne désiroient M. de la Roche-Jaquelein pour les commander. Le jour étoit fixé au 13 avril pour son départ; sa compagnie de volontaires vouloit le suivre, quand un courrier arrivé le 10 avril apprit que Paris avoit reconnu le Roi, et que tout étoit fini. Mgr. le duc d'Angoulême donna à M. de la Roche-Jaquelein la récompense la plus flat-

teuse, en le chargeant de porter à Paris ses dépêches pour MONSIEUR, et d'aller prendre les ordres du Roi. Il arriva un instant avant Sa Majesté à Calais. Quand le duc de Duras le nomma, le Roi dit : « C'est à lui que je dois le mouvement de ma bonne ville de Bordeaux », et tendit la main à M. de la Roche-Jaquelein, qui se jeta à ses pieds.

A l'époque de cette heureuse restauration du trône, le jeune héros se trouva naturellement placé par son rang et par ses services auprès du petit-fils de saint Louis; nommé chef d'un des corps militaires qui composoient sa garde, il fut ainsi élevé au grade d'officier général : à ce nouveau poste de confiance et d'honneur, il remplit ses devoirs avec le zèle le plus constant. Lorsqu'une défection sans exemple, marquée du sceau de la trahison la plus infâme, eût réduit le Roi de France à ne pouvoir opposer à des troupes parjures et rebelles, que l'amour

et les regrets impuissans d'un peuple désarmé; il eut la gloire de lui conserver, dans le petit nombre de braves qu'il commandoit, une partie des serviteurs fidèles qui protégèrent sa retraite, et qui se seroient dévoués pour sauver l'Etat, si l'Etat avoit pu être sauvé. Mais le repos momentané qui devoit suivre ce dernier acte de fidélité ne pouvoit convenir à une ame que l'honneur, l'amour de sa patrie et celui de son Roi enflammoient si vivement. Il falloit à ce cœur intrépide une carrière toujours ouverte aux plus éclatans services, comme aux plus grands périls. Le nom de Henri de la Roche-Jaquelein étoit un cri de ralliement pour tous les braves qui avoient anciennement défendu la cause de leur Roi. Ces braves attendent Louis comme un autre Henri, et le héros va voler au milieu d'eux, animé des sentimens qu'auroient fait éclater, dans une semblable entreprise, et les Abner, et les

Mathathias, et les Turenne, les Bayard, les d'Assas et tous leurs pareils. L'auguste chef du gouvernement Britannique honoroit de son estime et de sa confiance le noble serviteur de son maître et l'héroïque ami de son pays. Ces glorieux sentimens étoient partagés par tous ceux des membres de la grande nation qui connoissoient le loyal étranger, le modèle du plus pur royalisme. Le gouvernement protecteur aplanit par ses propres sacrifices la voie dans laquelle la Roche-Jaquelein va marcher pour porter à ses dignes compagnons d'armes les secours qui leur sont nécessaires : mais sous quels auspices partira d'Angleterre ce courageux militaire? Qu'il soit un héros, un grand homme à la manière des Alexandre et des César, il peut encore n'être rien aux yeux de celui qui pèse dans sa balance et les actes et les pensées, et qui sépare, par le glaive de sa justice, l'héroïsme profane, qui n'est

que pour la terre, de l'héroïsme chrétien qui subsistera dans l'éternité. Sachons braver les jours affreux où nous vivons, exposons-nous aux vains sarcasmes de l'impie, aux sacriléges dérisions de l'incrédule, et disons en dépit d'un siècle sans mœurs et sans principes, que Louis ne fut pas seulement le chevalier sans peur, mais qu'il fut encore le chevalier sans reproche. Un jour peut-être nous saura-t-on gré d'avoir recueilli des faits sur lesquels les sages du temps, nos prétendus esprits forts ne vont jeter qu'un coup d'œil de pitié et d'orgueilleux dédain : le jeune marquis de la Roche-Jaquelein fut un guerrier qui releva sa valeur par tous les sentimens d'une ame vraiment chrétienne; il avoit harangué, exhorté en ami, en père religieux, cette poignée de jeunes braves qui se faisoient gloire de l'accompagner, et sur les pas de nos anciens preux, de ces hommes qui firent jadis l'honneur de la cheva-

lerie; nous avons vu plusieurs de ces jeunes François se préparer aux hasards des combats, par la réception du sacrement ineffable qui fait les forts et les puissans.

Leur chef avant de quitter Londres fit voir, à des amis dignes de lui, une image de la reine du ciel qu'une respectable épouse de Jésus-Christ lui avoit autrefois donnée : « Voilà, dit-il, avec l'accent de la confiance la plus vive, ce qui m'a sauvé jusqu'à présent d'un grand nombre de périls ». C'est avec une profonde sensibilité qu'il a reçu d'une dame de ses amies, un crucifix renfermant une portion de la vraie croix; il le fit coudre dans son habit, afin de ne s'en point séparer; il a demandé que l'on bénît les cocardes blanches qu'il emportoit, et pour lui et pour ses compagnons d'armes, ajoutant qu'il étoit sûr que cette bénédiction causeroit un vrai plaisir à ses chers Vendéens. Il s'est muni

d'une quantité de toile blanche, dont il désiroit que chaque vendéen fît une croix sur son habit, regardant, disoit-il, cette guerre comme une croisade.

Il effectua son débarquement sur les côtes de France, le 16 mai 1815. Quelques personnes ont pensé que l'ardeur des Vendéens a été trop précipitée, et qu'ils auroient dû attendre le commencement des hostilités sur les frontières, avant d'arborer l'étendard royal; ce reproche, qui affecte aussi le chef de la généreuse entreprise, doit être écarté par les considérations suivantes : Les hostilités ont été retardées beaucoup plus long-temps qu'on ne pouvoit le prévoir, soit en France, soit dans d'autres pays. Les rebelles mettoient à profit ce délai pour enlever, en vertu des lois de la conscription, tous les jeunes gens et les hommes en état de porter les armes. Ainsi plus les royalistes auroient différé, moins il leur seroit resté de bras et de

moyens pour lutter contre l'activité des ennemis de tout bien. La rapidité des succès du héros, et la défection de quelques anciens chefs Vendéens qui ont eu la honteuse lâcheté de se soumettre à l'usurpateur, l'ont plus que justifié de l'accusation de témérité : en peu de jours, il a su armer plus de soixante mille hommes; les inspirations qu'un grand cœur reçoit de son courage ne sauroient le tromper, et il est imprudent de juger d'abord les résultats auxquels elles peuvent conduire. Le général a adressé la proclamation suivante à sa nombreuse armée :

« Vendéens, honneur de la France!
» rappelez-vous la gloire que vous avez
» acquise dans la guerre généreuse que
» vous avez soutenue pendant plusieurs
» années.

» Vous êtes destinés à renverser pour
» jamais l'empire du mensonge, pour

» mettre à la place la vertu sur le trône
» légitime.

» Le Roi vous aime ; il n'a pas dé-
» pendu de lui de vous mieux traiter :
» vous le croirez, puisque je vous le dis.
» Le Roi cherchoit à calmer les partis ;
» mais il ne vous a jamais oubliés.

» Je vous apporte des armes et des
» munitions en abondance ; les nations
» de l'Europe, pleines d'admiration pour
» votre courage, vous donnent tous les
» moyens nécessaires pour coopérer au
» rétablissement de l'autel et du trône.
» Rappelez-vous combien de fois mon
» frère vous a conduits à la victoire. Es-
» sayant de marcher sur ses traces, je
» ne ferai que vous répéter ses paroles,
» qui surent si bien enflammer vos cœurs
» généreux :

» Si j'avance, suivez-moi ; si je recule,
» tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi.

» Je ne viens point ici pour allumer
» le flambeau de la guerre civile, et

» attirer sur ma noble patrie les maux
» qui l'ont rendue si célèbre. Je viens,
» par ordre du Roi, pour détruire les
» factieux.

» Vendéens, honneur de la France!
» levez-vous, armez-vous, ou servez en
» esclaves.

» Sachez que Buonaparte affecte de ne
» pas vous craindre. Le monstre n'ignore
» pas que votre réveil sera le signal de
» sa destruction.

» Vendéens, rappelez-vous votre an-
» tique valeur; ne perdez pas le titre de
» *peuple de géans*: l'usurpateur lui-même
» vous l'a donné. L'Europe a les yeux fixés
» sur vous, elle marche pour vous soute-
» nir. Déjà le crime frissonne, et sa chute
» est prochaine; souvenez-vous de ces
» paroles mémorables du Roi: *Je devrai*
» *ma couronne aux Vendéens*. Marchons,
» et que le cri de l'honneur françois nous
» guide à la victoire. VIVE LE ROI »!

Quelques

Quelques jours avant que de périr, le marquis écrivoit à un ami : « Courage,
» mon ami, nous réussirons ; j'en ai la
» conviction : souvenez-vous de ma pré-
» diction, si je meurs ».

Eh ! qui n'a point éprouvé, en approchant de lui, le pouvoir qu'il avoit de gagner et d'enflammer tous les cœurs ! Le succès le plus complet avoit couronné ses premières entreprises ; sa voix avoit électrisé un peuple de guerriers ; toute la vieille Vendée étoit en armes ; de toutes parts on accouroit sous ses drapeaux.

Le 4 juin 1815, après un combat opiniâtre, à quelques lieues de l'endroit qui fut le théâtre du dernier triomphe et de la fin glorieuse de Henri de la Roche-Jaquelein, son digne frère s'exposoit avec un impétueux courage, que l'on s'efforçoit en vain de ralentir, lorsqu'il reçut une balle dans le côté ; il tombe à l'instant, a la force de se mettre à ge-

noux, et expire après quelques minutes, qu'il paroît consacrer à ces sentimens religieux, dont il avoit toujours fait une profession solennelle.

L'ennemi, en traversant le champ du carnage, et dépouillant les honorables victimes restées sur la place, sembla respecter les restes du héros, et se contenta de lui enlever sa montre et ses armes. Depuis, cette épée, qui n'avoit été jamais tirée que pour la Religion, pour le Roi, pour la Patrie, a été réclamée par les braves qui servoient sous les ordres du loyal chevalier françois, et déposée dans leurs mains. Avec quelle délicieuse jouissance les ames sensibles et vertueuses n'ont-elles pas vu les hommages que la nation reconnoissante s'est empressée de rendre à la mémoire de celui dont la fin prématurée a coûté tant de larmes! Aujourd'hui, racontent les écrivains périodiques de la capitale de la France, aujourd'hui, 18

janvier 1816, le service que MM. les officiers du 4e. corps de l'armée Royale devoient faire célébrer à Saint-Sulpice, pour M. le marquis de la Roche-Jaquelein, a eu lieu.

On avoit élevé un magnifique cénotaphe, recouvert de draperies en velours noir, et couronné d'un dais, aux quatre coins duquel flottoient des panaches noirs. Un immense luminaire brûloit autour et sur l'autel. La messe a été célébrée par M. de Retz, ami de la famille; l'oraison funèbre a été prononcée par un orateur distingué, M. l'abbé de Quélen, vicaire-général de la grande Aumônerie. L'auditoire étoit nombreux, et composé de militaires de tous rangs et de tous grades. On y remarquoit aussi de grands dignitaires et beaucoup de membres des deux chambres. La vaste nef de l'église, à partir du portail jusqu'au grand autel, ne suffisoit pas aux spectateurs; une haie de grenadiers de la garde nationale, et une

autre de grenadiers de la garde royale bordoient le sanctuaire. Combien la magnifique basilique de Saint-Sulpice, souillée il y a vingt ans par les fêtes de la Raison, gémissant depuis d'entendre retentir, pour l'usurpateur, ces vœux contraints et forcés, que le ciel repoussoit, devoit être heureuse de voir les enfans, les veuves et les filles de la Vendée entourer le catafalque d'un héros fidèle à son Dieu et à son Roi, et d'entendre ses louanges proclamées devant les autels qu'il a défendus!

Le discours funèbre a produit le plus grand effet.

Vivit Dominus, et vivit Dominus meus Rex, quoniam in quocumque loco fueris Domine mi Rex, sive in morte, sive in vita, ibi erit servus tuus.

Vive le Seigneur, vive le Roi mon maître, quelque part que vous soyez, mon Seigneur et mon Roi, votre serviteur y

sera, soit à la vie, soit à la mort. II. liv. des Rois, chap. XV.

L'orateur a tiré de ce texte un parallèle étonnant avec les derniers événemens.

Il a dépeint le caractère d'Absalon, sa révolte contre David, les motifs de sa rebellion, et les moyens qu'il employa pour la consommer. Il a ensuite développé la résignation, la magnanimité, la présence d'esprit de David en apprenant la conspiration de son fils. Les portraits étoient si vrais, si ressemblans, qu'il n'y manquoit que les noms; il a fait ressortir la généreuse conduite d'Ethaï, l'un des chefs de la garde de David, dont les paroles ont fourni le texte du discours, et qui s'appliquoit naturellement à la noble conduite du héros de la Vendée, dont il a envisagé l'éloge sous le seul point de vue de sa fidélité au Roi.

Entrant ensuite dans son sujet, il a exposé les motifs de cette fidélité : le marquis de la Roche-Jaquelein fut fidèle

à son Roi, parce qu'il fut fidèle à l'honneur, parce qu'il fut fidèle à la Patrie, parce qu'il fut fidèle à son Dieu. Il en a tiré cette conclusion, que les plus beaux titres à la gloire fournissent aussi l'instruction la plus importante, en nous apprenant que l'honneur, la Patrie et la Religion se réunissent pour nous faire de la fidélité au souverain le devoir le plus inviolable. Sur l'honneur, il a exposé qu'il consistoit non-seulement dans le courage et les succès militaires, mais encore dans l'accomplissement des devoirs de fidélité.

Appliquant ensuite son sujet, non-seulement à celui qui étoit l'objet principal du discours, mais encore aux braves Vendéens, il a montré que sous le rapport de la valeur et de la fidélité, ils ont suivi le chemin de l'honneur; il a terminé ce morceau en citant à propos le double caractère du *chevalier*, non-seulement *sans peur*, mais encore *sans reproches*.

Il a cherché ensuite à nous consoler, en montrant, par l'exemple d'un Montmorency, d'un Condé, que si l'homme a quelquefois ses écarts, il a aussi son retour; cependant, continuant l'éloge du marquis de la Roche-Jaquelein, il a montré qu'il avoit été assez heureux pour n'avoir pas besoin du repentir. C'est alors que rappelant ces paroles, qui ont le plus étonné la fidélité, *la cause des Bourbons est à jamais perdue*, il s'est élevé, avec autant de force que de noblesse, contre ces expressions, qu'il a appelées insultantes pour toute une nation, parce qu'elles supposoient qu'avec la liberté la nation presque entière avoit perdu l'honneur. Il a terminé ce morceau par cet élan oratoire : *Non, la cause des Bourbons ne sera jamais perdue, tant qu'il existera une étincelle d'honneur dans un cœur françois.*

En parlant du marquis de la Roche-Jaquelein, l'orateur a dit : *Il étoit d'une*

famille dont le nom seul avoit gagné des batailles dans cette Vendée si fidèle et si malheureuse. Il sait qu'il peut encore servir de ralliement à tant de braves serviteurs, qui n'attendent que sa présence pour s'ébranler et se liguer de nouveau pour la cause de ses princes; il ne balance pas, il prend les ordres du Roi, il passe la mer, et va solliciter avec instance les secours de la Grande-Bretagne. Ce ne sont pas des troupes étrangères qu'il veut amener dans son pays, tant il est sûr que ses compatriotes, qui l'ont suivi au jour du triomphe, ne l'abandonneront pas au jour du combat. Un drapeau blanc et des armes, c'est tout ce qu'il demande, c'est tout ce qu'il emporte. Il s'embarque avec ses chères espérances; il aborde sur cette terre heureuse de le porter, sa voix a retenti dans tous les cœurs. Toute la vieille Vendée en armes se range sous l'étendard des lis; fière de son chef intré-

pide, elle recommence ses anciennes campagnes.

L'orateur a terminé cette première réflexion sur l'honneur, par en distribuer les palmes immortelles à tous les bons serviteurs du Roi, qui, depuis vingt ans, ont si bien mérité de les recueillir, et dans une énumération qu'il a faite, il a rappelé des souvenirs bien chers aux amis du trône et de l'autel. Les deux autres réflexions ont été plus courtes, mais non moins vives et non moins fortes de choses et d'expressions. Il a signalé les plus dangereux ennemis de la France dans les ennemis du Roi légitime, et il a conclu que le véritable amour de la patrie devoit conduire à l'amour et à la fidélité pour le Roi. Combien étoit touchante l'invocation qu'il a faite à la Religion; il l'a montrée fortifiant de son autorité la fidélité pour le Roi, la perfectionnant par sa grâce, et la couronnant par ses récompenses.

Ce discours a produit une vive sensation sur l'auditoire, composé de l'élite de la société de la capitale. La quête, faite par des dames infiniment respectables, pour le soulagement des veuves et enfans des soldats vendéens, victimes de leur saint dévouement, a produit quatorze mille six cents francs.

Ames vertueuses! François dignes de porter ce beau nom, et par vos sentimens religieux et par votre généreux patriotisme; vrais amis de l'autel et du trône, qui, dans vos cœurs, unissez, par des nœuds indissolubles, l'auguste nom de Dieu, le nom doux et sacré de Louis-le-Désiré, ne me feriez-vous pas un vif reproche de mon silence, si je ne terminois ces détails intéressans par celui de l'exhumation des restes précieux du héros?

On lit dans la Quotidienne du 26 février 1816 : « Les restes du marquis de la Roche-Jaquelein, après le combat

des Mathes, furent enterrés à la hâte dans la commune du Perrier. Le 8 février, ils ont été exhumés pour être transportés au tombeau de ses ancêtres. Toute la population du Marais s'étoit rendue au lieu de l'exhumation, pour payer un dernier tribut à ce brave général.

Au point du jour, au signal du canon et des cloches, le cortége s'est mis en route sur deux cents petits canots; dans le premier, étoient le curé et les prêtres invités à suivre le corps, et à lui donner leurs prières.

Arrivé à Saint-Hilaire-de-Rié, où l'on ne devoit pas s'arrêter, le curé de cette paroisse a sollicité et obtenu la faveur de rendre les derniers honneurs aux restes du général. A la nuit, au moment où l'on a débarqué, la rive a été couverte de vétérans vendéens. A la clarté de leurs flambeaux, le char funèbre a traversé la plage où le héros combattit et triompha

pour son Roi. Les bâtimens dans les ports de Saint-Gilles et de Croix-de-Vic avoient arboré le pavillon noir. Soixante coups de canon ont annoncé l'arrivée du convoi à Saint-Gilles. Le lendemain, à dix heures, le cortége est arrivé à Bourbon-Vendée, chef-lieu du département de la Vendée.

Les autorités civiles et militaires, le préfet et le maréchal-de-camp Sapineau à leur tête, ont été recevoir hors de la ville le corps, et l'ont accompagné à l'église, en traversant une haie formée par la légion départementale, la garde nationale et un détachement de Vendéens; le cercueil a été déposé sur un catafalque. Les sœurs et la nièce du héros vendéen assistoient à la cérémonie, et s'y faisoient remarquer par leur profonde douleur.

Le comte Duchafault, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, qui a perdu pour la cause royale plusieurs de ses enfans,

et dix-huit de ses proches parens, maintenant dévoué au service des autels, a célébré l'office divin. Une quête abondante pour les pauvres a été recueillie par Mme. De Roussy, femme du préfet de la Vendée. A une heure après-midi le convoi s'est remis en marche; sur toute la route, les prêtres, précédés de la croix, ont reçu le cadavre; aucun homme public n'avoit été commandé, et la Vendée entière s'est levée pour rendre les derniers devoirs à son illustre général. Les cris de *vive le Roi!* et les expressions du plus profond regret sur la perte du marquis de la Roche-Jaquelein, n'ont cessé de se faire entendre; on peut dire que ce héros a laissé sa vie et sa mort en exemple à ses frères d'armes ».

J'ai rempli ma tâche, en jetant quelques fleurs sur la tombe d'un de mes plus chers et honorables compatriotes: la modeste esquisse que j'ai présentée

ne rappelle point un lis superbe, mais plutôt l'humble violette; qu'il me soit permis de m'adresser, en terminant mes récits, aux nobles parens de la glorieuse victime.

Auguste de la Roche-Jaquelein! dont la bouillante valeur fait comme le troisième héros d'une famille chère à la France, et vous enfans du plus glorieux père! conservez ce sang précieux qui coule dans vos veines; vous qui restez seul de trois frères dévoués sans réserve au salut de l'Etat, vous que l'on aime à appeler comme le dernier des Horaces, n'exposez pas, par une trop ardente bravoure, des jours qui doivent dédommager la patrie de tous ceux qu'elle a perdus dans la mort prématurée de vos illustres frères : vous, postérité naissante du second héros de votre famille, croissez à l'ombre de sa mémoire pour le rappeler et l'imiter un jour. Les colombes, dit l'orateur romain, ne dégénèrent point : *Non de-*

generes columbœ. Vous, veuve de deux héros, vous, mère de douleur, épouse infortunée, qui, dans vos *Mémoires*, rendez à la foi de vos pères de si éclatans et de si éloquens témoignages, vous nous tenez maintenant la place de deux guerriers chrétiens : que l'auguste fille du ciel, cette religion sainte qu'ils honorèrent pendant leur vie, qu'ils invoquèrent avec tant de confiance à leur dernier moment, sanctifie votre cœur et ses profondes amertumes. Vous vous jetâtes toujours entre ses bras, et tant de fois elle sécha vos larmes, et vous remplit de force et de courage! Loin de nous de vous présenter une gloire périssable, et de fragiles honneurs, pour diminuer la grandeur de vos souffrances; ces frivoles objets, comme vous l'a si bien dit un écrivain sensible, peuvent nous distraire de la pensée de nos malheurs, la religion seule nous en console. Rivale des Judith, des Esther et de leurs pareilles, élevez

vers le ciel des yeux baignés de pleurs, et bientôt la main propice de deux martyrs du saint amour de la patrie, les essuyera, vous encouragera à mêler vos sacrifices aux leurs, et à mériter de partager un jour leur magnifique destinée. Vous enfin, guerriers François, qui marchâtes toujours sous la bannière des lis; et vous qui vous y ralliez avec de trop justes regrets, et un cœur régénéré par un dévouement sincère au souverain légitime, à la seconde majesté, à l'oint sacré du Très-haut, ne vous appuyez point les uns les autres sur le bras de l'homme, sur vos traits d'héroïsme, ou sur les protestations secrètes que vous vous faites à vous-même; ne vous reposez que sur le bras de Dieu, et répétez souvent, après le vertueux Dauphin, père de notre Roi bien-aimé; après les Lescure, les La Roche-Jaquelein, après tous leurs pareils : Que d'autres se confient dans le nombre et la valeur des

troupes, dans des armées triomphantes : pour nous c'est dans l'invocation du nom du Seigneur que nous puisons le feu qui nous anime. *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus.* Ps. XIX, ℣. 8.

FIN.

MEMORARE.

MEMORARE, ô piissima Virgo Maria, non esse auditum à sæculo quemquam ad tua currentem præsidia, tua implorantem auxilia, tua petentem suffragia, à te esse derelictum : ego tali animatus confidentiâ, ad te venio, Virgo Virginum, ad te curro, coram te gemens peccator et tremens assisto ; obsecrans ut me in filium perpetuum adoptes, et æternæ meæ salutis curam in te suscipias : Noli, mater Verbi, verba mea despicere, sed audi propitia et exaudi. Amen.

SOUVENEZ-VOUS, très-puissante Vierge Marie, que depuis tant d'années que l'on implore votre secours et votre protection, on n'a point entendu dire que vous ayez refusé votre suffrage, ni qu'on vous ait imploré vainement : rempli de cette confiance, je viens à vous, Vierge des Vierges, et je vous expose les péchés qui me font gémir. Ne refusez point d'entendre mes paroles, ô mere du Verbe éternel ; mais faites par votre intercession qu'elles soient exaucées. Ainsi soit-il

NOTICES HISTORIQUES

CONTENUES

DANS CET OUVRAGE

SUR

FIN DE LA TABLE.





